

N

JE

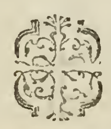
UE

ION

IES.

SECONDE PARTIE
DE
LA CHYMIE NATURELLE,
OU L'EXPLICATION CHYMIQUE ET MECHANIQUE DE L'EVACUATION PARTICULIERE AUX FEMMES.

Par DANIEL DUNCAN,
Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier.



A MONTAUBAN,
Chez SAMUEL DUBOIS Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, de Monseigneur l'Illustriss. & Reverendissime Evêque & de la Ville.

M. DC. LXXXVI.

A MONSIEUR L'ABBE'

DE LA ROQUE

AUTEUR DU JOURNAL

DES SCAVANS.

MONSIEUR,

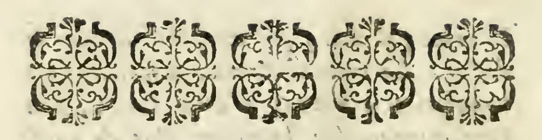
Si j'importune encore le Public, il ne doit s'en prendre qu'à Vous, qui luy attirez cette importunité par un de vos Journaux, où vous m'engagez à luy rendre raison d'une évacuation surprenante qu'une Fille eut depuis la cinquiéme année de son âge, jusqu'à la septiéme. Je ne crains pas, MONSIEUR, de vous faire des affaires avec luy par cette declaration. Je suis asseuré du moins, que vous vous en tirerez sans peine. Il vous a trop d'obligation pour pouvoir étre jamais en mauvaise humeur contre Vous. Il vous sçait si bon

gré de vos incomparables ouvrages, qu'il vous pardonnera facilement les défauts de ceux que vous luy procurez. Je suis asseuré, MONSIEUR, qu'il les recevra de vôtre main presque aussi favorablement que s'ils partoient de vôtre plume. Il seroit bien à souhaiter qu'il peût trouver dans le Livre que je vous presente, ce bel esprit, ce jugement solide, ce tour delicat, cette justesse de raisonnement, cette netteté d'expression, cette étenduë universelle de connoissances, qu'il admire avec raison dans vos Journaux. Mais ce sont des talens qui ne vous sont pas communs avec beaucoup de gens. Ils ne se trouvent que dans les esprits du premier ordre comme le vôtre. Aussi vous ont-ils acquis une estime à laquelle les Auteurs mediocres ne doivent pas pretendre. Pour moy, j'y renonce de tout mon cœur, sans croire rien perdre de ce qui m'appartient. Permettez-moy seulement, MONSIEUR, d'en profiter en mettant vôtre nom illustre à la tête de mon ouvrage. J'espere que le Lecteur critique y voyant cette marque de Vôtre approbation, luy fera quelque quartier par respect pour cette sauve-garde. L'interest de mon Livre n'est pourtant ni le seul ni

le principal motif qui me porte à vous le dédier. La reconnoissance que meritent les honnêtetez que vous m'avez faites, y a sans comparaison beaucoup plus de part. Et comme les obligations que je vous ay sont connuës au Public, il est juste qu'il sçache aussi combien j'y suis sensible, & qu'il apprenne à même-temps les raisons que j'ay d'étre avec tout l'attachement dont je suis capable,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur, DUNCAN.



PREFACE.

LA Nature a mis dans le cœur de l'homme un desir insatiable d'apprendre. De cette source coule la curiosité, qui luy fait chercher la cause de tous les effets qui frappent son esprit dans la contemplation de l'Univers. Le Theologien cherche dans la revelation la raison de ce qui le surprend dans la Religion. Le Politique tache de découvrir les secrets ressorts qui meuvent la vaste machine des états. Le Philosophe demande à la raison, & à l'experience, l'explication des Phenomenes qu'il admire dans la Nature. Les voyageurs qui vont a la découverte du nouveau monde, n'ont pas plûtôt découvert une riviere, qu'ils en veulent sçavoir l'ori-

gine, & ne ſe donnent point de repos qu'ils ne ſoient montez juſqu'à ſa ſource. Ils ne ſeront pas contens qu'ils n'ayent trouvé celle du Nil. Le Phyſicien Medecin eſt le voyageur du Petit-monde. Il y voyage des yeux, & de l'eſprit. La veuë des parties, & la meditation qu'il y fait deſſus, en ſont les voyages. Leur deſcription, & les figures que l'Anatomiſte en trace, ſont ſes cartes geografiques. Et l'Anatomie eſt l'art d'y voyager. Dans ſes voyages il regarde les parties ſolides comme une terre ferme, les humeurs qui les arroſent comme la mer du Petit-monde, les gros vaiſſeaux comme les fleuves & les rivieres, & les petits comme des ruiſſeaux. Il y rencontre même certains courens, qui meritent le nom de torrens, puiſqu'ils ne coulent que pendant un petit eſpace de temps. Telle eſt l'évacuation de ſang que les femmes ont tous les mois. Le voyageur du

Petit-monde n'a pas plûtôt découvert ce torrent, qu'il souhaite sçavoir d'où il coule. Le suivant depuis son embouchure, c'est à dire, depuis l'orifice exterieur de la matrice par le vagina, qui en est le canal, il en trouve bien le premier, & le grand reservoir, dans ce moule de tout le genre humain. Mais poussant encore plus avant sa curiosité, il veut sçavoir d'où est ce que cette liqueur rouge tombe dans ce bassin. Cette recherche le mene jusqu'aux arteres, qui en sont l'origine & la premiere source. Mais d'où vient que ces vaisseaux ne le versent pas continuellement dans la matrice pour en faire un ruisseau perpetuel, plûtôt qu'un torrent? S'il cherchoit la cause finale, il la trouveroit dans la foiblesse & la mort certaine qu'une perte continuelle de sang causeroit à la femme. Mais il en demande la cause physique. Il en laisse la forme au Metaphysicien, & s'attache à l'examen

l'examen de ſa matiere, & de ſa cauſe efficiente. Il rencontre la matiere de cet écoulement dans les impuretez du ſang, & la cauſe efficiente dans ſa fermentation extraordinaire, qui le fait enfler, écumer & verſer ce qu'il a d'impur par l'orifice de ſes canaux. Mais encore, dit-il, quelle eſt la cauſe de cette ébullition, & ſur tout de ſon retour periodique? Quand on luy répond que les eſprits du ſang le font boüillir à l'occaſion des corps étrangers qu'ils rencontrent dans ſes pores; & qu'ils en chaſſent par le mouvement qu'ils leur donnent; il demande encore de qui eſt ce que ces eſprits ont receu cette impreſſion ſi reguliere, qui ne leur fait pouſſer hors du ſang ces ordures que de mois en mois. On a beau luy répondre que c'eſt leur inſtinct. Il ne ſe paye pas de mots, ſur tout quand ils ne ſont pas propres à mettre dans l'eſprit de la perſonne qui les entend, une idée claire

des choses qu'ils signifient. De plus il conçoit l'esprit comme un mobile perpetuel, toûjours prêt à chasser hors du sujet qu'il anime, les corps étrangers qu'il y trouve sur son passage. Il ne serviroit de rien de supposer à ce moteur une force extraordinaire qui le rende à certains temps capable de cet effort, parce que le Physicien demande d'abord une cause de cet accroissement de forces, mais une cause qui n'opere qu'au terme marqué. Qui luy rendra raison de cette regularité?

On ne la trouve pas du moins du côté de l'esprit, qui peut bien être à la verité tantôt plus fort, & tantôt plus foible, mais qui ne trouve pas dans la Nature, des causes qui augmentent ou diminuent ses forces à certains temps, reglez par un periode fixe.

On met aussi la cause de ce mouvement extraordinaire & dereglé de l'esprit dans les impuretez du

ſang, qui embarraſſant les routes dans leſquelles ce mercure fait ſes courſes, luy font faire de nouveaux efforts pour ſurmonter la reſiſtance qu'elles font à ſon paſſage.

Cette raiſon ne ſatisfait pas encore parfaitement. Car comme cette cauſe de la fermentation menſtruale eſt commune aux deux ſexes, il faudroit que l'effet leur fut commun auſſi. L'eſprit qui ſoufle dans les pores du ſang maſculin, n'y rencontre-t'il pas des impuretez ? Et s'il y en rencontre, comme on n en peut pas douter, d'où vient qu'il n'entre pas à leur occaſion dans ce mouvement rapide & irregulier qui fait la fermentation menſtruale.

On leve cette difficulté en ſuppoſant que le ſang des hommes eſt moins impur que celuy des femmes. Et dans le corps de l'ouvrage, on rend diverſes raiſons de cette ſuppoſition. Les impuretez dont le ſang feminin ſe charge tous les mois,

ſuffiſent donc pour déregler le mouvement de ſes eſprits, au lieu que celles qui traverſent les pores du ſang maſculin, ne ſuffiſent pas.

D'accord; mais lors qu'Eve partit des mains de ſon Createur, n'avoit-elle pas le ſang auſſi pur que celuy d'Adam? On n'a nul ſujet d'en douter. Ce doute même ſeroit impie, puis-qu'il ſuppoſeroit qu'une choſe impure peut ſortir des mains de Dieu, & que le Createur du Monde n'auroit pas dit la verité, quand aprés avoir fait la reveuë des Creatures que ſa Parole venoit de tirer du neant, il declara que tout en étoit bon & pur. Quelle cauſe trouvera donc la fermentation menſtruale dans le ſang de la premiere femme? Oſtez cependant cette ébullition à ſes humeurs, & vous la priverez de cette évacuation qui diſtingue le ſexe feminin du maſculin dans ſa poſterité. Mais quelle apparence que cette Mere de toutes les fem-

mes eût laissé à ses filles un heritage qu'elle n'avoit pas ? *Nemo dat quod non habet.* Ceux qui tirent du sang menstrual, la matiere, & la nourriture du fœtus, ne sçauroient expliquer la fecondité de cette grand Mere de tout le genre humain, en luy refusant l'évacuation que ses petites filles ont tous les mois. Ceux-là même qui ne donnent pas cet usage au sang menstrual, auroient assez de peine à rendre raison de la fecondité d'Eve, s'ils le luy ôtent, puisqu'ils avoüent qu'il prepare le moule dans lequel l'enfant doit étre jetté, & qu'il fournit la matiere de l'arriere-fais absolument necessaire à la filtration de cette gelée dont le fœtus se nourrit. Il faut donc laisser à cette commune Mere le sang menstrual, qui de ses veines a coulé dans celles de ses filles. Mais on ne sçait comment l'en faire sortir. Il faut donner une cause à cette fermentation qui l'en doit chasser. Et où

peut-on la trouver, que dans l'impureté du sang? Mais en peut-on suppóser dans ce premier sang que Dieu mit dans le corps d'Eve?

Non sans doute. La pureté parfaite de son sang dura aussi longtemps que l'innocence de son ame. Le fruit défendu que la premiere femme mangea, fut un levain funeste qui corrompit ses humeurs, la Justice Divine luy faisant trouver sa punition dans son crime même. Avant sa desóbeïssance son sang parfaitement pur, étoit aussi parfaitement tranquile, ne souffrant jamais aucune fermentation violente. Comme les esprits ne trouvoient dans ses pores aucun corps étranger qui s'opposât a leur passage, ils y couloient sans violence, & sans desordre, comme un fleuve qui trouve un canal libre, ne fait aucun bruit, & n'éleve point ses ondes, pour si rapide qu'il soit. Mais dés que le fruit défendu, qui ne trouva pas dans le corps d'Eve

des levains assez forts pour le digerer parfaitement, eût mis dans la masse de son sang des cruditez ou des parties qui ne pouvoient pas se bien ajuster avec luy, ses esprits, qui les trouvoient dans leurs routes, commencerent à s'irriter de la resistance que ces corps étrangers faisoient à leurs courses. Et comme un torrent qui s'enfle à la rencontre de plusieurs chaussées, & qui precipite sa course aprés les avoir surmontées comme pour reparer le retardement que leur opposition luy cause, ils éleverent les ondes du sang, & hâterent sa course en precipitant la leur, jusques à ce qu'ils eurent chassé des pores ces corps étrangers qui formoient comme autant de digues.

Cette premiere purification du sang ne fut pas parfaite. Elle y laissa pour ainsi dire un grain du fruit défendu, qui depuis servit de levain pour corrompre les nouveaux alimens

qu'Eve prit. Peut-étre même que les levains que le Createur avoit mis dans le corps humain pour la preparation, & la digeſtion des alimens, furent tellement affoiblis par le poiſon du fruit défendu, qu'il ne s'y fit depuis que des coctions imparfaites, qui rempliſſant de cruditez tous les pores du ſang dans l'eſpace d'un mois, ont rendu ſa purification neceſſaire au même periode.

Les Rabins ont accoûtumé de dire qu'il y a un grain du fruit défendu dans toutes les maladies de l'homme. La fermentation menſtruale eſt une eſpece de maladie au ſexe, puis-qu'elle eſt une fievre. S'il y a un grain du fruit défendu dans les autres maux, on peut dire qu'il y en a bien plus de deux dans celuy-cy, puiſque ce fruit eſt le levain qui excite cette ébullition. Du moins peut-on dire avec beaucoup de vrayſemblance, que la fievre menſtruale a été ſa premiere production. Et comme

comme la fievre eſt un combat entre les principes du ſang & les corps étrangers, on peut appeller ce malheureux fruit, qui l'a excitée, la veritable pomme de diſcorde, non ſeulement parce qu'il l'a miſe entre l'Homme & ſon Createur, entre l'Homme & les autres Creatures, mais encore entre l'homme & l'homme-même, & entre les principes qui compoſent le même homme. On trouve quelques traces de cette Tradition Divine dans la Fable de la Pomme de diſcorde. Celle de Pandore fait voir que les Payens n'ignoroient pas non plus qu'une femme eût porté tous les maux dans le monde. Car on peut appliquer à Eve avec beaucoup de juſtice, ce que les Poëtes feignent de leur Pandore.

La femme d'Adam fut aſſez punie des maux qu'elle a fait au genre humain, puis-qu'elle en ſentit les premieres atteintes. En avalant le fruit

défendu, elle mit dans son corps la semence de toutes les maladies. Le premier germe que cette semence poussa, fut l'indisposition que la purgation menstruale luy causa. Car son sang n'eut besoin de cette purification, que quand cet aliment funeste l'eut soüillé. On peut aussi prouver par l'autorité Divine, que cette évacuation a suivy la rebellion de la premiere femme, puisque celle-cy n'enfanta pas dans l'état d'innocence, apparemment faute de sang menstrual, qui prepare la matrice à la generation. *Tu enfanteras avec travail*, est un Arrest que le Iuge du Monde prononça sans doute contre Eve criminelle, la Iustice de Dieu ne luy permettant pas de condamner à cette peine une innocente.

Tout le genre humain doit donc sa naissance au peché de sa mere, qui eût été sterile sans le sang menstrual, qu'elle ne pouvoit avoir dans son innocence. C'est un grand para-

doxe. Il ſemble pourtant ſuivre d'un principe inconteſtable. Mais la fecondité, qui eſt un don de Dieu, peut-elle étre une ſuite du peché? Cette benediction naîtra-t'elle de la ſource de toutes les malediĉtions? On ſera moins embarraſſé de cette difficulté, ſi l'on fait reflexion que la generation n'eſt pas un bien abſolu, puis-qu'elle eſt un remede à la mortalité, & que tout remede ſuppoſe un mal. Mais comment eſt-ce que le Createur du Monde en eût peuplé la vaſte ſolitude ſans le ſecours de la generation, ſi le premier homme eût perſeveré dans ſon innocence? Se fût-il contenté d'avoir donné deux habitans au Iardin d'Eden, faiſant un affreux deſert du reſte de l'Univers? Auroit-il bâty une ſi grande, & ſi belle maiſon pour la laiſſer vuide, à la reſerve d'un petit appartement, qui n'eſt par maniere de dire, qu'un point en comparaiſon de ſa vaſte étenduë? Cette

ſuppoſition choqueroit ſa ſageſſe infinie, qui ne luy permet pas de rien faire d'inutile. L'intereſt de ſa gloire demandoit même la multiplication de ſes adorateurs. La grandeur du monde marquoit donc aſſez le deſſein que Dieu avoit d'y mettre un grand nombre d'habitans. Mais comment, & de quel autre moyen eût-il pû ſe ſervir que de la generation, pour faire ces peuplades?

Quand la creation ne nous paroîtroit pas un moyen ſuffiſant, croirions-nous que Dieu n'en eût pas d'autres, qui ſont cachez dans le ſein de ſa toute-puiſſance, & dans les profondeurs impenetrables de ſa Sageſſe? Mais ſans avoir recours au myſtere, n'eſt il pas certain qu'il y doit avoir du rapport entre ſa prévoyance éternelle & les ouvrages qu'il a produits dans le temps? Sur ce principe on ne doit pas être ſurpris que l'ordre étably pour la conſervation de l'eſpece humaine ré-

ponde à la cheute de son chef, quand cet établissement l'auroit precedé; parce que l'avenir est present à l'Auteur de cet ordre. Dieu sçavoit de toute éternité, qu'Adam se rendroit sujet à la mort par sa desobeïssance. Il resolut aussi de toute éternité de remedier par la generation à sa mortalité.

Mais comme la mort, qui est un effet du peché, fut commune à Adam, & à Eve, parce qu'ils avoient part l'un & l'autre à la cause qui la produisit, d'où vient que l'évacuation menstruale, qu'on suppose avoir été causée par l'indigestion de ce fruit que l'un & l'autre mangerent contre la défense de leur Createur, ne fut pas aussi commune à tous les deux. On ne peut pas dire que le sexe masculin n'ayant pas de matrice, ne peut pas être sujet à cet écoulement qui sort tous les mois par ce viscere, parce qu'on montre ailleurs que cette évacuation trouve, ou se

fait des égouts dans les autres parties, quand elle rencontre la matrice fermée.

Il faut donc que la même cause n'ait pas produit le méme effet dans l'un & dans l'autre. La difference des sujets a fait celle de l'impression qu'ils en ont receuë. Le corps d'Adam ayant des levains plus vigoureux, peut avoir digeré du moins en partie ce fruit qui garda toute sa crudité dans celuy d'Eve, dont les dissolvans étoient beaucoup plus foibles. Deux personnes prennent le même poison : l'une en meurt, & l'autre en est quitte pour quelque indisposition ; la premiere n'ayant pas l'estomach si bon que la seconde. Comme cause morale, la manducation de cette pomme funeste, a fait un semblable effet sur ces deux ames, qu'on peut appeller les Sœurs aînées, mais non pas les meres de celles qui ont été creées depuis le commencement du monde. Mais si

l'on la regarde comme cause physique, son effet a été diversifié par la diversité des sujets qui l'ont receu, c'est à dire, par la differente disposition de ces deux corps humains, qui furent & les Freres aînez, & les Peres de tous ceux qui sont nez depuis.

Il est bien vray-semblable pourtant que ce poison du corps & de l'ame, n'ayant pas été parfaitement digeré dans le premier Homme, a laissé dans son sang, & dans celuy de sa posterité, la semence de toutes les maladies. Si le poison ne tuë pas toûjours, il met pourtant dans les visceres une impression maligne, qui diminuë leur vigueur, & sape secretement les fondemens de la vie, & de la santé. Celuy qu'Adam prit de la main d'Eve, ne luy donna pas une mort prompte. Ce n'étoit pas un poison present, mais un poison lent, qui ayant infecté ses esprits, ses humeurs, & ses parties solides,

le consumoit à petit feu. De cette source empoisonnée ont coulé tous les maux du genre humain.

Illinc prima mali labes,
Illinc & macies & nova febrium
Terris incubuit cohors.

Mais parce qu'Eve en prit la premiere, il étoit juste qu'elle en sentît plûtôt la malignité. Et comme elle ne se contenta pas de desobeïr à son Createur, sollicitant encore Adam à la même rebellion, elle devoit avoir plus de part à la punition, ayant eu plus de part à la desobeïssance. De là vient que sa posterité, outre une infinité de maladies qui luy sont communes avec l'autre moitié du monde, en a deux qui luy sont particulieres, le travail de l'enfantement, & l'incommodité qui luy revient tous les mois.

L'impureté qui sort de son corps à chaque Lune, luy doit donc mettre devant les yeux celle de son ame, puisque l'une & l'autre dépendent

d'une même cause. Cet écoulement est à même-temps un monument de la Iustice Divine, qui punit le premier peché d'Eve, & une marque de l'infinie bonté de Dieu, qui repare par cette évacuation le desordre que le fruit défendu avoit fait dans son sang.

Par cette défense qui devoit l'empêcher d'en goûter, Dieu faisoit l'office de Medecin, aussi bien que celuy de Legislateur. Le Iardin d'Eden plein de diverses especes de fruit, étoit pour nos premiers parens comme une table couverte de plusieurs mets. Leur Createur comme un Medecin habile & charitable, leur ordonnoit de s'abstenir du fruit qui croissoit au milieu du Iardin, comme d'un aliment empoisonné, qui menaçoit de mort & leur corps & leur ame.

Mais comment est-ce que la prudence de ce Medecin, & la tendresse de ce Pere, luy permirent d'ex-

poser ses Enfans à une tentation si dangereuse ? Pourquoy planter cet arbre funeste dans ce Iardin, qu'il vouloit leur donner pour leur sejour ordinaire ? Pourquoy le mettre au milieu ? Craignoit-il qu'ils ne le vissent pas, s'il eût été caché dans quelque coin, ou à quelque extremité ? Pourquoy faire son fruit si beau, & si propre à les tenter ? Ne diroit-on pas que c'est un piege tendu à leur innocence ?

Cette conduite de Dieu ne choque ni sa sagesse, ni l'amour qu'il portoit à nos premiers Parens. Il est vray qu'il met devant leurs yeux un objet qui les tente ; mais il les munit par avance contre la tentation, par la défense qu'il leur fit d'y toucher. Il pouvoit ne pas mettre cet arbre dans le Iardin où il les logea en les creant, mais il vouloit éprouver leur fidelité. Du moins pouvoit-il le cacher, ou faire son fruit moins beau ; mais il n'y eût pas eu d'épreu-

ve, s'il n'y eût eu de tentation. Enfin ces premiers pecheurs n'y eussent pas succombé, s'ils eussent fait un bon usage des lumieres, & de la force que leur Createur avoit donnée à leur ame.

Mais ils preferérent le conseil de leur mortel ennemy, à celuy de leur meilleur amy. Eve en mangea la premiere, aussi fut-elle punie plûtôt que son mary par cette évacuation, qui fatigue beaucoup son sexe. Elle commença bien-tôt à perdre son sang, qui est le tresor de la vie, afin qu'elle connût que sa rebellion avoit merité la mort. Mais comme Dieu tempere ordinairement les rigueurs de sa severité par les douceurs de sa misericorde, il a bien voulu que cette perte de sang, qui devoit étre la peine du peché, fût un presage & une figure de cette éfusion qui devoit un jour l'expier.

Et comme il faloit entretenir cette esperance dans le cœur de l'hom-

me ; & conſerver à même-temps la memoire de ce peché, qui en infectant la ſource du ſang humain, en a corrompu tous les ruiſſeaux, il ne ſuffiſoit pas que nôtre premiere Mere fût ſujette à cette perte que ſa deſobeïſſance luy attira. Mais comme ſon peché paſſe juſqu'à la derniere poſterité, auſſi faloit-il qu'elle luy fit part de la peine. De là vient que toutes les femmes perdent chaque mois une partie de leur ſang.

Cependant on a beaucoup de peine à comprendre comment le levain de cette ébullition qui le fait verſer, a pû conſerver ſa force pendant une ſi longue ſuite de ſiecles. L'extréme vieilleſſe dans laquelle il ſe trouve preſentement, ne devroit-elle pas luy avoir ôté toute ſa vertu? Ces parties du fruit défendu, qui ſont encore dans le ſang des femmes, ne ſont-elles pas uſées?

Il y a des levains qui ne vieilliſ-

ſent jamais. Celuy de la petite verole n'eſt-il pas auſſi vigoureux aujourd'huy qu'il l'étoit au commencement ? Comme celuy de l'évacuation menſtruale, il coule avec le ſang des meres dans les enfans. Vrayſemblablement l'origine en eſt également ancienne, puiſque ces deux ruiſſeaux coulent apparemment de la même ſource.

Mais enfin une ſi petite quantité de levain qu'une pomme laiſſa dans le corps de la premiere femme, ſuffit-elle pour faire fermenter aujourd'huy toute la vaſte maſſe du ſang qui coule dans les veines de toutes les femmes, dont le nombre eſt infiny ? Cela paroît inconcevable.

Cependant on voit beaucoup de ſubſtances qui renferment une tres-grande vertu dans un tres-petit volume. Un grain de poiſon infecte toute la maſſe d'une liqueur qui le ſurpaſſe une infinité de fois en quantité. C'eſt un fait d'experience qu'on

ne peut contester quand on n'en comprendroit pas la raiſon. Cependant l'infinie diviſibilité de la matiere diminuë fort la difficulté, ſi elle ne la leve pas entierement. On en peut trouver diverſes preuves dans les experiences curieuſes que l'incomparable Monſieur Boyle a faites ſur ce ſujet. Mais la vertu que les levains ont de ſe multiplier en convertiſſant en leur propre nature les corps ſur leſquels ils agiſſent, ne laiſſe pas la moindre ombre de difficulté. Quand le fruit défendu n'auroit pû ſe diviſer à l'infiny pour repandre ſa vertu funeſte dans toute la vaſte maſſe du ſang humain, il auroit pû ſe multiplier avec les hommes, & ſa multiplication auroit ſuivy pas à pas celle des ſujets ſur leſquels il agit.

Ceux qui ont écrit avant nous ſur les regles des femmes, ne ſe ſont pas encore aviſez d'en chercher la cauſe dans le fruit défendu, parce

que le Phyſicien arrêtant ſa veuë ſur les cauſes prochaines, ne l'étend guere ſur celles qui ſont fort éloignées. Il fixe ſa contemplation ſur l'ordre qu'il trouve étably dans le monde, ſans ſe mettre en peine des raiſons morales ou metaphyſiques, ſur leſquelles il eſt fondé. Son eſprit auroit trop de chemin à faire s'il devoit remonter toutes les fois au premier établiſſement. *Philoſophi non eſt confugere ad cauſam primam.* C'eſt pourquoy l'on n'a fait aucune mention de cette cauſe dans le corps de l'ouvrage, ou l'on s'eſt renfermé dans les bornes & regles de la Phyſique.

Au reſte, on doit étre averty que ce Livre pourroit avoir été publié plus imparfait qu'on ne le donne preſentement. Il y a environ deux ans qu'il fut perdu dans le chemin de Paris, par une perſonne qui l'y portoit pour le faire imprimer. Comme l'Auteur a beaucoup de

déference pour les ſentimens du célebre Monſieur l'Abbé de la Roque, qui l'invitoit par un de ſes Iournaux à rendre raiſon d'une évacuation menſtruale qu'eut une fille depuis la cinquiéme année de ſon âge, juſqu'à la ſeptiéme, il ne manqua pas d'écrire inceſſament ſur ce ſujet. Cette exhortation produiſit donc un traité composé de trois chapitres. Dans le premier on examinoit pourquoy les femmes ſe purgent tous les mois au deſſus de douze ans. Dans le ſecond, pourquoy elles ne ſe purgent pas au deſſous de cet âge. Et dans le dernier, pourquoy une fille de cinq ans avoit eu cette évacuation que la Nature refuſe aux autres filles de ſon âge. La diſſertation étant trop grande pour être inſerée dans le Iournal, on ſe contenta d'en envoyer l'extrait à Monſieur l'Abbé de la Roque, qui luy fit l'honneur de le donner au public. Ce fut comme un engagement indiſpenſable à

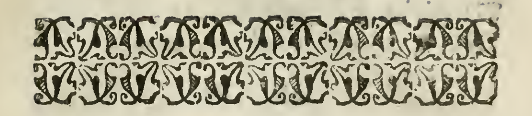
publier

publier la piece dont on ne donnoit que l'échantillon. On la mit aussi d'abord entre les mains d'un homme qui partoit pour Paris, & qui la laissa, dit-il, à Brive la Gaillarde. On se crut obligé de reparer sa faute, & pour payer le retardement qu'elle causoit, on augmenta l'ouvrage des deux tiers. On dira peut-être de l'augmentation de ce Livre, si l'on en voit la premiere composition, ce qu'on a dit d'un autre, *Faciendo maiorem minorem fecit*, Qu'en le faisant plus grand, on l'a fait plus petit. Mais l'Auteur se justifie en disant que les additions qu'il a faites ne luy paroissent pas inutiles Il souhaite que les bons connoisseurs en fassent le même jugement. Et à l'égard de la lenteur avec laquelle il semble avoir répondu à l'attente que l'Auteur du Iournal avoit donnée de luy, il s'en console en considerant que s'il a reüssi, il n'y a pas mis trop de temps, *sat cito si sat bene*, &

E

que s'il n'a pas touché le but qu'il ſe propoſoit, un Livre qui n'a pas le bonheur de plaire, ne ſçauroit paroître trop tard, ſans chercher une excuſe dans ſes occupations, ou dans quelques autres empêchemens qui ne luy ont pas permis de le mettre ſous la Preſſe, quoy-qu'il y fût prêt il y a long-temps.





SVR LES FLEVRS qui font le ſujet de ce Livre.

QVOY-qu'on ne parle que de Fleurs,
Dans le Livre qu'on vous preſente,
Vous y trouverez, chers Lecteurs,
De bons fruits, moiſſon abondante.

M. S. S. D. B.

Sans être fort fleury, ce Livre eſt plein de Fleurs;
La belle & ſolide Phyſique,
Sans les Fleurs de la Retorique,
A bien dequoy charmer les eſprits & les cœurs.

M. T. R.

Les Fleurs que Duncan vous preſente,
N'ont rien qui ſoit delicieux
Ni pour le nez, ni pour les yeux:
Auſſi cet Auteur ſe contente

De plaire à l'esprit curieux,
Dont il remplit tres-bien l'attente.

M. R

La Nature par tout feconde,
Charme nos esprits & nos cœurs,
Remplissant de fruits, & de Fleurs
Et le Grand & le Petit-monde.

M. C.

Les Fleurs ne naissent qu'au Printemps
Dans les parterres du grand Monde,
La Nature est donc plus feconde
Dans le Monde petit, qui fleurit en tout temps.

M. I. G.

Un bouquet n'est delicieux
Que pour le nez, & pour les yeux;
Mais par une rare merveille,
Duncan, tes Fleurs charment l'oreille.

L. L.

Ce Livre à l'Oranger ressemble,
Portant fruits & fleurs tout ensemble,
Il joint la fleur de la beauté
Avec le fruit de la bonté.

C. L. I.



SECONDE PARTIE DE LA CHYMIE NATURELLE, OU L'EXPLICATION CHYMIQUE ET MECHANIQUE DE L'EVACUATION particuliere aux Femmes.

CHAPITRE PREMIER.

De la Purgation en general.

RIEN n'eſt parfaitement pur dans ce monde ; & le bon ſe trouvant mêlé par tout avec le mauvais, la Nature eſt toûjours occupée à la ſeparation des parties

étrangeres au ſujet qu'elle veut compoſer. Elle a taillé de petits corps pour chaque compoſé naturel ; mais elle ne donne pas à chaque eſpece d'atomes un magazin particulier, les laiſſant dans un mêlange confus, & comme dans un ſecond chaos, duquel elle les tire en ſeparant ceux qui ſont propres à ſon deſſein, d'avec ceux qui n'y ſont pas propres. Toutes les parties des ſucs mineraux qu'elle fait couler dans les mines, ne peuvent pas entrer dans la compoſition des metaux, la pluſpart s'en allant en ſcories, qui s'en ſeparent par le ſecours de la Nature ou de l'Art. Quand elle prepare ſes matieres à la production du metal, elle en chaſſe les corps étrangers par diverſes fermentations, precipitations & filtrations des ſucs mineraux ; mais toutes ces precautions y laiſſent encore beaucoup d'impuretez, dont la ſeparation eſt reſervée à l'Art.

La Nature prend à peu-prés le même ſoin pour la preparation des matieres dont elle forme les vegetaux. Tous les corps que la ſeve entraîne dans leurs tuyaux, ne pouvant ſe changer en leur propre ſubſtance, elle en ſepare les inutiles en faiſant fermenter ce ſuc dans les bubes de l'écorce, & dans les cellules de la moëlle, comme

dans autant de petites bouteilles, en precipitant par quelque esprit ou sel, les parties étrangeres, & en filtrant enfin, cette liqueur vegetale à travers un grand nombre de couloirs qu'elle rencontre dans le corps de la plante. Toutes ces impuretez sont portées par la circulation à l'écorce exterieure, comme à l'unique émonctoire du vegetal. Une partie s'en exhale par la transpiration insensible, l'autre trop grossiere pour sortir par cette voye, s'arrête à la surface de la plante en forme de mousse, de goume, de champignon, de guy, ou de quelqu'autre excrecence : une troisiéme tenant le milieu de consistance entre l'excrement subtil, qui se dissipe par les pores, & le grossier, qui forme à l'écorce ces corps étrangers, s'écoule par une espece de fontaine, ou de cautere, que l'acreté de l'excrement liquide y fait quelquefois. On a même veu certains arbres qui se purgeoient extraordinairement tous les mois par ces ouvertures : image assez naïve de la purgation que les femmes ont au même periode.

Mais les animaux ont encore plus besoin de purgation que le mineral & la plante. Le corps, qui joint à la vie le sentiment, étant beaucoupplus noble que tous les au-

tres, ne doit pas recevoir dans sa structure beaucoup de matieres, qui sont assez bonnes pour les autres composez. Toute sorte de materiaux sont bons pour bâtir une cabane ; mais un habile Architecte qui veut bâtir un Palais, est obligé de rejetter tous ceux à qui la richesse de la matiere, ou la beauté de la forme, manquent. Cependant l'animal qui travaille, comme un manœuvre aveugle, à bâtir ou reparer le logis de son ame, met dans son corps une infinité de materiaux mal propres au dessein du Divin Architecte qui conduit l'édifice. Le goût avoit bien été mis à la porte de ce Palais comme un portier qui devoit en défendre l'entrée à tout ce qui ne pourroit pas entrer dans sa composition ; mais les materiaux inutiles, couverts de ceux qui sont utiles, ont trompé la vigilance de ce garde : qui de plus, corrompu par le peché d'Adam, semble étre d'intelligence avec l'ennemy de l'homme, quand il introduit dans son corps ceux qui luy sont étrangers ou nuisibles, comme autant de troupes ennemies qui ruinent tôt ou tard la place qu'il devroit garder. Mais le grand Ouvrier qui preside à la structure, ou à la reparation du bâtiment, retardant autant qu'il le trouve

â propos, le mavvais effet de cette trahiſon, diviſe & ſepare le bon d'avec le mauvais. Pour cet effet, il briſe d'abord les alimens dans la bouche, comme pour découvrir au goût la fraude, qui quelquefois eſt cachée ſous uue agreable ſaveur, & caſſe, pour ainſi dire, la coque, afin d'en tirer le noyau, ou pour profiter de ce qu'il y a de pur aprés l'avoir ſeparé de ce qu'il y a d'impur. Aprés avoir diſſout les alimens ſolides par la ſalive, par le levain qu'ils trouvent dans l'eſtomach, & par la douce fermentation que la rencontre de la bile & du ſuc pancreatique, excite dans le Chyle, il en precipite les impuretez par l'acide de la Lymphe qui coule du Pancreas, & cette precipitation fournit la matiere des gros excremens. Mais comme on eſt obligé ſouvent en Chymie d'achever par la filtration, la ſeparation que la precipitation n'avoit que commencée; ainſi la naturelle paſſe le Chyle à travers les Glandes & les Tuniques des inteſtins, pour le dêcharger des impuretez que le precipitant y laiſſoit encore.

Enſuite elle mêle cette liqueur blanche avec la Lymphe du Pancreas d'Aſellius, du reſervoir de Pequet, & du canal Tho-

racique, comme avec un nouveau levain qui joint à celuy du ſang, pouſſe encore beaucoup plus loin la diviſion des parties qui compoſent le Chyle, dont les principes ſe dégageant & ſe développant par ces nouvelles fermentations, ceux qui ſont à peu-prés de même nature, s'uniſſent pour former l'une des quatre humeurs mêlées dans la maſſe du ſang. L'eſprit, le ſel volatile, le ſoufre le plus doux, & le plus balſamique, le phlegme le plus pur & le moins ſalé, s'aſſemblent pour former le ſang proprement dit : le ſoufre le plus groſſier, & le plus inflammable, les ſels alkalis les plus volatiles & les plus acres, avec les eſprits de même nature, s'ajuſtent pour compoſer la bile. La Tête-morte, ou la partie Terreſtre recevant dans ſon ſein les acides fixes, fait la melancholie. Enfin, le phlegme chargé du ſel marin, & des autres ſels fixes, que leur peſanteur entraîne en bas, fondus dans l'eau du petit monde, n'eſt autre choſe que la ſeroſité. Ce ſont les quatre humeurs qui naiſſent de l'exacte diviſion des principes qui compoſent le Chyle; mais quand des foibles fermentations, ou des diviſions imparfaites les laiſſent dans la confuſion, ils forment une cinquiéme hu-

meur, qu'on nomme la Pituite, qui doit ſa naiſſance à la diſſolution imparfaite du Chyle, & à la crudité du ſang qui s'en produit : mais comme de ces cinq humeurs les quatre n'y ſont que pour le ſang proprement dit, à qui la bile & la ſeroſité ſervent de vehicule & d'éperon, & la melancholie ou la pituite, de frein ou d'entraves, pour arrêter ſon eſprit toûjours prêt à prendre l'eſſor, ou pour moderer l'impetuoſité de ſes autres principes actifs, dés qu'ils luy deviennent inutiles ou inviſibles par leur quantité, ou par leur qualité, la Nature les chaſſe par les égouts qu'elle leur a cruſez dans le Corps animé.

Le ſang roulant par toutes les parties, y trouve divers cribles qui le déchargent de ce qu'il a de ſuperflu. Les ſoufres coulans de la bile paſſans par les glandes du foye dans les canaux biliaires, ſe vont rendre aux boyaux. Cet aſſemblage de parties terreſtres & d'acides fixes, entraîné vers le fondement par ſon propre poids, ſort quelquefois par les veines hemorhoïdales & le plus ſouvent par les glandes des gros boyaux, qui ſont la cloaque de tout le Corps. Le phlegme le plus groſſier, avec les ſels fixes qui s'y ſont fondus, ſe filtrant par les petites glan-

des que Monſieur Malpigius a découvertes dans les reins, coule dans les tuyaux, dont toute leur ſubſtance interne eſt compoſée, & de là ſe va rendre dans leur baſſin, qui, comme un entonnoir, le verſe dans la veſſie par l'uretere, pour étre enfin, jetté dehors par l'uretre. Mais le phlegme le plus délié, pouſſé par la chaleur interieure vers la peau, s'y diſſipe par l'inſenſible transpiration, ou s'y arréte en forme de ſueur, comme les vapeurs d'une liqueur qu'on chaufe, ou qu'on diſtille, s'épaiſſiſſent en eau contre le chapiteau de l'alembic, ou contre un linge moüillé, qu'on y met ſouvent deſſus pour aider cette condenſation.

La pituite n'a point d'émonctoire particulier, parce qu'elle eſt un ſang cru, qui par une ſuffiſante coction, peut devenir utile. Cependant comme il eſt certaines cruditez que la chaleur moderée de l'animal ne ſçauroit jamais digerer, elles ſortent ou par les égouts qui leur ſont communs avec les autres excremens, ou par des parties qui ſervent à d'autres uſages plus conſiderables. Ce Chyle groſſier & cru, qui ne peut paſſer par le premier filtre, & que ſa viſcidité attache à la ſurface interne de l'eſtomach, & des inteſtins, eſt chaſſé

en bas par le mouvement periſtaltique de ces parties, qui ſont la ſource de ces glaires, ou de cette pituite qu'on remarque dans les ſelles : mais ce Chyle indigeſte, à qui ſa groſſiereté permet pourtant de paſſer par le premier couloir qui rafine la crême des alimens diſſous dans l'eſtomach, ne trouvant ni dans le ſang, ni dans les viſceres où la circulation le porte, des diſſolvans aſſez forts pour achever la diviſion de ſes principes, & l'exaltation de ſes eſprits, où conſiſte ſa maturité, ſe ſepare enfin, des autres humeurs dans les cribles qu'il rencontre aux glandes de la gorge, & du nez, & fournit la matiere de la morve & des crachats.

Toutes ces évacuations laiſſent encore dans la maſſe du ſang beaucoup d'impuretez, ou parce qu'elles n'en ſont pas aſſez dégagées pour s'en pouvoir ſeparer, ou parce qu'elles y ſont en ſi grande abondance que tous ces cribles, dont on vient de parler, ne ſuffiſent pas pour les en pouvoir tirer toutes. Quand celles qui reſtent dans les humeurs ſont en grande quantité, elles les font boüillir avec violence, & cauſent ſouvent la fievre, comme la lie mêlée avec le vin, le fait fermenter extraordinairement :

mais quand elles n'y ſont qu'en mediocre quantité, leur preſence eſt utile à l'animal par la douce fermentation qu'elle excite dans ſes humeurs.

Elles n'y demeurent guere dans cette moderation ; & les nouveaux alimens qui entrent dans le corps de l'animal, portant dans la maſſe de ſes humeurs de nouvelles impuretez, comblent bien-tôt la meſure, qui verſe neçeſſairement par quelqu'une des iſſuës que la nature a deſtinées à l'évacuation des ſuperfluitez. Pour cet effet, il faut que celles-cy s'en dégagent, s'en détachent & s'en ſeparent, par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration.

Les impuretez ne ſont pas ſeulement mêlées dans les humeurs comme l'yvroye avec le bon grain dans le même tas ; mais elles y ſont engagées, enveloppées & embaraſſées : leur dégagement dépend de l'eſprit, c'eſt à dire, d'une matiere ſubtile & remuante, qui ouvre, par maniere de dire, les priſons où elles ſont renfermées, & leur fait part de ſon mouvement pour les en tirer. C'eſt le veritable Archée, auquel Vanelmont attribuë la ſeparation des impuretez ; le rang qu'il tient entre les principes actifs, dont il eſt comme le Roy, le rend

tres-digne de ce nom. Ce premier mobile en pousse un autre. Les sels agitez par les esprits, sont comme les haches avec lesquelles on ensonse les portes pour rendre aux captifs la liberté. Tous ces principes remuans ne sçauroient courir, comme ils font par tout leur sujet sans en mouvoir toutes les parties ; & ce remuement general, n'est autre chose que la fermentation qui ébranle, divise & dégage les corps étrangers.

Mais ils demeureroient encore dans les pores de la liqueur, & dans la confusion de toutes les parties, s'ils n'en étoient chassez par la precipitation. Les esprits armez des sels, courent dans les routes des pores, & en chassent les impuretez qu'ils y rencontrent, & qui s'opposent à leur passage, *Clavus clavum, trudit.* Un corps en pousse un autre, s'il a plus de mouvement que celuy qu'il trouve sur son chemin.

Cependant ces parties étrangeres, poussées par ce double mobile, hors du sein de la liqueur, ne pourroient que couler à fonds, ou se rendre à la circonferance par la loy du mouvement circulaire, & s'attacher aux côtez des vaisseaux, comme la lie du vin se precipite au fonds des barriques, ou s'attache autour des tonneaux, si la filtration

ne les en ſeparoit entierement ; le mouve-ment continuel du ſang qui roule dans ſes canaux, ne leur permettroit pas même de demeurer en repos au fonds . ou aux côtez des veines & des arteres, comme le tartre dans les vaiſſeaux qu'on ne remuë pas ; car la moindre agitation du vin, ne manque pas de faire rentrer dans ſon ſein ces impuretez qui s'en étoient raſſiſes pendant le calme de la liqueur : & pour luy conſerver ſa pureté, l'on eſt obligé de le tirer de ſur ſa lie. De là vient que pour achever la purification d'une liqueur, les Chymiſtes ont accoûtumé d'en ſeparer les impuretez par la filtration.

Ces trois operations qui ſeparent les corps étrangers des liqueurs, ſe font tous les jours dans le ſang pour en chaſſer les ſuperfluitez. Cette humeur eſt ſujette à des grandes fermentations ; le vin & la biere boüillent moins dans la cave où l'on les fait, que la maſſe des humeurs dans les veines, & dans les arteres. Tant que l'animal vit, le ſang fermente dans ſon corps, & ſa vie eſt l'effet de cette fermentation, qui ne peut ceſſer ſans cauſer la mort ; l'eſprit, le ſel & le ſoufre ſont les cauſes de ce mouvement inteſtin, dont toutes les parties d'une liqueur

ſont agitées. Le phlegme & la tête-morte, c'eſt à dire, la partie groſſiere & terreſtre, ne ſont que les entraves de ces principes, & comme les liens de ce corps ſubtil, qui toûjours eſt prêt à prendre l'eſſor. L'eſprit ayant un mouvement continuel, court dans toute la maſſe de la liqueur, & remuë toutes les parties qui la compoſent. Les pores du corps liquide, ſont comme les allées où ce Mercure fait ſes courſes; tant que les chemins ſont libres, l'eſprit y paſſe ſans aucune peine, & ſon cours eſt tranquile comme la liqueur qui le contient. Mais quand ſes pores ſont bouchez par quelques corps étrangers qui reſiſtent au paſſage de ces coureurs rapides, ils entrent en deſordre, ils s'enflent & ſemblent s'irriter contre l'obſtacle qui s'oppoſe à leur mouvement. Un torrent s'éleve à la rencontre d'une chauſſée, ſes ondes s'enflent, ſon cours n'eſt plus tranquile, toutes ſes parties ſont en tumulte, au lieu qu'auparavant il couloit ſans bruit dans un canal libre. Le vent ne fait du deſordre, que quand il rencontre des corps qui reſiſtent à ſon paſſage. Les eſprits d'une liqueur ſont comme un torrent de matiere ſubtile, qui en parcourt les pores. Ceux-cy ſont comme les canaux où paſſe

ce torrent, & les corps étrangers sont comme autant de digues qui s'opposant à son cours, le font enfler & entrer dans un tumulte qui se répand dans toute la masse de la liqueur ; ou bien l'esprit qui soufle, pour ainsi dire, dans les pores, est comme un vent choquant rudement ces corps, qui traversant les pores, s'opposent à son libre cours. En sorte que ne pouvant avancer ny s'arrêter, il faut qu'il recule, mais il en est empêché par celuy qui le suit : il se tourne à droite, à gauche, en tout sens : en un mot, il forme un tourbillon, qui ébranle tous les corps d'alentour. On voit aussi que toutes les parties d'une liqueur qui fermente, sont dans un grand mouvement. Il n'est guere de corps liquide, qui contienne plus d'esprit que le sang, ny dont les pores soient plus sujets à ces obstructions qui donnent occasion à la fermentation. Quand le vin s'est épuré par l'ébullition, & par la precipitation de ces corps étrangers qui entretenoient cette agitation, il ne boult plus que rarement, parce qu'il ne s'y mêle plus de nouveaux corps qui puissent exciter ce mouvement intestin dans ses parties. Mais quand la masse de mon sang seroit à cette heure parfaitement pure & tranquile

par la ſeparation entiere des impuretez, qui ſont l'occaſion de la fermentation, elle ſera bien-tôt agitée & troublée par le mêlange du Chyle, qui bouchant ſes pores par ſes parties encore groſſieres, trouble le mouvement regulier des eſprits, qui s'y promenent comme dans leurs galeries. C'eſt pourquoy on ſe ſent émeu quelque temps aprés le repas, lorſque les alimens diſſous par le levain de l'eſtomach, & des inteſtins grelles, commencent à ſe mêler avec la maſſe du ſang. Les eſprits qui faiſoient auparavant leurs courſes dans les pores de cette humeur, y rencontrent alors des obſtacles qui rendent leur mouvement irregulier, turbulant & rapide comme celuy d'un tourbillon. Pendant cette agitation les parties groſſieres du Chyle s'entrechoquent, ſe briſent, ſe ſubtiliſent, & deviennent par là capables de s'enchaſſer dans les niches naturelles que les parties qui ſe ſont diſſipées, ont laiſſé vuides. Les eſprits, les ſels volatiles, & les ſoufres auparavant enveloppez dans ces parties indigeſtes ſe dévelopent & s'exaltent, comme parlent les Chymiſtes.

Mais parce que toutes les parties du Chyle ne ſont pas propres à compoſer la maſſe du ſang, ny à ſe placer dans ces pe-

tits intervales que les écoulemens de la transſpiration ont laiſſé vuides, leur groſſeur ou leur figure, les en rendant incapables, il faut qu'elles demeurent dans ſes pores juſques à ce que les eſprits, qui ne ceſſent d'y courir, les en ayent chaſſées. Un vent balie, par maniere de dire, le chemin par lequel il paſſe, il entraîne aiſement toutes les ordures, ou les petits corps qu'il y rencontre. Un torrent rapide emmene avec ſoy tous les corps qu'il trouve dans ſon canal, s'ils ne ſont ou fort peſans, ou fortement attachez. L'eſprit qui anime la maſſe des humeurs, eſt ce vent & ce torrent, qui entraînent ce qui fait reſiſtance à leur paſſage; il chaſſe les ordures qui bouchoient les pores du ſang; il ſepare le pur de l'impur; il precipite ces corps éterogenes qui excitoient & entretenoient la tempête dans la mer rouge de nôtre ſang. Mais comme on a cy-devant inſinüé que la peſanteur, ou le fort attachement d'un corps pouvoient empêcher qu'il ne fût entraîné par le vent, ou par un torrent: ainſi le Chyle porte dans la maſſe du ſang de parties ſi groſſieres & ſi lourdes, que les eſprits n'ont pas la force de les en chaſſer: quelques-unes même ſont tellement embaraſſées dans les détours des

pores,

pores, que les esprits ne les en pouvant tirer, la masse du sang s'en charge, & s'en embarrasse tous les jours, jusqu'à ce que la mesure soit comble, c'est à dire, jusqu'à ce que la plusspart des pores de cette liqueur en soient tellement empechez, que les esprits n'y puissent presque plus passer. Alors cette matiere subtile, qui n'est jamais en repos, trouvant par tout des obstacles à son passage, semble s'irriter par les difficultez qu'elle rencontre : c'est un vent qui redouble sa violence à mesure qu'il passe par des chemins plus étroits, ou plus embarrassez : c'est un torrent qui n'a jamais plus de force, que quand il a été quelque temps retenu par une digue qu'il vient d'enfonser : c'est un air pressé qui déploye sa vertu de ressort, & qui surmontant la resistance d'un corps qui le tenoit dans la contrainte, retourne à son état naturel avec grande impetuosité. Ce mobile échappé court par toute la masse des humeurs, remuë, agite, broüille toutes les parties qui la composent. On peut voir un exemple de cette agitation dans l'eau qui boult sur le feu. Mais parce que les principes de cette ébullition qu'on remarque dans l'eau, vient de dehors, au lieu que le sang en a le mobile

dans son sein, le vin ou la biere, & toutes ces liqueurs qui fermentent d'elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles se soient épurées, sont des images plus naïves de la fermentation du sang. Comme luy ces liqueurs sont chargées de parties grossieres qui s'opposent au mouvement des esprits. Elles ne cessent de boüillir comme luy, jusqu'à ce que ces corps éterogenes s'en soient separez, precipitez ou filtrez. Enfin elles deviennent calmes comme luy, dés qu'elles sont pures & dêchargées de ces parties étrangeres, qui rendant irregulier le mouvement de leurs esprits, en troubloient toute l'œconomie.

Les esprits & les sels n'ont pas plûtôt precipité ce qui n'est pas naturel à la masse du sang, qu'elle s'en dêcharge par les cribles que la nature a destinez à sa purgation. L'alkali de la bile n'a pas plûtôt precipité les soufres dissouts par l'acide de l'estomach, du pancreas, & des autres parties où le sang roule, qu'ils s'écoulent par les glandes & les tuyaux particuliers au foye. Dés que l'acide de la rate, du pancreas, ou des glandes atrabilaires a precipité la serosité du sang, comme le jus du citron, ou le vinaigre separent le petit lait d'avec le lait, cette partie aqueuse du sang se filtre dans

les reins. Enfin le levain de la matrice n'a pas plûtôt precipité les impuretez que le sang des femmes amasse tous les mois, malgré ses autres purgations, qu'elles passent par les glandes, & par les tuniques de ce viscere.



CHAPITRE II.

Pourquoy l'Evacuation Menstruale est particuliere aux Femmes.

DANS toutes les especes les femelles font plus d'excremens que les mâles, dont le sang est beaucoup moins impur. Les esprits & les autres principes actifs qui le purifient par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration, sont plus foibles dans le sexe feminin, que dans le masculin, ou par leur petite quantité, ou par leur embarras. L'excez du phlegme éteint les esprits, & affoiblit extrémement les sels qui doivent procurer la fermentation & la purification du sang. Les levains des visceres sont si languissans, qu'on ne doit atten-

dre d'eux, que divisions, imparfaites cruditez & grossiereté d'humeurs. La chaleur est trop foible pour donner aux parties de ces dissolvans un assez grand mouvement pour penetrer dans le fonds du corps qui doit étre dissout. Les parties mal propres à la composition du sang, y demeurent donc pour n'en étre pas dégagées par une division suffisante de tout le sujet; & quand elles seroient hors de l'embarras qui les y arrête, les esprits ralentis par l'abondance du phlegme, n'ont pas assez de force pour les en chasser, les sels émoussez dans les parties terrestres sont incapables de les precipiter; & les filtres que la chaleur devroit tenir plus ouverts, se ferment à demy, ou se bouchans par l'abondance des excremens, ne les laissent sortir qu'avec peine. Le levain de l'estomach est demy noyé dans les humiditez excessives, la pointe de ses sels est comme embourrée dans les glaires, ou dans les mucositez, dont la surface interne est enduite; ce sont des flurets qui ne peuvent plus percer le sujet, qui doit en étre divisé. L'esprit animal, qui en est le premier mobile, ne coule dans ce viscere qu'en petite quantité, parce qu'il ne s'en forme que peu dans le cerveau. On ne sçauroit

en tirer beaucoup du ſang feminin, où le phlegme tient le deſſus. Le vin où l'on a mis de l'eau ne rend preſque point d'eau de vie; l'eſprit qui reſte dans cette liqueur affoiblie, ne peut pas même en ſortir, ou parce qu'il eſt éteint par cette falſification, ou parce qu'il eſt arrêté par les parties embarraſſantes de l'eau. L'acide qui compoſe le diſſolvant des alimens participe beaucoup à la foibleſſe de l'eſprit, qui devroit en aider le mouvement & la penetration; non ſeulement parce qu'il eſt privé de ce ſecours; mais encore parce qu'il eſt foible de ſa premiere formation. Il ſort d'un ſang fort aqueux, & l'on n'a jamais fait de bon vinaigre, d'un vin où l'on a mis de l'eau. L'eau forte devient encore plus foible que l'eau ſeconde par le mélange de l'eau, qui la rend incapable de diviſer le ſujet qu'elle diſſolvoit avec le plus de facilité. Enfin, on appaiſe toutes les fermentations en verſant de l'eau ſur la liqueur qui fermente, parce qu'on en affoiblit le levain, & les malades éteignent ſouvent leur fievre en prenant beaucoup de ptiſane. L'excez du phlegme commun à toutes les femelles, doit donc ralentir beaucoup toutes les fermentations qui forment ou purifient leurs humeurs.

Le combat que la rencontre du ſuc pancreatique, & de la bile fait dans le Chyle eſt ſi petit, qu'il ne peut ni le diviſer, ni precipiter ſes impuretez. Si l'on mêle parties égales de jus de limonne & d'eau, ce mêlange n'excitera qu'une foible fermentation dans les coraux où ce ſuc pur en fait une ſi ſurprenante ; & ſi le vinaigre qu'on verſe ſur la diſſolution du ſoufre doré d'antimoine dans l'eau, n'eſt bien fort, la precipitation ne s'en fait pas bien. Par la foibleſſe du diſſolvant, & du precipitant, le Chyle des femelles demeure donc chargé de beaucoup d'impuretez qui n'ont pû s'en ſeparer. On peut appliquer aux autres humeurs ce qu'on vient de dire ſur la crême des alimens ; la foibleſſe de leurs levains, la precipitation imparfaite de leurs excremens, la petite ouverture, ou l'embarras de leurs cribles, & le mouvement impuiſſant des piſtons qui les devroient pouſſer par la circulation laiſſant beaucoup d'impuretez dans leur ſein. Le cœur, le poumon & les arteres, battant avec moins de force dans les femelles que dans les mâles, pouſſent plus foiblement les ſuperfluités des humeurs vers les émonctoires & les autres mouvemens étans auſſi plus lens à proportion dans

le ſexe feminin que dans le maſculin, la diſſipation des excremens aidée par les exercices vigoureux, s'y doit faire avec plus de peine. Enfin le feu qui diſpoſe les parties inutiles du ſang à ſortir du corps en les pouſſant, & les ſubtiliſant, eſt beaucoup moins fort dans les femelles, & les impuretez demeurent ſouvent dans leurs humeurs, n'ayans pas aſſez de mouvement pour parvenir aux émonctoires qui les en doivent ſeparer. En effet les perſonnes froides dans l'un & l'autre ſexe, ont leurs corps pleins d'excremens. Les vieillards, & les peuples qui habitent dans les climats froids, crachent & mouchent continuellement, au lieu que les Eſpagnols, les Italiens, les Turcs, & ceux qui habitent dans des païs chauds, ne crachent, ni ne mouchent preſque jamais. Il plut beaucoup plus dans le Septentrion, que dans le Midy.

A ces cauſes d'excremens, qui ſont communes à toutes les femelles, les femmes en joignent d'autres, qui leur étant particulieres, leur rendent la purgation encore plus neceſſaire : leur chaleur naturelle, où la flamme déliée des eſprits, eſt encore plus foible en elles, que dans la pluſpart des bêtes : leurs ſels ſont encore plus foi-

bles par l'abondance du phlegme ; & leurs levains composez d'esprits & de sels, doivent avoir beaucoup moins de vigueur ; pour purifier le sang par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration. Mais quand la Nature auroit mis dans leur corps des dissolvans aussi forts que ceux que les alimens trouvent dans le corps des autres femelles, les femmes les affoibliroient beaucoup par des fautes que les bêtes ne commettent pas. Leur avidité naturelle, qui devroit étre moderée par la raison, en fait entrer dans leur corps beaucoup plus que leurs foibles dissolvans n'en sçauroient diviser. Si les Chymistes ne proportionnent la quantité du corps qui doit étre dissout à celle du Menstruë ; la division ne s'en fait pas bien. Or cette proportion qui doit étre entre l'agent & le sujet qui reçoit son action, ne se trouve pas entre les alimens des femmes & leurs levains. L'amour forte qu'elles ont pour le plaisir, leur fait trouver une tentation continuelle dans la delicatesse des mets, & ne leur permet pas d'examiner, si les alimens qui flatent leur appetit, ne cachent pas quelque mauvaise qualité sous cette agreable apparence. La béte est moins friande & moins dissoluë, la Nature l'ayant

munie contre l'illuſion qu'une pâture luy pourroit faire par ſa ſaveur agreable. On a dit que la bête étoit trop ſotte pour ſe laiſſer tromper à des plaiſirs qu'elle ne connoît pas. Mais ſi la femme faiſoit un bon uſage de ſa raiſon, elle luy envieroit cette heureuſe ſottiſe, qui luy épargne une infinité de maladies. Et la femme ne doit pas rejetter ſa faute ſur la Nature, qui luy a donné des organes plus delicats, & une imagination plus vive, qui la rendent ſujette à cette tentation. Dieu qui la fit ſi ſenſible au plaiſir, luy donne la raiſon comme un frein à cette extréme ſenſibilité, qui luy fait chercher le plaiſir dans les alimens nuiſibles. La foibleſſe de ſes levains la devroit obliger à faire un choix plus exact des alimens, qu'ils peuvent diſſoudre, mais la peine que ce diſcernement luy donne, la rebute bien-tôt, & l'amour du plaiſir dont elle ſe priveroit par cette exactitude, luy fait commettre cette faute. Ne diroit-on pas que la Juſtice Divine a voulu punir la poſterité d'Eve par la dépravation de ce ſens qui fut l'inſtrument de ſon peché.

Mais ſi la raiſon ou le hazard luy font prendre quelquefois la meilleure eſpece d'aliment, elle ſe la rend nuiſible par l'ex-

ceſſive quantité qu'elle en prend. Une béte ne mange plus dés qu'elle a ſon juſte raſſaſiement, mais une femme n'attend pas la faim pour prendre de nouveaux alimens; tentée par quelque friandiſe, elle ne ſe met pas en peine ſi la diviſion des premiers mets eſt achevée, ou ſi elle ne l'interrompra pas par les ſeconds qu'elle prend avant le temps, en accablant le levain ſous le poids du ſujet qu'il devroit diſſoudre. L'experience luy peut bien avoir apris que cette faute eſt une ſource de cruditez & de maladies, mais elle aime plus le plaiſir que la ſanté. La Syrene de la volupté la charme & la poſſede ſi fort, qu'elle aveugle ſa raiſon, & luy perſuade qu'elle peut ſe ſatisfaire impunement. Cependant le moindre mal qui peut en arriver, c'eſt un amas d'impuretez, dont la maſſe du ſang ſe charge comme d'une ſemence de maladies, qui ne manqueroit pas de germer tôt ou tard, ſi elle ne ſortoit du corps par quelque voye.

Les femmes amaſſent donc plus d'excremens que les bêtes, mais elles en diſſipent moins. Quand elles auroient des levains auſſi vigoureux, & autant de feu pour pouſſer les excremens au dehors ou pour dilater les pores par où ils doivent ſortir, leur

corps en demeureroit encore plus chargé que celuy des bêtes. L'exercice continuel de celles-cy en aide beaucoup la dissipation. Toutes les évacuations en tirent un grand secours, mais l'insensible transpiration ou la sueur, en sont favorisées particulierement. En effet le mouvement de tout le corps augmentant, celuy des esprits qui sont la cause principale des purgations naturelles, les facilite sans doute beaucoup. Cette matiere subtile coulant en plus grande abondance, & plus aisement dans les visceres, comme dans les vaisseaux où la Chymie Naturelle fait fermenter les humeurs pour les épurer, en aide la fermentation. Cet esprit qui reçoit de nouvelles forces d'une agitation moderée chasse plus facilement du sein de la liqueur, où il se promene, les impuretez qu'il y rencontre comme des digues qui s'opposent à son passage, & les sels qui les precipitent devenans plus actifs par le mouvement que l'esprit leur imprime, s'acquitent mieux de leur fonction. Enfin, ce mobile invisible coulant plus rapidement dans les ressorts de la circulation, augmente leur battement, qui pousse d'autant plus fortement les excremens vers leurs émonctoires, qu'ils trou-

vent encore plus ouverts par la chaleur que le mouvement y allume à la faveur des esprits qu'il y fait descendre en plus grande abondance. Mais la vie sedentaire des femmes les privant du secours que l'évacuation des excremens tire de l'exercice, ce n'est pas merveille que leur sang en soit plus chargé que celuy des bêtes, qui sont dans un mouvement presque continuel, & beaucoup plus grand. Les animaux domestiques ont le sang plus impur, & la chair qui s'en nourrit moins bonne que ceux qui ne sont pas aprivoisez. L'Escureüil qui saute sans cesse, ne fait presque point d'excremens sensibles. Les chevaux qui croupissent à l'écurie, font beaucoup plus de fumier que ceux qui courent souvent, & le pourceau animal paresseux, se vuide presque à toute heure.

Il ne faut pas croire que les grands mouvemens que les passions continuelles des femmes mettent dans leurs esprits, puissent suppléer au défaut de celuy que l'exercice leur donne. Ces violentes émotions du sang empêchent plûtôt la séparation & l'évacuation des excremens, qu'elles ne les avancent. Dés que la fievre est allumée le pus ne coule plus bien d'une playe, & la

colere arrête souvent les ordinaires des femmes. Ces fermentations excessives que les passions, ou quelqu'autre cause excitent, empêchent que les impuretez du sang ne se puissent rasseoir, ou bien y remêlent celles qui sont déja rassises. Quand le vin, la biere, ou le cydre boüillent avec violence, ils sont toûjours impurs & troubles; leur tartre ne se precipite, que quand leur fermentation se calme; & ces liqueurs une fois épurées, se troublent de nouveau, si l'on remuë leurs vaisseaux, ou si elles recommencent leurs ébullitions. Les eaux de la mer ne sont jamais parfaitement claires, parce que le frequent retour des marées, ou des tempêtes, ne donne pas le temps au sable, ou au limon qu'elles ont détrempez, de couler à fonds. Le sang des femmes est un Euripe qui n'eut jamais de calme; les vents des passions y soufflans continuellement, le boulversent de fons en comble. L'imagination délicate du sexe, se forme des images si vives des objets qui les excitent, qu'elle ne peut donner aux humeurs que de grands mouvemens, puisque leur grandeur est toûjours proportionnée à la vivacité de l'idée à l'occasion de laquelle ils naissent. Ce sont des ébulli-

tions exceſſives, qui empêchent les impuretez du ſang de s'en ſeparer. Ce ſont des tempêtes qui ne permettent pas au limon de ſe raſſeoir pour rendre aux eaux leur pureté.

Les humeurs des femmes ſont donc plus impures, non ſeulement que celles des hommes, mais encore que celles des autres femelles, qui pour cette raiſon n'ont pas eu beſoin comme la femme, d'une évacuation particuliere.

Il ſuit de là que les ordinaires des femmes ne ſont pas une ſimple évacuation qui mette hors du corps le bon & le mauvais ſang indifferemment comme la ſeignée, mais plûtôt une purgation de toutes leurs humeurs, qui fermentent alors pour ſe décharger des corps qui leur ſont étrangers. Ce n'eſt donc pas la ſeule plenitude des vaiſſeaux qui les oblige à verſer ce ſang, qu'ils ne peuvent contenir, mais plûtôt l'impureté des humeurs, qui donne occaſion à leur ébullition, & à leur épanchement. S'il ſe pouvoit trouver une femme dont le ſang fût parfaitement pur, elle ne ſeroit pas ſujette à cette infirmité. Aprés la Reſurrection le ſexe en ſera apparemment exempt, & peut-étre qu'Eve n'eût pas con-

nu cette ſaleté, ſi la diſſolution qui ſuivit ſa deſobeïſſance, n'avoit rendu ſon ſang impur.

Les perſonnes dont le ſang ſe charge d'une plus grande quantité de ces parties groſſieres, ſont donc plus ſujettes à ces violentes ébullitions. Leur ſang eſt obligé de travailler extraordinairement de temps en temps, pour ſe décharger de ce fardeau, qui accable, ou qui opprime ſes eſprits. Les femmes ſont dans cet état : le diſſolvant que la Nature a mis dans leur eſtomach pour la digeſtion des alimens, affoibly par l'excez du phlegme, ne fait que des diſſolutions fort imparfaites, que les Anciens imputoient à la foibleſſe de la chaleur naturelle demy éteinte dans l'exceſſive humidité du ſexe : leur Chyle mal cuit, porte dans la maſſe du ſang, un grand nombre de parties crûës & groſſieres qui embarraſſent extrémement les pores. Si leurs eſprits étoient abondans & vigoureux, ils pourroient encore ſurmonter cet embarras, & rendre bien-tôt libres les chemins des pores que ces corps étrangers bouchent. C'eſt l'état naturel des hommes, qui pour cette raiſon ne ſouffrent pas tous les mois cette violente ébullition de ſang, ni n'ont be-

ſoin de cette évacuation qui la fait ceſſer en emportant la cauſe. On voit même des femmes, qui tenant beaucoup de cette vigueur maſculine, ne ſont point ſujettes à cet amas de cruditez fermentatives, & qui ne ſont point incommodées, quoy qu'elles n'ayent jamais eu ce que leur ſexe doit avoir. Au contraire, il eſt certains hommes dont le ſang feminin ſe chargeant tous les mois de beaucoup de cruditez, a beſoin de quelque évacuation periodique, qui a de l'analogie avec celle des femmes; l'un perd du ſang par le nez de trente en trente jours, l'autre par les hemorrhoïdes. Mais les femmes, qui ne tiennent pas de l'homme, n'ont que peu d'eſprits, appeſantis même & demy noyez par le phlegme, pendant qu'elles ont dans leur ſang beaucoup d'impuretez, ou de cruditez, qui devroient en étre chaſſées par les eſprits. Il n'y a point de proportion entre le moteur & le mobile, entre les excremens du ſang & les eſprits qui les en devroient ſeparer. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt d'en chaſſer une petite partie, laiſſant les autres dans la maſſe des humeurs, comme un principe de tumulte & d'ébullition: cependant le nouveau chyle qui vient tous les jours ſe méler avec le

ſang

ſang pendant l'eſpace d'un mois, y portant de nouvelles cruditez, acheve de combler la meſure, c'eſt à dire, de boucher preſque tous les pores où les eſprits ont accoûtumé de faire leurs mouvemens. Alors le torrent de cette matiere ſubtile rencontrant par tout des obſtructions comme autant de digues qui s'oppoſent à ſon cours, s'enfle extraordinairement, agite toute la maſſe des humeurs, dont toutes les parties s'entrechoquant rudement, ſe chaſſent mutuellement les unes les autres, & occupent toutes enſemble un plus grand eſpace qu'auparavant. Les vaiſſeaux cedant à leur rarefaction, deviennent fort tendus & fort gros, & leur tenſion eſt la principale cauſe de cette laſſitude qui preſage les mois aux femmes. Mais parce qu'ils ne ſçauroient s'étendre au delà d'un certain degré ſans crever, en ſe reſſerrant par ce mouvement de reſſort qu'on nomme periſtaltiqué ; ils chaſſent la ſeroſité par les reins ; la bile par le foye ; & les impuretez menſtruales par la matrice, aprés que ces dernieres ont été precipitées par un ſel participant du marin & de l'ammoniac, & filtrées par les pores des tuniques, & par les tuyaux particuliers à la matrice. Cette plenitude que

le boüillonnement du sang cause aux vaisseaux, pourroit bien passer pour une cause des mois : pour celle que l'oisiveté du sexe est accusée d'amasser dans le corps des femmes, on ne sçauroit l'accorder avec l'exemple des Amazones, ni de nos Païsanes, dont les exercices continuels, & même violens, ne sont pas incompatibles avec l'évacuation menstruale.

Quand les vaisseaux irritez par la tension que la plenitude leur cause n'aideroient pas par leur contraction ce regorgement de sang, il semble que l'ébullition des humeurs en seroit une cause suffisante. Un pot verse quand il boult avec violence. Le vin & la biere qui n'occupoient que la moitié de la cuve avant leur fermentation, la comblent & la surmontent dans leur grande ébullition. Le Nil se deborde lorsque ses eaux s'enflent par la fermentation du nitre, qui se trouve en abondance dans son limon. Quand la mer s'éleve par la marée, elle inonde tous ses rivages. Le flux de la mer a un double rapport â celuy de la femme, par son retour reglé, & par la vertu qu'il a de châsser les impuretez que la mer contient.

De plus le sang boüillonne pendant que

les femmes se purgent, comme la mer pendant ses marées. Cette mer du petit monde jette son écume comme celle du grand. Mais l'ébullition du sang qui s'épure par les regles des femmes, est mieux comparée à celle d'une liqueur qu'on écume sur le feu, & qui pousse une grande quantité de vapeurs. De toutes ses parties que les corps ignées mettent en grand mouvement; les plus mobiles prennent l'essor; & lorsque le vin, le cidre & la biere cuvent, l'abondance de leurs écoulemens se fait assez sentir par l'odeur forte qui se répend à une distance considerable. Quand une femme se purge, son corps est comme le vaisseau dans lequel ces liqueurs fermentent. Il part de ses humeurs boüillantes un grand nombre de vapeurs qui doivent sortir par la transpiration insensible; & comme elles sont ce que le sang avoit de plus remuant, leur reflus dans la masse du sang ne manque pas d'y causer une augmentation de fermentation, qui bien loin d'aider l'évacuation déja commencée, l'arrête au contraire en empêchant la separation des impuretez qui en fournissent la matiere. De là vient que les femmes qui sont dans cet état sont fort incommodées du serain, & du soleil trop

chaud, celuy-cy rendant exceſſive la fermentation de leur ſang, & la froideur de la nuit, ou de quelqu'autre cauſe fermant la porte à la tranſpiration en ſerrant les pores.

Quoy-que la fermentation du ſang ſoit une condition abſolument neceſſaire à l'évacuation menſtruale, l'excez de l'ébullition l'arrête pourtant en empêchant la ſeparation des corps étrangers qui ſont dans la maſſe des humeurs. Tout le monde peut avoir remarqué que les pois qui ſont dans un pot boüillant, montent à la ſurface au lieu de couler à fonds. Tant que le vin boult il ne ſçauroit étre clair ; & le Nil eſt extrémement trouble quand ſes eaux fermentent, ainſi la maſſe du ſang ne ſe peut décharger de ſes impuretez tant que ſes fermentations ſont exceſſives. Qu'on ne demande donc pas pourquoy la fievre, qui n'eſt autre choſe qu'une ébullition immoderée, ne fait pas couler les mois aux femmes, quoy qu'elle enfle la maſſe de leurs humeurs. L'agitation violente de toutes ſes parties empêche les corps étrangers de s'en ſeparer. De quelque côté qu'ils tendent pour en ſortir, ils rencontrent d'autres corps violemment agitez qui les repouſſent. Et

quand ils feroient une fois feparez, ils y feroient bien-tôt remêlez par la liqueur émeuë qui s'en recharge.

Mais quand la fermentation du fang n'eft pas exceffive, quoy que plus forte qu'à l'ordinaire, elle ne manque jamais de purifier le fang en pouffant hors de fon fein toutes les impuretez. Le corps d'une femme qui a fes regles, eft comme la cuve où le vin & la biere boüillent. Son fang fermentant extraordinairement, jette ce qu'il a d'impur. Ses impuretez les plus legeres s'élevent en forme d'écume vers le poumon; & fi ce vifcere leur donne une iffuë libre, elles fortent par les crachats, jufques là qu'on a veu des femmes rendre le fang menftrual par la bouche fans aucune incommodité. J'en ay veu moy-même un exemple en une Dame de Montpelier.

Mais parce que les vaiffeaux du poumon ne font pas ordinairement affez ouverts pour laiffer fortir ces impuretez du fang que leur legereté porteroit en haut, fuivant le torrent de la circulation, elles defcendent vers la matrice avec les impuretez groffieres que leur propre poids y entraîne. Elles y rencontrent une libre iffuë qu'elles n'ont pû trouver dans aucune autre partie

du corps. Les vaiſſeaux de cette partie ſont plus ouverts que tous les autres, non ſeulement par leur conformation naturelle, mais encore par la chaleur du Bain Marie que la veſſie luy fournit d'un côté, & par le feu de fumier qu'elle a de l'autre, ſe trouvant ſcituée entre la veſſie & le boyau droit. Cette ouverture eſt principalement remarquable dans certains tuyaux particuliers à la matrice, qui tenant le milieu entre la veine & l'artere, reçoivent le ſang de celle-cy pour le porter dans la cavité de la matrice, où ils aboutiſſent. On en a trouvé de ſi larges & ſi ouverts dans la matrice des femmes groſſes, que le petit doigt y ſeroit aiſement entré ; & cependant les femmes qui ſont dans cet état, ne ſe purgent pas ordinairement ; l'orifice interne de leur matrice étant ſi exactement fermé, qu'à peine y pourroit-on introduire un ſtylet. Voicy la cauſe de cette contraction. Dés que la ſemence eſt tombée dans la matrice, elle y cauſe un chatoüillement, qui faiſant ſerrer les fibres circulaires comme les courroyes de cette bourſe, la ferme incontinent aprés la conception. Aprés quoy le premier ſang qui s'y porte trouvant l'iſſuë fermée, eſt employé à la formation du Placenta qui ſe

nourrit du ſang menſtrual, que les arteres y portent enſuite. Cette maſſe & le fœtus forment même un bouchon à l'orifice interieur de la matrice : en ſorte que le ſang n'en ſçauroit ſortir, quand il ſe repandroit dans la cavité de ce viſcere. Mais que deviennent les impuretez menſtruales qui trouvent cette porte fermée. On ne doit pas douter qu'elles ne ſortent par quelqu'un des autres égouts que la Nature a deſtinez à la purification du ſang, comme par l'inſenſible tranſpiration, par les ſelles, ou par les urines.

Puiſque ces canaux qui ſont propres à l'évacuation des impuretez menſtruales ne ſe trouvent pas dans les autres parties, ce n'eſt pas merveille que le ſang des femmes n'en ſorte pas pendant ces grandes ébullitions qu'il ſouffre tous les mois; car comme tout mobile ſe meut par l'eſpace le plus libre, ſi quelques obſtructions, ou quelque vice de conformation avoient fermé les conduits de la matrice, & qu'à même-temps le ſang trouvât plus de facilité à ſortir par quelqu'autre partie, il ne manqueroit pas de paſſer par la porte qu'il trouveroit plus ouverte. Une fille ſe purgeoit par le bout du doigt, & une Dame de Lyon rendoit

par une cicatrice qui s'ouvroit tous les mois au sommet de la teste, le sang qu'elle ne pouvoit rendre par le bas. On a même veu des femmes qui le jettoient par les yeux au même periode.

Mais quand les vaisseaux de la matrice ne seroient pas plus ouverts que ceux des autres parties ; sa scituation la rendroit plus propre à cette évacuation, sur tout dans la femme dont la figure droite favorise fort le penchant que les impuretez grossieres ont à se porter vers cette partie basse. Car quoy qu'une liqueur qui boult pousse de tous côtez le vaisseau qui la contient, il ne faut pas douter que le poids de la liqueur ne dirige son principal effort vers le fonds du vaisseau. La matrice est comme le fonds du vaisseau feminin ; se trouvant scituée dans la plus basse de toutes ses cavitez, & même à son extrémité inferieure ; les impuretez grossieres du sang y sont entraînées par leur propre pesanteur. On voit par là pourquoy la Guenon, qui a la figure droite de même que la femme, souffre aussi la purgation menstruale ; car on ne doit pas douter que cette figure ne contribuë beaucoup à cette évacuation de sang, qui luy est commune avec les femmes. Mais quand le sang

des autres animaux feroit fujet à cette fermentation qui fe leve tous les mois dans celuy des femmes, & qu'il trouveroit dans la matrice de leurs femelles une ouverture fuffifante, il auroit encore peine à en fortir, puifqu'il n'eft pas naturel aux liqueurs de monter, comme il devroit faire pour parvenir à l'orifice exterieur. Si la difpofition du corps humain détermine le fang à couler vers la matrice, de plus cette humeur y trouve comme un crible propre à recevoir fes impuretez menftruales, comme la bile en rencontre un dans le foye, la ferofité dans les reins, & les impuretez plus groffieres du fang dans les tuniques & les glandes des gros boyaux.

Il y a cette difference entre le crible de ces émonctoires & celuy de la matrice, que le premier eft toûjours fuffifamment ouvert pour recevoir les excremens qu'il filtre, au lieu que le dernier ne l'eft que de temps en temps. Les excremens qui doivent fortir par le foye, par les reins & par les boyaux, fe dégagent affez par les fermentations ordinaires à la maffe du fang, parce qu'ils y font moins enveloppez; mais ceux qui paffent par le crible de la matrice, ont befoin d'une ébullition extraordinaire pour fe dé-

velopper, parce qu'ayant plus de masse, & se trouvant fort crus, & plus engagez dans les pores de la liqueur, ils sont plus difficiles à ébranler & à chasser. Mais quand ils seroient toûjours prêts à se filtrer, le filtre ne l'est pas toûjours à les recevoir. Les vaisseaux de la matrice sont comme certains canaux hydrauliques bouchez par des sous-papes, qui ne s'ouvrent qu'à un certain degré d'impulsion. Si l'eau ne les pousse, & ne leur fait quelque violence, ils ne la laissent jamais sortir. Ainsi tant que le sang coule doucement dans les vaisseaux de la matrice, & qu'il ne fait qu'un effort mediocre pour en sortir, ils ne le repandent point; mais quand ces ébullitions periodiques enflent toute la masse du sang, elle pousse extraordinairement ces sous-papes, ou les côtez des canaux affaissez, & surmonte la resistance qu'elle trouvoit à sa sortie. L'endroit par où ce sang coule est semblable à ces fontaines qui ayant quelque communication avec la mer, ne coulent que quand la marée éleve ses eaux; car il n'en sort du sang que quand la mer du Petit-monde est dans ses grandes agitations, c'est à dire, quand toute la masse du sang boult & fermente extraordinairement.

Et comme on ne peut pas dire que ces fontaines attirent les eaux qui en coulent, il n'eſt pas beſoin auſſi que la matrice attire ce ſang impur pour le jetter hors du corps; les Anciens qui ne connoiſſoient pas la circulation, avoient eu recours à cette attraction, pour n'avoir pas fait aſſez de reflexion ſur l'impulſion que les humeurs reçoivent du cœur, du poumon, des arteres, de tous les muſcles & du mouvement periſtaltique de toutes les parties, qui ſont autant de piſtons pouſſans les excremens vers les émonctoires. Puiſque la maſſe du ſang eſt comme un ruiſſeau perpetuel qui roule par tous ces viſceres qui le déchargent de ſes impuretez, il n'y a pas plus de raiſon à dire que la matrice attire les ſuperfluitez que la circulation luy porte, qu'à ſoûtenir que Roüen attire les ordures que la Seine y porte de Paris & des autres lieux où elle paſſe. On ſe mocqueroit d'un Chymiſte qui s'aviſeroit de ſoûtenir que ſa manche d'hypocras, ou ſes autres filtres attirent les liqueurs qu'il y paſſe. La raiſon que les Partiſans de l'antiquité tirent de l'attraction artificielle pour aſſeurer la naturelle à la matrice, eſt extrémement foible. Les ventouſes appliquées ſur les cuiſſes,

ſont deſcendre le ſang vers ces parties ; & la matrice, diſent-ils, eſt comme une ventouſe, qui tire le ſang de tout le corps. Et comme cet inſtrument ne fait d'attraction qu'aprés qu'il a été chaufé par le feu qu'on y allume, ainſi la matrice froide ne fait pas bien ſa fonction ; c'eſt pourquoy la nature y entretient un feu continuel.

On ajoûte à ces rapports, qu'on trouve entre la ventouſe & la matrice un raiſonnement tiré de l'experience, qui ſemble favoriſer l'hypotheſe de l'attraction. On rend quelquefois aux femmes les mois qu'elles avoient perdus en leur tirant du ſang par le pié, ou en frottant rudement leurs cuiſſes. Qu'eſt, dit-on, l'effet de cette friction, ou de cette ſeignée, ſi ce n'eſt une attraction ? Si l'on veut nommer ainſi la détermination, qu'on donne à la maſſe du ſang, pour aller plûtôt en bas qu'en haut, la diſpute ſera finie, puiſqu'elle ne rouleroit dorenavant que ſur un mot. Mais il faut auſſi qu'on avoüe que par ces remedes on ne donne pas tant un mouvement aux humeurs qu'une nouvelle détermination du mouvement qu'elles ont déja, au lieu que l'attraction proprement dite, s'il en eſt aucune, eſt une impreſſion de ce mouvement.

qui porte le mobile vers le moteur.

Mais si les frictions des cuisses n'y attirent pas le sang, comment donc aident-elles l'évacuation des mois ? Pour répondre à cette difficulté, l'on n'a qu'à remarquer qu'en frottant les cuisses, on excite quelque chaleur qui en ouvre davantage les conduits où les humeurs voisines entrent par leur propre penchant en plus grande abondance ; & par la voye de la succession, celles qui les suivent sont déterminées à se porter vers le même lieu. Lorsque les eaux d'une riviere ont trouvé quelque issuë pour sortir de leur canal, ce ne sont pas seulement les plus proches qui coulent vers cet endroit, mais encore celles qui en sont éloignées les suivent incontinent. Qui s'avisera de dire que la brêche par laquelle les eaux se repandent hors de leur canal, les attire pour les en faire sortir. C'est pourtant ce qu'on soûtient lors qu'on asseure à la rigueur de la lettre, que la seignée du pié attire le sang en bas. Le fer de la lancette est-il un aimant pour le sang ? Si cet instrument l'attire, il faudra dire que le foret avec lequel on perce une barrique, attire le vin, le cidre ou la biere qu'elle contient. L'eau ne sortiroit donc pas d'une fontaine,

ſi le robinet qu'on ouvre ne l'attiroit ? La fauſſeté de la propoſition eſt trop viſible pour ne frapper pas ceux qui s'aviſeroient de la ſoûtenir. Quel avantage a donc la ſeignée du pié ſur celle du bras dans la ſuppreſſion des regles ? Il conſiſte dans la détermination qu'elle donne à toute la maſſe des humeurs à ſe porter en bas pour y remplir les canaux qu'on y vuide. Le Medecin eſt alors comme un adroit Mechaniſte, qui pour profiter de l'impetuoſité d'un torrent, le détermineroit à couler contre une digue qu'il voudroit enfonſer. En effet, quand il détermine la maſſe des humeurs à ſe porter en bas, il fait ſervir ce torrent au deſſein qu'il a de forcer les digues, ou les obſtructions, qui ne permettent pas au ſang menſtrual de ſortir par la matrice. De plus ce viſcere ſe rempliſſant à cette occaſion d'une plus grande quantité de ſang, il s'y allume une chaleur qui en ouvre les tuyaux, par où les humeurs coulent enſuite plus facilement.

Mais pourquoy les attirer vers un égout bouché, ſi les excremens qui doivent couler par la matrice, peuvent ſortir par le filtre des reins, du foye, ou des boyaux, qui peut étre alors parfaitement libre ? Et

ſi les émonctoires ſe peuvent prêter cet office mutuel, d'où vient que la ſuppreſſion des regles eſt ordinairement ſi nuiſible au ſexe ? En effet, ce que certaines femmes n'en ſont pas incommodées, ne vient-il pas de ce que les impuretez menſtruales s'écoulent par quelqu'autre égout ? Il eſt vray que la ſuſpenſion de cette évacuation periodique eſt ſouvent ſuivie d'un benefice par les urines, par les ſelles, par les ſueurs, ou de quelqu'autre purgation, qui fait croire que la matiere du ſang menſtrual peut ſortir par d'autres émonctoires que la matrice. Mais on ne conſidere pas qu'il y a de certains excremens qu'on peut appeller communs, parce qu'ils peuvent ſortir par pluſieurs égouts, & d'autres qu'on devroit nommer particuliers, pour ne pouvoir paſſer que par certains cribles. Cette matiere impure qui coule tous les mois par la matrice, eſt composée des uns & des autres. Les ſeroſitez qui luy ſervent de vehicule, peuvent fournir la matiere de la tranſpiration, des ſueurs, des urines, & des ſelles même. En ſorte que cet excrement univerſel peut trouver un égout preſque dans toutes les parties du corps : & s'il étoit luy ſeul la matiere de cet écoulement que les

femmes ont de trente en trente jours, leur matrice pourroit étre fermée sans qu'elles en souffrissent aucune incommodité, parce qu'il est indifferent à la masse du sang, de se purger par un égout, ou par l'autre. Ces sels acres même qui rendent le sang menstrual si malin, rencontrent dans les tuniques, & dans les glandes des gros boyaux, un couloir qui les laisse passer pour se mêler avec les gros excremens dans la cloaque de tout le corps. Et comme la principale malignité des mois dépend de cet excrement salin & corrosif; s'il est en petite quantité dans le sang des femmes qui perdent leurs mois; s'il a moins d'acreté qu'à l'ordinaire; ou s'il trouve de larges routes pour s'aller jetter dans les intestins, elles en reçoivent moins de prejudice. Comme il est le principal auteur des violentes fermentations, & des autres maux que cette retention cause, il suffit de le chasser du corps pour empêcher tous ces mauvais effets. On calme une sedition en jettant hors d'une ville les plus remuans mutins qui l'avoient excitée, ou qui la fomentoient. Mais outre que ces sels rongeans ne peuvent pas toûjours se dégager du sang, & parvenir aux autres émonctoires, qui pourroient leur

donner

donner issuë, cette humeur impure qui sort des femmes tous les mois, contient des souffres grossiers & crus, qui ne peuvent passer que par le crible de la matrice. Ceux qui se filtrent par le foye, sont exaltez & dégagez des principes passifs & grossiers; mais ceux qui se criblent par la matrice, ne sont pas assez développez de leurs entraves pour couler dans les conduits biliaires. Ils sont trop gros pour passer par les pores des glandes hepatiques, qui sont imperceptibles sans microscope. Ne pouvans sortir de la masse du sang, ils n'y font pas d'abord du desordre, c'est un feu secret qui couve un grand embrasement.

Vritur impurus sanguis & caco carpitur igne.

C'est un levain assoupy, qui s'éveillera bien-tôt pour exciter de grandes fermentations. C'est le Jonas endormy, qui causera tôt ou tard une violente tempête. C'est le loup enfermé dans la bergerie pour devorer toutes les brebis, c'est à dire, les autres humeurs innocentes & douces. Si la masse du sang feminin se pouvoit trouver libre de cette espece d'impureté, si des coctions aussi parfaites que celles qui se font dans les corps des hommes n'y laissoient former d'autres excremens que ceux qui

peuvent s'écouler par les égouts communs à l'un & l'autre sexe, les femmes qui seroient dans ce bien-heureux état, n'auroient pas besoin de la purgation menstruale, & sa suppression ne leur porteroit aucun dommage. Le sang parfaitement pur & sain à cet égard n'auroit pas besoin de ce remede naturel ; selon la maxime de la verité même, Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de Medecin. De là vient qu'on a veu des femmes fort saines qui ne se purgeoient jamais. Il se trouve même de jeunes femmes, qui aprés s'être purgées pendant quelques années, cessent impunement de se purger, lorsque leur sang s'est parfaitement épuré, & que leurs levains ont repris une nouvelle vigueur, qui ne laisse plus faire un nouvel amas de cruditez. La santé parfaite n'est donc pas incompatible avec le défaut des regles. Mais comme ces femmes dont le sang est aussi pur que celuy des hommes, ne sont guere moins rares que le Phenix, il en est tres-peu que la suppression de leurs mois ne fasse malades.



CHAPITRE III.

De l'usage ou de l'utilité des mois.

CETTE évacuation sert donc premierement à la purification du sang. Elle est en effet une suite de la fermentation qui purifie toutes les liqueurs. Quand on veut épurer les sucs des vegetaux pour les garder, on les fait fermenter. Le vin, la biere, le cidre, l'hydromel & les autres boissons, ne se clarifient qu'aprés avoir boüilly. Le mouvement circulaire de la fermentation chasse du centre à la circonference les corps étrangers, parce qu'ils ont plus de force, & plus de masse pour surmonter la resistance que les autres moins massifs font à leur passage. Les esprits qui sont le premier principe de ce mouvement intestin, dégagent ces parties grossieres, & leur donnent le branle pour sortir du sein de la liqueur, ils les chassent & les balient, pour ainsi dire, hors des pores où souffle ce vent subtil. Mais si elles éludent l'effort de l'es-

prit, qui les pouſſe quelquefois trop foiblement pour les precipiter, elles ne peuvent guere tenir bon contre le ſel, dont il s'arme comme d'un belier pour enfonſer plus facilement ces digues qui s'oppoſent à ſes courſes. Voila la double cauſe & l'effet de la fermentation, & de la precipitation, qui produiſent les mois. La ſeconde pouſſe hors du ſang ce que la premiere en a débarraſſé; mais la filtration met la derniere main à l'ouvrage, en achevant de ſeparer ce que la fermentation en avoit dégagé, & que la precipitation en avoit chaſſé vers les extremitez. La fermentation commence cette operation, parce que le dégagement qui diſpoſe les impuretez à ſortir des humeurs, en eſt l'ouvrage. La precipitation y tient le ſecond rang, parce qu'elle ne peut pouſſer hors du ſang, que ce qui en a été dégagé par la fermentation. Enfin la filtration en eſt le couronnement, parce qu'elle dêcharge entierement le ſang de ces excremens, dont le mélange le rendoit impur, & plus propre à faire des maladies qu'à conſerver la ſanté. Cette bonne diſpoſition du corps eſt donc encore un effet de cette purgation que les femmes ſouffrent tous les mois; & les filles guériſſent ſouvent de l'épilepſie

& des autres maux opiniâtres, quand elles commencent à se purger, la cause de la cheute étant chassée du sang par de vigoureuses fermentations, par diverses precipitations, & par autant de filtrations, qui achevent d'épurer les humeurs. L'air d'une ville est plus pur & plus sain, tant que ses égouts sont assez ouverts pour laisser couler les ordures hors de son enceinte. Mais dés que les conduits sont bouchez, les impuretez qui croupissent dans la ville en corrompent les eaux & l'air, qui par là deviennent une source de maladies épidemiques. Ces eaux & cet air sont l'image des humeurs & des esprits, dont la corruption suit ordinairement la suppression des regles. Mais tant que cette purgation naturelle nettoye le sang, il demeure pur, calme & tranquile, si quelqu'autre déreglement ne le tire de ce bon état. Il est propre à nourrir parfaitement le corps, & fournit une assez grande quantité de bons esprits, pour toutes les operations qui dépendent de cette matiere subtile.

Si le sang demeuroit dans cette pureté parfaite aprés que les tuyaux de la matrice ont été ouverts par les premieres évacuations menstruales, il en auroit à la verité

moins de besoin. Mais il pourroit pourtant arriver que les vaisseaux seroient si pleins de bon sang, qu'ils seroient obligez de s'en desemplir par les canaux de la matrice, où les humeurs trouveroient une plus libre issuë. Les mois seroient alors une simple évacuation, & non pas une purgation; un remede à la plenitude des vaisseaux, & non à l'impureté des humeurs. Ce dernier mal est plus ordinaire, & le premier plus dangereux, puisqu'il menace d'une mort subite, à laquelle la constitution athletique est fort sujette. Les femmes sanguines versent tous les mois une plus grande quantité de sang que celles qui sont d'un autre temperamment. Leurs vaisseaux sont si pleins, que pour si peu que le sang s'y rarefie & s'éleve par la fermentation, il ne peut demeurer dans leur cavité. Quand les Chymistes mettent une liqueur dans quelque vaisseau pour l'y faire fermenter, ils ont accoûtumé d'y laisser quelque vuide, de peur qu'elle ne passe pardessus les bords pendant la fermentation. Si le moust monte jusqu'au sommet de la cuve avant qu'il commence à boüillir, il ne manquera pas de surmonter les bords pendant l'ébullition; & si le pot est plein jusqu'au haut, il verse

infailliblement au premier boüillon. Toutes les liqueurs qui fermentent, occupent un plus grand eſpace qu'auparavant. Le choc mutuel des parties qui ſe rencontrent dans ce tumulte, les chaſſe & les écarte mutuellement l'une de l'autre ; & c'eſt dans cet éloignement mutuel des petits corps, qui compoſent un ſujet que ſa rarefaction conſiſte. Dans les laboratoires de Chymie, on voit ſouvent crever des vaiſſeaux par cette élevation que la fermentation cauſe aux liqueurs qu'ils contiennent. On ne met pas le vin nouveau dans des vaiſſeaux vieux, dit le Sauveur du Monde, parce qu'ils ne ſont pas à l'épreuve de la violence que leur fait l'ébullition & la rarefaction de cette liqueur nouvelle. Mais on préviendroit la rupture des barriques, ou des tonneaux en vuidant une partie du vin, pour donner aſſez d'eſpace à la rarefaction qui les rompt. C'eſt auſſi pour éviter la rupture des veines & des arteres trop pleines que la Nature les déſemplit par l'évacuation menſtruale, qui ne remedie pas ſeulement au danger de rupture, mais encore à la chaleur incommode que l'exceſſive quantité du ſang allume dans le corps, & à la laſſitude que la plenitude & la tenſion extraor-

dinaire des vaiſſeaux ont accoûtumé de cauſer.

Ce ſang qui coule par les conduits de la matrice, en ouvre davantage le corps. Les ruiſſeaux & les rivieres agrandiſſent leur canal à force d'y couler, ou du moins les tiennent ouverts tant qu'ils y paſſent. Or l'ouverture de ce viſcere eſt une diſpoſition abſolument neceſſaire à la feconditė. Comment eſt-ce que la femme concevra, ſi elle ne reçoit la matiere du fœtus? Et le moyen qu'elle la reçoive, ſi ſa matrice n'a ſon orifice & ſes conduits bien ouverts. Son corps eſt comme une éponge qui boit la ſemence virile. Et comment s'y peut imbiber cette liqueur, ſi cette éponge eſt fort ſerrée? Le Ciel verſe ſes roſées & ſes pluyes dans le ſein de la terre, non ſeulement pour porter cet eſprit univerſel, qui fait germer les ſemences, mais encore pour ouvrir par une douce influence, les routes par leſquelles il doit ſe diſtribuer dans toute la maſſe de la terre. L'humeur menſtruale eſt auſſi comme une douce roſée, qui penetrant tout le corps de la matrice, en ouvre davantage les routes, afin que l'eſprit, qui la doit rendre feconde, y trouve un plus libre paſſage. Avant que ce ſang l'arrouſe, ſon ſein eſt entiere-

entierement fermé. C'eſt une terre qui n'ayant pas été encore ouverte par les roſées, ni par les pluyes, eſt inacceſſible à cet eſprit, qui la rend groſſe d'une infinité de plantes. Mais dés que la matrice a receu dans ſon ſein cette pluye rouge, elle eſt prête à recevoir cette autre liqueur, qui eſt la principale cauſe du fœtus. C'eſt un champ cultivé & preparé à profiter des ſemences qu'on y jettera dorenavant.

C'eſt encore un moule net, auquel on peut d'abord jetter le fœtus. Les ouvriers prennent grand ſoin de nettoyer leurs moules avant que d'y jetter la matiere de leurs ouvrages. Quelle apparence que la Nature ne lave pas celuy de la matrice, avant que d'y jetter la matiere d'un auſſi bel ouvrage que le corps de l'animal. L'impureté naturelle de ce viſcere rendoit cette precaution abſolument neceſſaire ; les excremens qui s'y étoient amaſſez avant la premiere purgation, n'auroient pas manqué de corrompre ce precieux élixir, que la Nature a preparé avec tant de ſoin dans les ſerpentins des teſticules, ſi ce ruiſſeau menſtrual ne les en eût entraînez, & n'eût lavé le vaiſſeau dans lequel ce Clyſſus exquis doit étre mis en digeſtion. On dit qu'Her-

cule cura les étables d'Augée, ou le valon dans lequel ce monstre de cruauté faisoit paître un grand nombre de chevaux & de bêtes à corne, en y faisant passer une riviere qu'il détourna de son cours ordinaire. Ce heros ne fit qu'imiter la Nature, qui pour emporter toutes les ordures de la matrice, y fait couler de mois en mois un torrent qui la lave de toutes ses impuretez. On voit des villes dont les rüës sont tous les jours lavées par un ruisseau qu'on y fait aller; & qu'on tarit quand on veut. C'est un autre emblême de ce viscere que la Nature nettoye de temps en temps par le ruisseau menstrual. Mais on trouve un plus grand nombre de prez ou de champs, qu'on arrose de temps en temps par des aqueducs qui contribuent beaucoup à leur fecondité. En effet, la terre ne commence à produire l'herbe & les autres plantes, qu'aprés que le prin-temps a versé dans son sein ses fecondes rosées; *ἡ γῆ μελαίνα πίνει*, dit dans cette veuë l'ingenieux Anacreon; au lieu que les ardeurs de l'été consumant la seve, ou l'humeur qui produit & nourrit les vegetaux, rendent souvent la terre sterile. La nature qui donne la fecondité au petit monde, aussi bien qu'au grand,

ne manque pas d'arroser le corps de la matrice, ou le champ de la generation, avec l'humeur menstruale pour le rendre fecond. Car comme au temps du Prophete Elie la terre demeura sterile pendant sept ans, parce que la secheresse dura autant; ainsi la matrice de la femme ne produit aucun fruit, si elle n'est humectée par la pluye, ou par la rosée des mois. Les petites filles & les vieilles femmes, dont les unes ne les ont pas encore, & les autres les ont déja perdus, sont incapables de concevoir. La matrice de Sara & celle d'Elizabeth étoient comme deux champs steriles par la secheresse de la vieillesse. Mais l'Auteur de la Nature, qui peut en changer le train quand il le trouve à propos, & rajeunir la vieillesse même, leur accorda la fecondité, lorsque l'âge leur en avoit ôté toute esperance en faisant couler doucement dans leur matrice le ruisseau menstrual que la vieillesse avoit tary.

Cette évacuation que les femmes ont tous les mois, est donc un signe de fecondité, puisqu'elle marque : 1. Que le corps de la matrice est assez ouvert pour recevoir la semence. 2. Que ce moule est nettoyé de toutes les ordures qui pourroient inter-

rompre la formation du fœtus, & qu'enfin ce champ naturel eſt aſſez arroſé pour étre fertile. En effet, le fonds bien humecté, mais ſans excez, eſt d'ordinaire le plus fecond : car quand l'eau ne ſeroit que le vehicule des eſprits, & des ſels qui font la vegetation ; & qu'elle ne contiendroit pas naturellement dans ſon ſein les principes de la pluſpart des plantes, elle ſeroit toûjours neceſſaire à leur production ; & c'étoit par rapport à cet uſage univerſel plûtôt que par rapport au goût, que Pindare, qui ne l'aimoit pas pour boiſſon, a prononcé ſon ἄριστον μὲν ὕδωρ. Les terres qui ſont le long des rivieres ſont plus fertiles que celles qui en ſont loin. L'Arabie Petreuſe, & preſque toute la Lybie ſont ſteriles, parce qu'elles ſont continuellement brûlées & ſechées par les ardeurs du Soleil. Afin que le champ du Petit-monde ſoit fecond, il a donc beſoin d'étre humecté : & comme l'évacuation menſtruale fait voir qu'il eſt ſuffiſamment arroſé, elle prouve du moins que cette condition de fecondité ne luy manque pas. Mais comme tous les champs qui ont la juſte quantité d'humeur ne ſont pas pourtant feconds, toutes les cauſes de fecondité ne conſiſtant pas dans l'humecta-

tion ſuffiſante ; auſſi les regles qui montrent que la matrice eſt aſſez arroſée, ne ſont pas une marque infaillible de fecondité. La privation entiere peut bien étre un preſage certain de ſterilité, ne pouvant y avoir de vegetation ſans ſeve, mais leur preſence n'eſt qu'un ſigne incertain de fertilité. Toutes les fois que l'arbre fleurit, il ne fructifie pas, quoy-que le fruit ait accoûtumé de ſuivre les fleurs. Celles de la femme peuvent tromper auſſi bien que celles des arbres : & l'on n'ôte pas cette certitude de preſage aux mois dereglez ſeulement, on auroit peine à l'accorder aux plus naturels, dans la quantité & dans la qualité deſquels on ne trouveroit rien à dire. Tout le monde ſçait aſſez que leur exceſſive quantité n'eſt pas ſeulement un preſage, mais même une cauſe de ſterilité, ſoit que l'excez d'humidité noye les principes de la vegetation animale, ou que l'abondance du ſang qui coule déracine & entraîne en bas le zoophyte qui ſe forme dans la matrice. Les champs marêcageux ſont ſteriles, l'abondance du phlegme y éteignant l'eſprit, & affoibliſſant les ſels, qui ſont les auteurs de la vegetation, les torrens arrachent & emportent les plantes qu'ils rencontrent dans leur

chemin. Perſonne n'ignore encore que les mois extraordinairement impurs menacent de ſterilité. L'impureté de la ſource paroît par celle des ruiſſeaux. Celle de l'évacuation menſtruale ne marque pas ſeulement le mauvais état du ſang, mais encore la mauvaiſe diſpoſition de la matrice. Que ſert-il de jetter la matiere dans un moule plein d'ordures ? Elle n'y prendra pas la figure qu'on veut luy donner. La matrice eſt le moule de l'enfant ; elle eſt auſſi le champ où il naît & croît d'abord comme une plante. C'eſt le champ de Cadmus, où non ſeulement il naît des hommes, mais où il ne naît que des hommes. Arroſe-t'on les plantes avec une eau ſalée & rongeante ? Elles ſechent ſur pié, & ſe fenent incontinent, parce que les ſels acres qu'elle porte dans leur corps, en découpent les fibres, & broüillent toute leur œconomie. Et ſi les plantes vegetales ont beſoin d'étre arroſées d'eau douce, la plante animale, dont les parties ſont ſans comparaiſon, plus tendres & plus delicates, ſera-t'elle à l'épreuve des ſels rongeans que des mois fort impurs y porteront ? Si les plantes dures & ſolides ſur leſquelles cette écume de Cerbere tombe, meurent incontinent, le ten-

dre zoophyte du fœtus, luy pourra-t'il resister? Mais on ſuppoſoit l'état naturel des mois, quand on aſſeuroit qu'ils n'étoient qu'un ſigne incertain de la fecondité. Ils en ſont une preſomption, quoy qu'ils n'en ſoient pas l'avant-coureur infaillible. Quoyque les fleurs des arbres ne ſoient pas toûjours ſuivies des fruits, on ne laiſſe pas de dire qu'elles les promettent. Mais comme ces premieres productions de la belle ſaiſon marquent infailliblement le temps auquel le fruit doit naître, puiſque l'arbre n'en porte jamais qu'il n'ait auparavant fleury; auſſi les fleurs des femmes ſignifient du moins la ſaiſon en laquelle le champ du Petit-monde doit être fecond, parce qu'elles nous apprennent, que ſi jamais les conditions requiſes à la generation ſe doivent trouver dans une matrice, elles y ſont lors qu'elle a commencé à ſe purger, & parce que c'eſt une eſpece de prodige de voir une femme qui devienne enceinte ſans avoir jamais eu ce que ſon ſexe doit avoir.

Sur ce fondement on a cru que le ſang menſtrual étoit la matiere ou la nourriture du fœtus. On a remarqué de plus: 1. Que les filles ne commencent à être fecondes, que lors qu'elles commencent à ſe purger.

2. Que les femmes grosses ne se purgent point. 3. Que celles qui se purgent trop sont steriles, aussi bien que celles qui ne se purgent jamais. 4. Que ce sang ne coule plus aux femmes qui ont passé l'âge de la fecondité. Il faloit trouver une hypothese qui servît à l'explication de tous ces phenomenes, & la supposition qui donne le sang menstrual au fœtus pour matiere & pour nourriture, y satisfaisoit plenement; caractere essentiel d'une bonne hypothese. En effet, si le sang menstrual compose & nourrit le fœtus, celles qui n'ont point cette matiere, ou qui la perdent, ne sçauroient faire des enfans, la Nature ne pouvant pas faire quelque chose de rien. Elle ne produit les metaux que quand les sucs mineraux se trouvent en une quantité suffisante dans la mine, qui est comme leur matrice. La terre ne pousse les plantes hors de son sein, qu'aprés en avoir receu les semences qui germent par l'esprit, & par la seve dont elles se remplissent. Ces semences sont semblables aux œufs qui tombent dans le sein de la matrice, comme dans un bon champ, qui leur fournit l'esprit & la seve, c'est à dire, l'esprit naturel, vital & animal, avec le sang dont ils s'imbibent & se nourrissent

pour

pour la formation & la production de la plante animale. La matrice d'une fille qui ne se purge pas encore, celle d'une jeune femme, qui ne s'est jamais purgée, & celle d'une vieille, qui a perdu ses purgations, est comme un champ sec, qui ne peut donner aux semences la seve dont elles ont besoin pour germer & pour croître. Et comme une terre à qui l'on ôteroit la seve, deviendroit enfin sterile, ainsi la matrice prodigue du sang menstrual n'est pas ordinairement feconde. Enfin une plante à qui l'on déroberoit la seve, se feneroit & secheroit bien-tôt sur pié, & le zoophyte qui se forme daus le champ du Petit-monde meurt, quand des mois hors de saison luy ôtent la nourriture. Il faloit donc que cette évacuation fût supprimée par la grossesse, puisque la matiere en est employée pendant ce temps-là à la composition, & à la nourriture du fœtus, qui n'en laissoit pas assez dans le corps de la mere, pour suffire à cette purgation aprés les couches, jusqu'à ce que la nourriture de deux ou trois mois ait remplacé le sang que l'enfant a consumé pendant neuf mois. On voit donc que l'hypothese qui donne cet usage au sang menstrual, ne satisfait pas mal aux pheno-

menes. Cependant elle n'eſt pas à l'épreuve d'un examen un peu ſevere, qu'on peut appeller la pierre de touche des hypotheſes. Le ſang menſtrual eſt trop impur pour ſervir de pâture au plus noble de tous les animaux. Il ſemble bien que l'enflure des humeurs devroient faire ſortir indifferamment des vaiſſeaux le bon & le mêchant ſang; cependant les mauvaiſes qualitez de celuy que les femmes rendent dans leur évacuation periodique, font voir qu'il eſt ce qu'il y avoit de plus impur dans la maſſe des humeurs. Il fait ſecher les plantes ſur leſquelles il tombe. Il tuë les animaux à qui l'on donne du pain qu'on en avoit teint. Une femme qui avoit oüy dire qu'il étoit un philtre infaillible en mêlant dans un gâteau, donna la mort à un homme à qui elle vouloit donner de l'amour. Effets malins, qui font voir combien étoient raiſonnables les precautions que les Juifs prennoient pour n'en étre pas infectez. Les pores de la matrice, ou l'orifice de ces conduits qui vont aboutir dans ſa cavité, forment une eſpece de crible, qui ne laiſſe paſſer que les parties corrompuës des humeurs.

Si la malignité du ſang menſtrual ne

nous convainquoit pas de ſon impureté, nous la pourrions déduire de l'effet ordinaire des fermentations naturelles, qui tendent toutes à la ſeparation des impuretez contenuës dans la liqueur fermentée. Celles qui ſont legeres s'élevent en forme d'écume au deſſus de la liqueur, & les autres ſont entraînées en bas par leur propre peſanteur, ou pouſſées vers les côtez par la fermentation, qui comme le mouvement circulaire, chaſſe du centre vers la circonferance.

Appliquons maintenant cette conſideration au ſujet que nous avons en main. L'impureté du ſang menſtrual s'accorde-t'elle bien avec l'uſage qu'on luy donne de compoſer ou de nourrir l'enfant dans le ſein de ſa mere ? Quelle apparence que cette tendre creature puiſſe reſiſter à la malignité d'une ſi mauvaiſe nourriture ? On peut dire aux Partiſans de cette hypotheſe, ce que la Sageſſe même diſoit aux hommes ; Vous ſçavez donner à vos enfans une bonne nourriture, & vôtre Pere celeſte, qui nourrit le fœtus, luy donnera-t'il du poiſon ? Les plantes ſur leſquelles ce ſang tombe meurent, & le zoophyte de l'embryon en tirera ſon aliment & ſa vie ? Il tuë les animaux

à qui l'on donne du pain qu'on en a teint : & un homme à qui une femme en avoit donné dans un gâteau, comme un philtre qui devoit égaler la durée de l'amour qu'il luy portoit à celle de sa vie, en fut empoisonné, & l'enfant en seroit nourry ? Seroit-ce un Mithridate qui se nourriroit de poison ? Mais ce cas seroit encore plus surprenant que celuy de ce Prince, à qui cette nourriture empoisonnée n'étoit pas naturelle comme à l'enfant qui n'est pas encore né. On voit bien qu'une espece d'animaux se nourrit du poison des autres especes. L'étourneau mange de la ciguë impunement, & les cailles de l'Attique vivent d'hellebore, qui donnoit la convulsion à ceux qui les mangeoient. Mais on n'a jamais veu que le poison d'un homme fût l'aliment de l'autre, & que ce qui le nourrit dans l'enfance, l'empoisonne dans un autre âge. Le fruit pourroit se secher ou tomber de l'arbre sur lequel une femme qui a ses mois sera montée, sans que celuy de la femme même tombe pour avoir été touché du sang menstrual. Il n'est point de poison universel ou commun à tout ce qui vit. Ce qui fait mourir une chose, peut faire vivre l'autre. Quoyque l'acier de la meilleure trempe ne soit

pas à l'épreuve du Virus menſtrual, le corps de l'enfant le pourroit étre ſans miracle. L'eau regale qui diſſout l'or le plus ſolide de tous les metaux, ne touche pas à l'argent qui eſt beaucoup moins dur. Et quoy-que le Bitume de Judée ne puiſſe étre coupé que par un inſtrument teint de ce ſang impur qui coule tous les mois aux femmes, il ne s'enſuit pas qu'il doive faire les mêmes ſolutions de continuité dans le tendre corps du fœtus, qu'on ſuppoſe en étre nourry. La mort que ce ſang donne aux abeilles, dont les ruches ont été touchées par les femmes qui le perdent, ne me feroit pas craindre pour la vie de l'enfant encore enfermé dans le ventre de ſa mere. L'experience même, qui apprend aux Païſans que l'œil des femmes qui ſe purgent, n'eſt pas moins funeſte aux jeunes animaux que celuy du baſilic, & qui fait dire au Poëte;

Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos,

ne m'empêcheroit pas de croire que l'embryon ſe forme & ſe nourriſſe du ſang menſtrual. Car outre qu'elle eſt conteſtée, elle ne prouveroit qu'une malignité particuliere à certains ſujets, mais non pas une malignité commune à tout ce qui peut en étre tou-

ché. L'aconit qui tuë le chien, ne fait aucun mal aux poules à qui l'on en a donné dans du pain. Le vomica ne fait mourir que l'animal qui aboye, & plusieurs bêtes mangent impunement de la ciguë, qui donna la mort à Socrate. La fourmi, si l'on en veut croire Pline, connoît & quitte les fruits infectez par le venin menstrual, aprés les avoir goûtez : mais il ne s'ensuivroit pas que l'embryon ne pût recevoir pour sa nourriture le sang qui en est le sujet. Quelques rapports même qu'on remarque entre le sang, le lait, le vin, le cidre, la biere & l'hydromel, les écoulemens insensibles qui sortent d'une femme qui se purge, pourroient aigrir par leur sel acide ces boissons, sans faire aucun mal au sang du fœtus, qui se nourriroit de la matiere des mois. Car outre que toute ressemblance suppose une difference de nature, qui peut mettre l'un de ces sujets semblables à couvert de la malignité qui corrompt l'autre, de plus on a quelque peine à comprendre comment l'insensible transpiration d'une femme qui souffre actuellement l'évacuation particuliere à son sexe, peut ôter au vinaigre l'aigreur qu'elle donne au vin. Cet esprit ou ce sel qui fait aigrir le vin, ne devroit-il

pas rendre le vinaigre plus fort en augmentant la cause de son aigreur & de sa force? La difference des sujets n'est pas assez grande pour donner occasion à des effets si differens. Le même sel qui faisoit aigrir le vin, ne se trouve-t'il pas dans le vinaigre, pour y produire la même aigreur, au lieu de l'y détruire? Mais on ne doit pas, dit-on, raisonner contre l'experience. On en tombe d'accord, si le fait est constant. Mais celuy-cy est contesté par beaucoup de personnes qui pretendent avoir éprouvé le contraire. Et quand il seroit certain, on n'en pourroit rien conclure contre l'opinion qui donne au fœtus le sang menstrual pour nourriture, à cause des differences essentielles, qui distinguent ces liqueurs de celle qui roule dans les canaux du corps animé. Enfin quand on accorderoit à Paracelse toutes les hyperboles dont il a dénigré les ordinaires des femmes, il ne tiendroit encore rien qui servit à prouver que l'enfant ne s'en nourrit pas. Je veux que la femme qui les a puisse empoisonner le Soleil & la Lune en s'y presentant toute nuë, lors qu'elle est dans cet état. Je veux que ces astres convertis en basilics par la malignité puissante du sang menstrual, puissent donner la mort

à tout ce qu'ils voyent ſur la terre. Que le poiſon ſubtil qui ſort de ce ſang impur, aprés avoir parcouru tous ces millions de lieuës qui nous ſeparent des corps celeſtes, ſoient capables d'en corrompre l'eſprit comme celuy du vin & des autres boiſſons, il ne s'enſuit pas encore un coup que le ſang menſtrual doive infecter le fœtus, quand il infecteroit ces luminaires. Je veux que la femme même qui le perd actuellement ſoit un baſilic qui tuë par ſes regards les petits des animaux; mais cela fait-il rien contre l'enfant qui n'eſt pas de même eſpece? A Dieu ne plaiſe que la veuë de la femme qui ſe purge, fût auſſi funeſte au fruit de ſes entrailles; il n'eſt point de mere qui ne pût ſe reprocher d'avoir ôté la vie à ceux qui la tiennent d'elle, puis qu'elle n'a pas détourné les yeux de ſur ſes enfans toutes les fois qu'elle s'eſt trouvée dans cet état. Il faudroit éviter ſes regards avec autant de ſoin que ceux du baſilic; & les precautions que l'ancien Legiſlateur preſcrit aux Juifs pour les munir contre les mauvais effets des mois, ſeroient courtes, puiſqu'il ne s'eſt pas aviſé de leur défendre la veuë d'une femme qui les a. On ne peut imputer qu'aux excez d'une imagination outrée la

pluſpart

plufpart des funeftes effets que Paracelfe attribuë au fang impur des femmes : il en dit trop pour étre cru. Un lecteur qui voit qu'un Auteur tend des pieges fi manifeftes à fa credulité, fe tient fur fes gardes, & n'ajoûte foy qu'à ce qu'il ne peut pas luy contefter fans choquer la raifon & l'experience. Qui croira fur fa parole qu'une femme qui meurt dans le temps de fa purgation, puiffe attirer fur les hommes qu'elle laiffe dans ce monde, la pefte, & tous les autres fleaux que l'envie & la malice peuvent fuggerer à fon imagination, dont l'efficace eft alors incomprehenfible? *Credat Judæus Apella.* Qui croira que la Lune foit comme un miroir qui reflechiffant fur l'air & fur les eaux les écoulemens malins qu'elle reçoit de la femme, peut infecter en peu de temps toute la Nature, ou dumoins tous les animaux qui vivent de l'un & de l'autre de ces élemens? Le principe fur lequel il fonde fon opinion, eft manifeftement faux : quelle peut étre la confequence qu'il en tire? Comme un enfant gagne une ophtalmie, dit-il, en regardant au miroir où la femme qui fe purge s'eft auparavant prefentée, de même ceux qui contemplent la Lune infectée par les re-

gards d'une femme qui souffre cette maligne évacuation, prennent part à son infection. Il est vray que l'un arrive aussi bien que l'autre, la comparaison seroit juste dans la negative, mais non pas dans l'affirmative. On n'a qu'à tourner la medaille pour faire d'un mensonge une verité. Comme il est faux qu'un miroir où la femme qui a ses mois s'est contemplée, gâte les yeux de l'enfant qui s'y regarde aprés elle, il est aussi faux que la Lune reflechisse sur ceux qui la regardent, la malignité des écoulemens qu'une femme pousseroit jusqu'à cette planette. Pour découvrir la fausseté des deux membres qui composent cette comparaison, on n'a qu'à consulter l'experience. A qui a-t'elle apris que les enfans ayent mal aux yeux dés qu'ils les ont arrêtez sur un miroir où la femme qui se purge, s'est contemplée? On seroit bien malheureux, si cette proposition étoit veritable, n'auroit-on pas sujet de craindre que tout le genre humain seroit un jour aveugle, & de s'étonner de ce qu'il voit encore, ou du moins de ce que tous les enfans n'ont pas mal aux yeux? Car enfin les femmes ou filles qui sont dans cêt état, se gardent elles de se presenter au miroir, ou défendent-elles

aux enfans d'y regarder aprés elles ? Cette precaution n'eſt jamais tombée dans l'eſprit de la plus tendre mere, qui aimeroit mieux perdre la veuë que de faire le moindre tort à celle de ſes enfans. Il n'eſt pas inconcevable que les écoulemens acides qui partent des mois, ou du corps d'une femme qui les a, s'attachans au ſel du kali qui, compoſe le verre, comme à l'alkali qui donne le nom aux autres, en gâte la poliſſure. Je veux croire même que l'haleine ou l'air qui ſort par l'expiration en étant le vehicule, ternit le miroir par ſon application. La bouche & les narines qui l'y pouſſent, y ont plus de part que les autres iſſuës du corps, parce qu'elles ſont plus larges & plus prés du ſujet qui en reçoit l'effet. Le même acide qui obſcurcit le miroir, lors qu'il n'eſt que dans un degré mediocre, pourroit bien caſſer le verre entre les mains d'une femme qui a ſes regles, s'il étoit extraordinairement fort ; de là vient qu'elles n'en rinſent guere quand elles ſe purgent par la matrice. Peut-étre n'eſt-ce qu'un ſcrupule mal fondé. Mais il eſt certain que le ſoufre plein d'un eſprit acide, caſſe le verre ſur lequel on l'applique alumé. Quoy-qu'il en ſoit cependant, quelle con-

ſequence peut-on tirer de la ruine du verre, produite par le virus menſtrual à celle du fœtus, qui a bien la fragilité de ce corps tranſparent, mais non pas la nature? Et quand il infecteroit la Lune comme l'ennemy du ſexe le pretend, la difference preſque infinie qui ſe trouve entre cette étoile errante & le corps de l'embryon, nous empêcheroit de craindre pour celuy-cy. Mais comme dans les choſes difficiles à comprendre on appelle ſouvent de la raiſon à l'experience, plaidons un peu la cauſe des mois devant ce dernier tribunal. Si la lieutenante du Soleil empoiſonnée par les écoulemens des femmes qui ſe purgent n'avoient que des influances malignes, on ne ſçauroit jamais s'y expoſer impunement, puis-qu'il y a toûjours ſur la terre un grand nombre de femmes qui ont leurs ordinaires, & qui fourniroient continuellement à la Lune la matiere de ces influances funeſtes au genre humain. Si le ſentiment de Paracelſe étoit veritable, les Medecins auroient grand tort de travailler comme ils font à rendre aux femmes les mois qu'elles ne perdent jamais ſans en étre fort incommodées. Et l'on ſeroit reduit à leur ſouhaiter une ſuppreſſion éternelle, puis-qu'enfin

cette belle moitié du monde ne ſçauroit guerir ſans mettre le tout en danger.

On ne ſe ſervira donc pas de la malignité qu'on attribuë au ſang menſtrual pour prouver qu'il n'eſt propre ni à la compoſition, ni à la nourriture du fœtus. La verité n'a pas beſoin du menſonge pour ſe ſoûtenir. On n'a qu'à faire reflexion ſur la nature du ſang menſtrual, & ſur la cauſe de ſa ſeparation. C'eſt pour ainſi dire, l'écume de toute la maſſe du ſang. En effet, quelle eſt la fin naturelle de cette fermentation qui agite le ſang des femmes, qui ſe purgent? N'eſt-ce pas la ſeparation de ſes impuretez? Quel eſt le but que la nature ſe propoſe dans la fermentation du vin, de la biere, du cidre, de l'hydromel? Ne ſaute-t'il pas aux yeux, qui voyent couler à fons tous les corps étrangers, qui troubloient la pureté de ces liqueurs? Celuy qu'elle ſe propoſe dans cette ébullition, que le ſang des femmes ſouffre, pendant qu'elles ſe purgent, n'eſt pas moins viſible. Les impuretez ſulphurées & ſalines s'en ſeparans, s'écoulent par un égout naturel: voila la matiere de la purgation menſtruale: voila la matiere dont on veut compoſer & nourrir le fœtus. Quelle apparence que la Nature

ne donne à cette tendre creature que des excremens pour pâture ? Quelle apparence qu'un ouvrage si noble se forme d'une matiere si vile ? Et qu'une si belle creature ait un principe si sale ? Mais si le sang menstrual n'a point de part à la composition, ou à la nourriture de l'enfant, d'où vient que le temps de la purgation menstruale est celuy de la fecondité ? Il est certain que les femmes sont ordinairement steriles avant cet âge qui produit les premieres fleurs : n'est-il donc pas vray semblable que leur matiere doit avoir quelque part à la generation ?

On n'a jamais nié que le sang menstrual n'y contribuât. On insinuë au contraire cy-devant, qu'il rend la matrice capable de cette operation, comme l'eau dont on lave un moule avant d'y jetter la matiere, le rend plus propre à former ce qu'on a dessein d'y jetter en entraînant toutes les ordures qui pourroient en troubler la formation ou comme une douce rosée qui ouvrant le sein de la terre, la dispose à mieux recevoir l'esprit de l'air, qui la rend en quelque façon grosse de mille productions, ou qui dumoins excite les germes assoupis dans les semences qu'elle cache. On rend

encore le ſang menſtrual aſſez neceſſaire à la production de l'enfant, en ſuppoſant qu'il fournit la matiere de l'arriere-fais, dont cette creature ne ſçauroit ſe paſſer pendant ſa priſon de neuf mois : & comme cette maſſe charnuë qui ſe forme du ſang menſtrual coagulé par l'eſprit viril, apprête & coule la pâture du fœtus, on pourroit dire en un ſens bien different de celuy de l'Ecole, que le ſang menſtrual a quelque part à ſa nourriture.

Ainſi quoy-que le défaut des regles ſoit ordinairement accompagné de ſterilité, il ne s'enſuit pas que le ſang menſtrual ſoit la matiere du fœtus. On n'en peut tirer d'autre conſequence, ſi ce n'eſt qu'il doit étre neceſſaire à l'ouvrage de la generation, ſans déterminer en particulier quelle part il y a. Il eſt vray que le meilleur Architecte ne ſçauroit bâtir ſans materiaux, ni la nature former le corps de l'enfant ſans les matieres qui doivent entrer dans ſa compoſition. Mais quand on auroit tous les materiaux neceſſaires, l'édifice ne s'élevera point ſi les inſtrumens requis à leur preparation, ou à leur arrengement, manquent à celuy qui les doit mettre en œuvre. L'arriere-fais qui ſe forme du ſang menſtrual,

apprête la nourriture de l'enfant, prepare les materiaux dont l'édifice de son corps doit étre bâty. Qui s'étonnera donc que les femmes qui ne se purgent point, n'enfantent pas non plus ? Quand l'enfant trouveroit dans leur corps toute la nourriture dont il a besoin, la peut-il prendre sans preparation? Et comment s'y preparera-t'elle, si l'arriere-fais qui la rafine par la filtration qu'elle souffre dans ses glandes, ne peut se former dans leur matrice faute de sang menstrual? Les humeurs qui roulent dans le corps de la mere sont ordinairement impures, & par là mal propres à nourrir l'enfant. Mais elles le doivent bien étre encore davantage dans les femmes qui ne purifient pas la masse de leur sang par l'évacuation menstruale. Elles ont donc besoin même dans les femmes les plus saines de s'épurer en se filtrant par le placenta, avant que de passer dans l'estomach de l'embryon. Et si cette masse glanduleuse ne peut croître dans la matrice des femmes qui n'ont pas tous les mois, ce que leur sexe doit avoir, sera-t'on surpris de leur sterilité ? La Nature est trop sage pour former un enfant dans ces corps qui ne sçauroient luy apprêter la pâture. Il est même remarquable que la formation

mation de l'arriere-fais precede celle de l'embryon, comme on dreſſe l'échafaudage, & l'on taille les materiaux avant que d'achever le bâtiment. Si la Nature formoit l'embryon ſans placenta, ce ſeroit un Architecte qui bâtiroit ſans échafaut, & ſans les inſtrumens qui ſervent à preparer les materiaux. On voit donc que le ſang menſtrual qui fournit la matiere de l'arriere-fais, peut étre abſolument neceſſaire à l'ouvrage de la generation, ſans entrer pourtant dans la premiere, ni dans la ſeconde compoſition du fœtus. De plus, dira-t'on que l'eau dont on lave un moule pour le rendre plus net, & plus propre à faire ſa fonction, a quelque part à la compoſition des ouvrages qu'on y jette? La matrice eſt comme un moule impur que la Nature nettoye en y faiſant couler le ruiſſeau menſtrual, avant que d'y jetter la matiere dont elle forme ſon chef-d'œuvre. Quand celle des femmes, qui n'ont pas l'évacuation particuliere à leur ſexe, ſeroit aſſez ouverte pour recevoir la ſemence, elle la corromproit par les impuretez que la maſſe du ſang feminin envoye dans cet égout. Quelle apparence que la Nature verſe cet élixir de vie dans un vaiſſeau ſi impur, pour ne

pas dire dans une cloaque, sans l'avoir plûtôt lavée par ce ruisseau qu'elle y fait passer tous les mois? Et l'on ne doit pas dire que le sang impur que le reste du corps y envoye, est plus propre à salir la matrice qu'à la nettoyer, car les ordures qui s'y amassent pendant un mois, sont sans comparaison plus impures que le sang qui les en chasse. Cet amas de sels & de soufres grossiers qui se fait là de trente en trente jours, est ce que la masse du sang avoit de plus corrompu. Aprés que ces principes ont quelque temps couvé dans la matrice, comme dans un fourneau dont la chaleur augmente leur mouvement, ils entrent dans une grande fermentation qui les disposeroit à sortir du corps, quand ils ne seroient pas entraînez par la liqueur que la masse du sang y verse de mois en mois. Il y a même de l'apparence que leur ébullition est aidée par ce nouveau suc que les arteres y répandent alors en plus grande abondance. En effet, quand il ne seroit pas luy-même un levain par les principes actifs qu'il contient, il pourroit augmenter leur fermentation en les détrempant, & leur servant de vehicule, pour faire entr'eux un plus grand combat, qui leur donnant plus

de mouvement, les precipite en bas par le col de la matrice, comme d'une bouteille renverſée. Et ce vaiſſeau de la generation en devient plus net.

Le ſang menſtrual n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour nettoyer la matrice, mais encore pour l'arroſer, & pour ouvrir ſon ſein. Une matrice qui n'eſt pas humectée par le ſang menſtrual, eſt une terre que la ſechereſſe rend ſterile; & les roſées du printemps la rendent feconde en portant dans ſon ſein l'eſprit de l'air qui s'incorpore avec elles, mais ſur tout en ouvrant ſes pores comme autant de portes par où l'eſprit univerſel penetre ſes entrailles. Le même ordre s'obſerve dans le Petit monde. La matrice d'une petite fille eſt une terre neuve encore fermée à l'eſprit qui la rend feconde. Non ſeulement c'eſt un champ clos à l'égard de ſon orifice interieur qui ne permet pas au ſemeur d'y jetter ſa ſemence, mais encore ſes conduits ſont tellement affaiſſez ou bouchez, que l'eſprit viril n'y ſçauroit paſſer pour parvenir juſqu'à l'ovaire. Le défaut des regles marque ordinairement que l'orifice interne exactement bouché, ne permettroit pas au ſang menſtrual de ſortir quand les conduits fermez qui

ſont dans le corps de la matrice, le laiſſeroient couler dans ſa cavité. La privation de cette évacuation naturelle peut donc étre & ſigne & cauſe de ſterilité, ſans que le ſang menſtrual fourniſſe la matiere de l'embryon. Ne ſuffit-il pas qu'elle ſuppoſe le défaut d'une condition abſolument neceſſaire à la fecondité ? Or elle marque que la matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour recevoir l'eſprit du mâle, & l'œuf qui doit en étre inſpiré. Pretend-on que la terre ſoit feconde ſans avoir été penetrée par l'eſprit de l'air, auquel elle doit ſa fecondité ? Veut-on que les ſemences germent dans ſon ſein, ſi elles n'y peuvent entrer ? C'eſt juſtement le cas des femmes ſteriles par le défaut des mois. L'orifice interne de leur matrice étroitement fermé, en défend l'entrée à la ſemence maſculine, qui eſt chargée de l'eſprit genital, comme la pluye & la roſée ſont empreintes de l'eſprit univerſel : & quand cette liqueur ſpiritueuſe pourroit entrer dans la cavité de la matrice, ſon eſprit auroit peine à penetrer juſqu'aux ovaires à travers le corps de la matrice, où tous les conduits ſont affaiſſez ou bouchez. Et ſi ce corps ſubtil ne ſçauroit arriver de la matrice aux teſticules feminins, qui ſont

les reſervoirs des œufs, comment eſt-ce que ceux-cy qui ſont d'une groſſeur conſiderable pourront paſſer des teſticules dans la matrice ? Les pores de la membrane dont ces glandes ſont enveloppées, s'y trouvent trop étroits, & les trompes de Fallope trop affaiſſées pour leur donner paſſage quand ils recevroient aſſez de nourriture pour meurir parfaitement. Mais on a grand ſujet de croire que les vaiſſeaux ſpermatiques extraordinairement petits dans ces femmes qui ne ſe purgent pas, ne fourniſſent aux œufs qu'une petite quantité de ſuc, qui ne ſuffit pas pour les bien nourrir, & pour les faire meurir entierement. Ce ſont des fruits qui ſe fletriſſent par une eſpece d'atrophie, ne recevant pas une ſuffiſante quantité de ſeve.

Si la ſterilité qui ſuit le défaut des mois ne prouve pas qu'ils ſoient la matiere de l'embryon, celle qui accompagne l'excez de la même évacuation, n'en eſt pas une plus forte preuve.. Ceux qui leur refuſent cet uſage, n'ont pas plus de peine à rendre raiſon de ce phenomene que ceux qui le leur attribuent. La matrice doit étre baignée du ſang menſtrual pour étre feconde, mais elle n'en doit pas étre noyée ; comme

la terre a besoin d'être arrosée, mais non pas inondée pour pousser hors de son sein les animaux & les plantes. Une matrice qui regorge de sang, est un lieu marécageux où la plante animale ne sçauroit naître; & l'écoulement excessif de cette humeur, est comme un torrent qui entraîne la semence, l'œuf ou l'embryon, qui s'en est formé. On arrache facilement une plante d'une terre molle. Les racines qui l'y attachent, affoiblies par une excessive humidité, ne peuvent pas resister à la moindre violence. Les ligamens par lesquels l'arriere-fais ou l'enfant, tiennent à la matrice, en sont comme les racines relachées par l'excez des humeurs. Ils se rompent à la premiere secousse, & laissent tomber à terre le fruit auquel ils servoient de queuë ou d'attache. On peut donc rendre raison de la sterilité que cause l'excez de l'évacuation menstruale, sans supposer que sa matiere compose ou nourrisse le fœtus.

Mais d'où vient qu'une femme grosse craint de perdre le fruit de son ventre, dés qu'elle commence à perdre le sang par le bas, avant qu'elle soit arrivée au terme de sa grossesse? N'est-ce pas le sang menstrual qui coule; & s'il est inutile à l'enfant, d'où

vient que la perte luy en eſt ſi funeſte? Seroit-il incommodé par la diſſipation d'un excrement qui ne ſerviroit ni à ſa nourriture, ni à ſa compoſition? Ce raiſonnement eſt fondé ſur une fauſſe ſuppoſition. Pour le renverſer, on n'a qu'à répondre que le ſang que les femmes groſſes perdent quelque-fois, n'eſt pas cet excrement qu'elles rendoient tous les mois avant leur groſſeſſe. Ce ne ſont point les impuretez du ſang, c'eſt le ſang même, qui fourniſſant la matiere de cette gelée dont l'enfant ſe nourrit, ne peut étre prodigué, ſans mettre cette petite creature en danger de mourir de faim. C'eſt alors un fruit qui tombe de l'arbre faute de ſeve qui le nourriſſe. On ne nie pas même que ce ſang ne ſoit la premiere nourriture que l'embryon prend par le nombril, juſqu'à ce que la bouche, l'œſophage & l'eſtomach ſoient en état de recevoir & digerer cette gelée que l'enfant ſucce dans la ſuite de la groſſeſſe. Quand donc une mere voit perdre les proviſions deſtinées à la ſubſiſtance de la creature qu'elle porte dans ſon ſein, elle a raiſon de craindre pour ſa vie. Il ne faut pas pourtant s'imaginer que la cavité de la matrice ſoit comme un magaſin plein de ſang que la Nature reſer-

ve à la nourriture du fœtus. La nature de cette humeur, qui ne ſçauroit croupir ſans ſe corrompre, ne peut pas s'accorder avec cette imagination. Le ſang qui doit compoſer & nourrir le corps de l'enfant, roule dans celuy de la mere, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit filtré dans les glandes de l'arriere-fais, où il prend la derniere forme de cette boulie tranſparente que la Nature prepare pour la pâture du fœtus. Elle ne donne pas non plus le ſang à boire à l'enfant déja né, qu'elle ne luy ait plûtôt ôté ſa rougeur par la filtration qu'elle en fait dans les glandes des mamelles, inſinuant par là, que la creature raiſonnable ne doit pas aimer le ſang.

Il faut bien cependant, dit-on, que l'enfant en ait beaucoup conſumé pendant les neuf mois de la groſſeſſe, puiſqu'il n'en reſte pas aſſez à la mere pour fournir la matiere de cette évacuation qu'elle avoit tous les mois avant ſa groſſeſſe, & qu'elle ne recouvre que deux ou trois mois aprés ſes couches. C'eſt un ruiſſeau qui ne coule plus, dit-on, parce que ſa ſource eſt preſque tarie, ou parce que ſes eaux ne ſont pas à la hauteur qu'elles doivent étre pour s'écouler par les canaux qui l'en déchargent. Mais ſi la pluſpart des femmes ne ſe purgent

que deux ou trois mois aprés leurs couches, l'enfant n'en eſt pas la veritable cauſe, il n'en eſt que l'occaſion. Il n'a pas beu tout le ſang qui devoit ſortir dans ces deux ou trois mois qui ſuivent les couches. Mais l'irritation qu'il excite dans la matrice par les efforts qu'il fait pour ſortir, & l'ouverture qu'il cauſe aux vaiſſeaux en arrachant l'arriere-fais avec quelque violence par le cordon qui l'y tient attaché, ſont la veritable cauſe de cette évacuation qui épuiſe la matrice pour deux ou trois mois. Il eſt naturel aux parties de ſe ſerrer lors-qu'elles ſont irritées, & de chaſſer par leur contraction les ſuperfluitez qu'elles contiennent. La matrice provoquée par les coups que l'enfant luy donne, ſe ramaſſe toute; & comme une éponge qui ſe ſerre, elle chaſſe les mauvaiſes humeurs dont elle s'étoit imbibée, & conſiderablement gonflée pendant les neuf mois de la groſſeſſe. Les vaiſſeaux qui s'ouvrent par les breches que l'extirpation de l'arriere-fais a faites, ſont comme autant de conduits qu'on ouvre pour épuiſer & déſecher un lieu marêcageux. L'enfant prêt à naître, eſt à l'égard de ſa mere, ce qu'eſt un guy ou un grefe à l'arbre qui le porte : & comme on ne ſçauroit

détacher le guy, ni le grefe de ſon ſujet ſans faire quelque breche, & quelque violence à celuy-cy ; de même le fœtus ne peut ſe ſeparer de ſa mere ſans faire à la matrice quelque ſolution de continuité, par où s'écoulent les mauvaiſes humeurs qui s'étoient amaſſées là pendant la groſſeſſe. Il ne faut pas douter que la filtration du ſang qui devoit nourrir le fœtus, n'ait laiſſé dans le corps de la matrice quantité d'impuretez, comme on voit les filtres chargez des ordures que la liqueur qu'on y paſſe a quittées. Car il ne faut pas croire que ce ſang que les femmes perdent à leurs couches, ſoit un amas du ſang menſtrual que la maſſe des humeurs ait jetté, & comme écumé dans cet égout qui n'a pû s'en décharger plûtôt, ayant ſon orifice interne exactement bouché. Seroit-il digne de la ſageſſe qu'on admire dans tous les ouvrages de la Nature, de ſalir ainſi le couloir à travers lequel elle rafine la nourriture de l'enfant, en y verſant l'écume que la maſſe du ſang y pourroit jetter de trente en trente jours ? Elle aime trop l'ordre pour confondre ces excremens avec les alimens qu'elle prepare avec tant de ſoin à cette creature, à qui elle témoigne une ſi grande tendreſſe.

Mais que deviennent donc ces impuretez qui couloient de mois en mois avant la grossesse ? Ne se forment-elles plus dans le corps des femmes grosses, ou prennent-elles quelqu'autre route ? Car il faut necessairement que l'une de ces deux choses arrive. En effet, l'une & l'autre s'y rencontrent en partie. Il est vray qu'il se forme moins d'excremens dans le sang d'une femme grosse, que dans celuy d'une femme qui ne l'est pas ; c'est un paradoxe. Mais il a fondement dans la raison & dans l'experience. Et il est encore vray que les humeurs qui sortoient auparavant par la matrice, peuvent trouver quelqu'autre issuë, qu'on nomme émonctoire. Les impuretez menstruales peuvent sortir & sortent effectivement par les urines, par les selles, par les sueurs, ou par la transpiration insensible, & souvent par le vomissement. Elles ne paroissent pas à la verité sous la même forme ; mais c'est toûjours la même matiere. Les courans qui coulent dans le Petit-monde, sont comme ceux qui roulent dans le grand. Quand ceux-cy trouvent fermée l'écluse par laquelle ils avoient accoûtumé de sortir, ils se déchargent par un autre, tout mobile prenant la route où il trouve le moins d'ob-

ſtacle. La matrice n'a pas plûtôt conceu, qu'elle ſe ſerre & retreſſit tellement les tuyaux par où le ſang menſtrual couloit, qu'il y trouve une grande reſiſtance la premiere fois qu'il ſe preſente pour y paſſer. Cependant les ſoufres impurs, & les ſels acres qui le compoſent, ne ſçauroient demeurer long-temps dans la maſſe des humeurs ſans les corrompre, s'ils ne s'en ſeparoient. Ils s'en ſeparent auſſi. Les ſoufres s'écoulent dans les boyaux par le filtre du foye, & par ſes canaux biliaires, d'où regorge ordinairement la matiere de ces vomiſſemens qui fatiguent les femmes au commencement de la groſſeſſe. Et les ſels acres fondus dans un phlegme impur, paſſent à travers les glandes, dont la ſurface des boyaux eſt toute parſemée. Le phlegme le plus groſſier eſt entraîné vers les reins & la veſcie, par ſa propre peſanteur; & le plus délié, pouſſé & rarefié par la chaleur naturelle, ſort inſenſiblement par les pores, ou en forme de ſueur.

Mais comme la Nature ne fait rien en vain, & que, *Fruſtra fit per plura quod poteſt fieri per pauciora*, d'où vient qu'elle ajoûte à tous ces égouts celuy de la matrice, dont il ſemble qu'elle pouvoit ſe

passer, puis-qu'il paroît par le discours precedent que les autres étoient suffisans pour décharger le sang de toutes les impuretez qui s'y peuvent former ? La difficulté naît fort naturellement de la supposition qu'on vient de faire. Pour y répondre, il faut remarquer que l'évacuation du sang menstrual, n'est ni le seul, ni le principal usage de la matrice ; & que quoy-que cet excrement peût étre vuidé par d'autres émonctoires, il a été utile & necessaire qu'il sortit par la matrice, qui comme le champ naturel où croit le fruit du Petit-monde, avoit besoin d'en étre arrosé & engraissé. On en peut voir d'autres raisons dans l'article où l'on explique au long les usages des mois. Mais il eût été nuisible, s'il se fût jetté dans la matrice aprés la conception. Le grain n'auroit pû germer dans ce fonds trop gras, où l'abondance de cette humidité vicieuse eût noyé le germe. Cette mauvaise humeur n'auroit servy qu'à gâter la pâture de l'embryon. Et si elle eût été en grande abondance, elle eût formé comme un torrent qui auroit entraîné le fœtus lors qu'il n'a pas encore jetté de profondes racines. Il se forme aussi moins de ce sang impur depuis la conception, de peür que la grande quan-

tité ne luy donnât assez de force pour enfonser la digue. Celuy qui se trouve dans le corps en ce temps-là, doit pourtant en sortir. Pour cet effet il se presente inutilement au filtre de la matrice ; mais rencontrant cette issuë bouchée, il en cherche quelqu'autre, & trouve bien-tôt toutes celles qu'on a marquées cy-devant. Mais quand la masse du sang s'est déchargée de ces impuretez, elle en amasse beaucoup moins à proportion qu'avant la grossesse. Elle est alors comme un vin dans sa boite, qui se trouvant parfaitement pur, n'est plus sujet aux ébullitions qu'il souffroit avant la precipitation de ses impuretez. Il est vray que quelques femmes sentent cette fermentation dans les premiers mois de la grossesse, leur sang n'ayant pas encore jetté dans ses autres émonctoires toutes les impuretez qui l'excitent. Mais elles en sont ordinairement exemptes pendant les autres mois de la grossesse, où le sang est pour ainsi dire tout-à-fait écumé ou épuré. Elles ne sentent plus cette émotion, ces inquietudes & cette lassitude dont elles se plaignoient au commencement. Elles ne vomissent plus, ni ne sentent plus aux reins cette douleur qu'y causoit l'effort que les hu-

meurs faiſoient pour ſortir par cet endroit, où elles avoient encore la pente. Il faut donc qu'elles demeurent calmes : & s'il s'y formoit pendant un mois autant d'excremens qu'auparavant, d'où vient qu'elles n'en troubleroient pas la tranquilité, en les faiſant boüillir & fermenter extraordinairement ; & l'on ne doit pas dire qu'ils peuvent ſortir par les autres égouts avant que d'exciter ce deſordre dans la maſſe des humeurs, car il faudroit que la quantité des excremens qui ſortent par les autres émonctoires, crût à proportion de ceux que la ſuppreſſion des mois arrête dans le corps des femmes groſſes. On remarque pourtant que les évacuations qu'elles ont par les urines, les ſelles & les ſueurs, diminuent au troiſiéme mois de la groſſeſſe, au lieu d'augmenter. Dira-t'on que l'enfant qui conſume beaucoup d'humeurs, dérobe la matiere à ces évacuations : quelle apparence qu'il ſe nourriſſe d'excremens? C'eſt une ſangſuë, ou un pelican qui ſucce, & qui boit le ſang de ſa mere, mais il n'en prend que le plus pur aprés que cette humeur a laiſſé toutes ſes impuretez dans les filtres qu'elle rencontre dans la matrice. En ſorte qu'il laiſſe aux évacuations ordinaires toute

la matiere qu'elles peuvent avoir dans la masse des humeurs, s'il s'en amasse autant pendant la grossesse qu'auparavant.

Mais pourquoy ne s'en amasseroit-il pas autant ? Les digestions s'y font-elles mieux ? Les levains y sont-ils plus vigoureux, & la chaleur naturelle plus forte ?

On a sujet de croire que les levains ordinaires sont aydez par un ferment particulier aux femmes grosses, puis-qu'il se fait dans leur corps de meilleures coctions qui diminuent beaucoup la quantité des excremens. Il n'est pas même hors de vray-semblance d'attribuer cette fonction à la semence masculine, qui comme un ferment vigoureux anime, renouvelle & purifie toute la masse des humeurs où les esprits auparavant languissans, avoient peine à faire une digestion parfaite, & la separation des corps étrangers. Le sang des femmes, qui n'est pour ainsi dire que demi animé, reçoit un grand secours de l'esprit viril pour faire des fermentations plus parfaites : c'est un vin foible, qui a besoin d'un levain étranger pour mieux fermenter, & pour s'épurer parfaitement. Le soulagement que les filles pâles reçoivent du mariage, prouve assez la vertu qu'à la semence masculine, d'exciter

citer dans le ſang une meilleure fermentation, de le renouveller, & de le purifier. Leurs humeurs ſont comme une biere épaiſſe & groſſiere, qui ne peut pas aſſez boüillir faute de leveure ou de houblon, dont l'eſprit maſculin fait l'office. On ne voit pas ſeulement guerir les pâles couleurs par ce remede, mais encore pluſieurs autres maladies longues qui ſuppoſent dans le ſang un défaut de fermentation. Mais ſi la ſemence virile, qui ne fait pas un grand ſejour dans le corps des femmes lors-qu'elles ne conçoivent pas, y produit un ſi grand changement, que ne doit-on pas attendre de celle que la conception y arrête pendant long-temps? L'inſpiration de ſa partie plus ſubtile doit ſans doute animer & renouveller toute la maſſe de leur ſang. C'eſt un levain qui ſepare parfaitement le pur de l'impur, & qui ne laiſſe pas dans les excremens la moindre partie de ce qui peut ſervir à la nourriture du corps. Car l'abondance de ces ſuperfluitez dépend ordinairement de la ſeparation imparfaite, qui ne tire pas des alimens tout ce qu'ils ont de bon, ou de propre à ſe changer en la ſubſtance de l'animal. Il ſuit de là que ſi les levains du corps animé ſont aidez par quelque menſtruë

étranger, comme l'eſprit maſculin, il ſe formera beaucoup moins d'excremens, & plus de bonnes humeurs, Qu'on ne s'étonne donc pas ſi l'on voit des femmes qui ne ſe portent jamais bien que quand elles ſont groſſes. Leur ſang, qui ne ſe purifie pas aſſez par les fermentations languiſſantes que leurs foibles eſprits y faiſoient auparavant, a beſoin du ſecours que la ſemence virile luy donne pour en avoir de plus vigoureuſes. Et comme il eſt des levains dont la vertu dure un certain temps, ſans qu'on les renouvelle, ne pourroit-on pas penſer que celle de l'eſprit viril retenu dans le corps de la femme par la conception, ſe répand non ſeulement dans toute la groſſeſſe, mais s'étend encore juſqu'au deuxiéme ou troiſiéme mois aprés les couches, empêchant qu'il ne ſe forme aſſez d'excremens pour fournir la matiere de cette évacuation, qui ne revient ordinairement aux femmes que deux ou trois mois aprés qu'elles ont accouché ? Au cœur de l'Eté l'on ne voit tomber ni neige ni grele, rarement des pluyes & des broüillards, un Soleil vigoureux diſſipant la matiere de ces meteores. L'homme eſt le ſoleil de la femme, les écoulemens de l'eſprit viril qu'il luy communique, ſont

comme les rayons du Soleil, qui purifient l'air, & en chassent les humiditez étrangeres, desquelles la pluye dépend. On ne voit plus aussi dans cette belle moitié du Petit-monde distiller la rosée menstruale pendant les neuf mois de la grossesse.

Mais elle ne coule pas non plus, dit-on, aux petites filles qui n'ont pas encore atteint l'âge de la fecondité, ni même aux femmes qui l'ont passé. Et cette conduite constante de la Nature, n'insinuë-t'elle pas assez que le sang menstrual est la matiere de l'embryon? Car d'où vient que les filles ne peuvent pas porter ce fruit au dessous de douze ans? N'est-ce pas parce qu'elles n'ont pas encore de seve, ou de sang menstrual, dont il doit se former? Et d'où vient que les femmes n'enfantent plus au dessus de quarante ou quarante-cinq ans, n'est-ce pas parce qu'elles n'ont plus de sang menstrual?

Ce raisonnement prouve que le sang menstrual a quelque part à l'ouvrage de la generation, & l'on ne la jamais nié. Mais il ne montre pas que le corps de l'enfant en soit composé ni nourry. Il est semblable à celuy-cy, dont qui que ce soit peut sentir la foiblesse. Le vin n'est propre à nourrir l'homme, que quand il a été épuré par la

fermentation, donc les impuretez que cette ébullition en separe nourrissent, & fortifient l'homme. En effet, le sang d'une petite fille est comme un vin qui n'a pas assez cuvé. La matiere des mois qui s'en separe dans la suite, est semblable à la lie que la fermentation precipite vers le fons du vaisseau. Ne semble-t'il pas qu'on entend raisonner les Anciens en cette maniere? Le sang d'une fille ne commence à étre bon pour nourrir l'enfant, que quand la lie menstruale s'en separe, donc cette lie est la nourriture du fœtus? Ce raisonnement n'est-il pas parfaitement semblable à celuy qu'on vient de faire sur le vin? Non, *Ovum ovo similius.* La fleur n'entre jamais dans la composition du fruit. Le sang menstrual est à l'embryon, ce qu'est la fleur au fruit, c'est à dire, l'avant-coureur ou le presage. Et comme il n'y a guere de fruit sur l'arbre que quand la fleur en est tombée, il est aussi fort rare que les fleurs paroissent aux femmes lors-qu'elles portent le fruit actuellement. On voit pourtant quelques femmes, qui comme l'oranger, portent fleurs & fruit tout ensemble. La femme d'un Conseiller au Presidial de Montauban se purgeoit regulierement quand elle étoit

groſſe, auſſi bien que quand elle ne l'étoit pas : mais ce cas eſt rare, *Una hirundo non facit ver.* Enfin comme l'arbre ne fructifie plus dés qu'il ceſſe de fleurir, auſſi les femmes ceſſent d'étre fecondes dés qu'elles ont paſſé la ſaiſon de leurs fleurs. Mais on ne doit pas pourtant conclure de là que le ſang menſtrual eſt la matiere du fœtus. Car ce raiſonnement n'auroit pas plus de force que celuy-cy, l'arbre ceſſe de porter fruit dés qu'il n'a plus la vigueur de pouſſer des fleurs, donc les fleurs entrent dans la compoſition du fruit. Il faut plus de ſeve & d'eſprits pour le fruit que pour la fleur. S'il n'y en a pas aſſez pour la production, qui en demande moins, y en aura-t'il ſuffiſamment pour celle qui en demande davantage? On peut raiſonner à peu-prés de même ſur le ſujet qu'on a maintenant en main. Les vieilles femmes n'ont pas aſſez d'eſprits, ou d'autres principes actifs pour chaſſer hors de leur ſang les impuretez qui doivent en ſortir tous les mois, il n'eſt donc pas vrayſemblable qu'elles en ayent aſſez pour la formation du fœtus, qui en ſuppoſe une plus grande quantité, & des principes actifs beaucoup plus vigoureux. L'on doit même étre ſurpris que l'Ecole ne tire de

ſon principe une conſequence contraire à celle qu'elle en déduit ordinairement. De la ſterilité qui ſuit la ſuppreſſion des mois ; cauſée par la vieilleſſe, elle en conclut que la matiere de cette évacuation eſt celle de l'embryon. Le contraire ne s'enſuit-il pas naturellement ? Si le ſang menſtrual compoſoit & nourriſſoit l'enfant, la retention de cette humeur dans la matrice de la meré, ne devroit-elle pas étre une bonne diſpoſition à la generation, plûtôt qu'un empêchement ? La Nature n'a-t'elle pas accoûtumé de l'arrêter dans le corps des femmes dés le moment de la conception, ſelon la remarque que l'Ecole fait elle-même pour aſſeurer aux mois l'uſage qu'on veut leur ôter aujourd'hui ? La vieilleſſe, dit-on, a plûtôt un défaut de mois qu'une ſuppreſſion. La matrice d'une jeune femme qui a conceu, eſt une ſource bouchée par la Nature, qui veut profiter de la liqueur qu'elle retient ; au lieu que celle d'une vieille eſt une ſource tarie. Mais ſi le ſang menſtrual eſt le plus impur, peut-on penſer qu'il manque à ces vieux corps, qui par la foibleſſe de leurs levains, & de leurs eſprits demi éteints dans le phlegme, ou mortifiez par le ſel fixe, ne font que des digeſtions fort

imparfaites, & ne forment par consequent que des mauvaises humeurs ? N'a-t'on pas prouvé cy-dessus l'impureté des mois, ou pour mieux dire, n'en tombe-t'on pas d'accord ? Cette raison devroit suffire pour leur faire perdre l'usage qu'on leur donne, de nourrir l'enfant dans le sein de sa mere, & & même lors qu'il en est sorty.

On a raison de croire, dit-on, que l'enfant qui vient de naître prend à peu-prés la même nourriture qu'il prenoit avant sa naissance. Il se nourrissoit du sang menstrual avant que de naître ; il est donc vray-semblable qu'il s'en nourrit encore aprés qu'il est né, jusqu'à ce que l'âge ait fait dans son estomach un changement qui luy rende plus supportable celuy de la nourriture solide. Pour cet effet la Nature prend le soin de le blanchir dans les mamelles en l'y convertissant en lait par la filtration qu'il souffre dans les glandes du sein, de peur que l'homme ne devienne sanguinaire en s'accoûtumant au sang pour lequel la Loy naturelle, & la Loy écrite luy donnent de l'horreur. Cette opinion est même fondée sur quelques vray-semblances. Lorsque le sang menstrual n'est plus necessaire dans la matrice qui n'a plus l'enfant à nourrir, il

refluë vers le ſein, qui s'en enfle, & ſe remplit de lait quelques jours aprés l'enfantement. Le fœtus déja grand preſſe les vaiſſeaux de la matrice, en ſorte que les humeurs n'y pouvant aiſement paſſer, ſont obligées de regorger vers les parties ſuperieures, parmi leſquelles les glandes des mamelles ſont comme des éponges qui s'en imbibent. Ce regorgement ſe fait bien pendant toute la groſſeſſe, de là vient qu'il y a des femmes qui ont du lait dés qu'elles ſont groſſes, le reſſerrement de la matrice qui a conceu repouſſant le ſang en haut, ou la ſuppreſſion des mois augmentant l'abondance du ſang. Mais ce reflux arrive principalement quelque temps avant l'enfantement, par la groſſeur du fœtus, qui comprimant les vaiſſeaux de la matrice, ne permet pas au ſang d'y paſſer librement, ou dans l'enfantement même, qui cauſant à la matrice de violentes contractions, chaſſe en haut les humeurs contenuës dans les vaiſſeaux. Cependant la fievre de lait ne s'alume que deux ou trois jours aprés l'enfantement, parce que le ſang amaſſé dans les mamelles n'y fermente pas d'abord. Il y demeure quelque temps en digeſtion en attendant que le levain des mamelles y

excite

excite cette ébullition qui le doit changer en lait. Quand on verſe le lait virginal dans l'eau, il s'en fait une liqueur blanche par la precipitation imparfaite que l'acide nitreux de l'eau, & celuy du vinaigre qu'on y méle, cauſent aux ſoufres de cette teinture de benzoin & de ſtorax. Le ſang eſt comme l'infuſion de ces corps reſineux, & la lymphe des mamelles comme l'eau qui change ſa rougeur en blancheur. Si donc le reflux du ſang de la matrice vers les mamelles fournit le ſujet de cette metamorphoſe, ou la matiere du lait, n'a-t'on pas quelque raiſon de dire que le ſang menſtrual, qui n'eſt pas different de celuy de la matrice, ſe change en lait pour la nourriture de l'enfant né? 2. N'eſt ce pas pour cette raiſon que le ſang menſtrual détourné vers les mamelles, ne coule pas aux femmes pendant qu'elles allaitent? S'il n'étoit la matiere du lait, dit-on, la formation de celuy-cy ſuppoſeroit-elle la ſuppreſſion de celuy-là? Quand on voit tarir une ſource à même-temps qu'il s'en ouvre une autre, on a lieu de croire que l'eau qui couloit auparavant par la premiere, a été détournée vers la ſeconde, ſur tout quand elles ne ſont pas loin l'une de l'autre, ou qu'elles

ſont jointes par quelque canal de communication, comme les mamelles & la matrice. En effet ſi ces deux ſources ne s'entre-déroboient pas la liqueur qui en coule, & n'avoient pas une troiſiéme ſource commune, d'où viendroit que l'écoulement du ſang menſtrual diminuë beaucoup la quantité du lait aux nourriſſes, & que celles qui ſe purgent tous les mois, n'allaitent pas bien ordinairement ? Enfin ſi la matiere de l'évacuation menſtruale n'eſt pas celle du lait, d'où vient que la ſuppreſſion des mois donna du lait à une fille, dont la chaſteté étoit au deſſus de tout ſoupçon ? N'a-t'on pas ſujet de conjecturer que cette matiere commune au lait & à l'évacuation periodique du ſexe, trouvant les canaux de la matrice fermez, reflua vers le ſein qui luy fourniſſoit un paſſage plus libre ?

Toute cette diſpute roule ſur une équivoque. Si l'on veut appeller ſang menſtrual ce ſang qui ne pouvant pas facilement paſſer dans les vaiſſeaux de la matrice preſſez par la groſſeur de l'enfant, refluë vers les parties ſuperieures, on aura raiſon de dire que le ſang menſtrual fournit la matiere du lait. Mais ſi l'on ne prend ce terme que pour ce ſang impur qui couloit tous les

mois aux femmes avant la grossesse, on n'oseroit soûtenir qu'il soit la matiere du lait. Quelle apparence que cette agreable & douce liqueur tire son origine de l'excrement le plus impur qui sorte du corps humain ? Il est vray que le sang qui couleroit dans les vaisseaux de la matrice, s'ils étoient plus libres, peut aller inonder le sein; mais tout le sang qui roule dans les tuyaux de ce viscere, n'est pas menstrual. On peut bien dire que cette masse d'humeurs dont le champ naturel est arrosé, & son fruit nourry, contient peut-étre le sang menstrual; & qu'en se portant vers les mamelles plus qu'elle ne s'y portoit auparavant, elle y mene ces impuretez qu'on nomme sang menstrual, mais elles s'arrêtent au filtre des glandes mamillaires, qui ne laissent passer que la crême du sang, bien loin de donner passage à cet excrement qu'on suppose étre la matiere du lait. Dira-t'on que les scories de l'or ou de l'argent, entrent dans la composition de ces ouvrages ausquels ces precieux metaux ont fourni la matiere, sous pretexte qu'elles étoient confonduës avec eux quelque temps avant qu'on les mit en œuvre ? L'yvroye sera donc la matiere du pain, parce qu'avant qu'on le fit

elle étoit avec le grain dont on la fait. Et le tartre ou la lie qui se separe du moust, fera la matiere du vin pour avoir été dans la même masse avec le suc dont cette boisson a été faite. Mais cette réponse suppose que le sang des femmes grosses contient autant d'impuretez menstruales que le sang de celles qui ne le sont pas. Cependant on a sujet de croire que cette portion de l'esprit viril qui a penetré la masse de leur sang, luy tient lieu d'un puissant levain, qui la faisant fermenter plus vigoureusement, l'empêche de se charger de tant de cruditez, ou d'excremens qu'elle étoit auparavant obligée d'écumer tous les mois. Le premier usage de la semence masculine est bien de composer, & de former le fœtus par la vertu specifique de l'esprit viril. Mais elle a bien d'autres usages. Le second consiste à répandre dans toute la masse du sang feminin une vigueur extraordinaire, qui rend ses coctions & ses fermentations meilleures pour former du chyle qui s'y mêlera dorenavant un sang moins imparfait, ou moins cru. Le troisiéme usage est d'ouvrir les tuyaux des manielles, qui commençans alors à recevoir une plus grande quantité de sang, s'enflent au commencement de la

groſſeſſe. Le quatriéme uſage de l'eſprit viril que la femme retient au moment de la conception, eſt de ſe joindre avec la lymphe des glandes mamillaires pour compoſer avec elle le levain qui change le ſang en lait.

Mais on a veu, dit-on, une fille à qui la ſuppreſſion des mois donna du lait ſans le ſecours de l'eſprit genital. Si le fait eſt veritable, car on nous permettra d'en douter, tant qu'on n'en apportera d'autre preuve que la bonne foy d'un Auteur, il faut que le premier lait qu'elle eut aux mamelles dans la plus tendre enfance, y eût laiſſé un levain capable de convertir en lait le ſang qui y aborderoit en une quantité extraordinaire pendant qu'il ne pourroit ſe répandre dans les parties baſſes.

Pendant que les enfans tetent, ils ont quelque peu de lait dans leurs mamelles; celuy qu'ils prennent de leurs nourrices, ne pouvant étre d'abord changé en ſang par des eſprits que l'excez du phlegme affoiblit beaucoup, ſuit le ruiſſeau de la circulation qui le porte aux mamelles, où il s'arréte plûtôt qu'ailleurs, déterminé par la configuration que la Nature a miſe dans les pores de ces parties. Ce lait y peut

laiſſer un levain capable de changer en ſa nature les humeurs qui s'y rendront enſuite. Il eſt vray que cette metamorphoſe arrive plûtôt dans le ſein des femmes, parce qu'étant plus glanduleux, & plus ouvert que celuy des hommes, il contient une plus grande quantité de levain, & reçoit une plus grande abondance d'humeurs. Cependant Chriſtophle Avega parle d'un homme qui auroit eu aſſez de lait pour nourrir un enfant, ayant dans ſes mamelles la même diſpoſition que le ſexe. Dira-t'on que le ſang menſtrual ait fourni la matiere de ce lait? Ce ſeul exemple ne ſuffiroit-il pas pour luy faire perdre cet uſage, quand on n'auroit pas d'autre raiſon pour le luy ôter? La preuve qu'on tire du temps auquel il coule ordinairement, eſt fort foible. De ce que les femmes ne peuvent avoir du lait qu'à l'âge qui produit les fleurs, il ne s'enſuit pas que leur matiere ſoit celle de cette douce liqueur. La barbe ne commence à croître aux garçons que lors-qu'ils commencent à avoir de ſemence; celle-cy ſera donc la matiere de ce poil qui naît au menton. Cette conſequence eſt bonne, ſi la precedente l'eſt, puis-qu'elles ont toutes deux le même fondement. Com-

me l'homme ne pousse la barbe que quand il produit de semence, ainsi la femme n'a du lait qu'à l'âge qui produit ses fleurs.

CHAPITRE IV.

Du temps auquel les regles coulent.

LA terre commence à fleurir au Printemps, parce que les principes de la vegetation engourdis par le froid de l'Hyver precedent, ou demi noyez par l'excez du phlegme, sont rechauffez & poussez par le feu du Soleil, qui les fait sublimer dans les plantes en plus grande quantité qu'auparavant. L'esprit de l'air penetrant mieux la terre ouverte par la chaleur du Printemps, & faisant fermenter plus vigoureusement les sucs qui les contiennent, les en dégage pour les faire monter dans les tuyaux des plantes. Le Petit-monde a ses saisons reglées aussi bien que le grand. Il a son Printemps pour fleurir, & son Esté pour produire son fruit. L'enfance qui s'étend jusqu'à douze ou quatorze ans, est un mélan-

ge confus d'Hyver & de Printemps ; comme le premier mois de la belle saison, qui ne fait qu'ouvrir à peine le sein de la terre sans en faire sortir encore aucune fleur. Encore les sucs qu'elle contient ne sont pas preparez par des suffisantes fermentations, à monter en seve dans les vaisseaux sublimatoires de la vegetation. Encore leurs esprits, leurs sels & leurs soufres, qui ne reçoivent qu'un mouvement mediocre de la foible chaleur du Soleil, ne sont pas assez dégagez pour les faire bien fermenter. Encore les tuyaux des vegetaux serrez par le froid, ou affaissez par l'inanition, font quelque resistance à leur introduction, jusqu'à ce que le Soleil chauffant la terre de plus prés, en ouvre suffisamment les pores pour y faire entrer l'esprit universel, & en faire sortir les principes de la vegetation en les dégageant par les fortes fermentations des sucs qui les contiennent. Enfin il élargit les tuyaux des plantes qui la doivent recevoir. C'est l'emblême d'une fille qui commence à avoir ses fleurs. Les esprits qu'on nomme la chaleur naturelle, sont au corps animé ce qu'est le Soleil à la terre. Tant qu'ils sont embarrassez dans les parties grossieres du sang, ou demi éteints

par

par l'excez du phlegme qui regne dans l'enfance ; ils ſont comme les rayons du Soleil qui ſe perdent dans une nüë, ou s'éteignent dans les humiditez exceſſives de l'air. Ils ne peuvent ni faire fermenter vigoureuſement le ſang pour le purifier par la ſeparation des impuretez qui ſortent tous les mois du corps feminin, ni ouvrir les tuyaux de la matrice pour donner paſſage à cette évacuation. Mais quand par une longue digeſtion ; par diverſes fermentations, & par pluſieurs circulations ; ils ſe ſont débarraſſez de leurs entraves, par la vigueur que cette exaltation leur donne, ils font boüillir plus fortement le ſang, & l'épurent en chaſſant de ſes pores tous les corps étrangers qu'ils y rencontrent. Enfin ils dilatent les canaux de la matrice en y repaſſant ſouvent avec impetuoſité : de ſorte que le ſang boüillant & ſubtil ne manque pas de coûler dans ces tuyaux dilatez, *Quà data porta ruit.* Tout mobile tend vers l'endroit où ſon penchant naturel le porte, ſi quelque obſtacle ne l'arrête.

Mais d'où vient que ces eſprits tardent tant à s'exalter, & à ſe dégager ? Huit ou dix ans de digeſtion, ou de fermentation, ne ſuffiroient-ils pas à leur dégagement ?

La douziéme ou quatorziéme année auroient-elles une vertu particuliere pour exciter ces esprits à se dégager ? Celle de la quatorziéme ne pourroit-elle pas étre imputée au nombre septenaire ? Mais outre que le nombre ni le temps n'ont d'autre efficace que celle des causes dont ils mésurent la durée, le même effet arrivant encore plus souvent à la douziéme année, ne peut pas étre attribué à la vertu chimerique du nombre impair. Il faut donc qu'il dépende de quelqu'autre cause, qui commençant son ouvrage au commencement de la vie, ne l'acheve qu'à la douziéme ou quatorziéme année. Les esprits sont eux-mêmes la cause de leur exaltation, & les auteurs de leur dégagement. Ce sont des prisonniers qui se mettent eux-mêmes en liberté en enfonçant enfin les portes de leur prison, c'est à dire en rompant ces parties rameuses ou grossieres qui les tenoient envelopez. Ils étoient auparavant dans les liens du soufre & du phlegme, & comme emprisonnez dans le sel, ou dans la partie terrestre du sang. Ils brisent ces liens par leur impetuosité, ils ouvrent les portes de leurs prisons en écartant ces principes passifs dont ils étoient environnez. Alors ils agi-

tent extraordinairement les parties de la liqueur qu'ils animent, & soufflans impetueusement dans ses pores, ils en balient toutes les impuretez qu'ils y trouvent, & les precipitent vers le fons du vaisseau feminin, c'est à dire, vers la matrice, d'où elles coulent ordinairement tous les mois.

Cette évacuation ne commence donc qu'à la douziéme ou quatorziéme année, parce que les esprits auteurs de cette fermentation qui la produit, ont besoin de tout ce temps pour se bien dégager. Chaque operatiõ Chymique demande un certain espace de temps. Dans les laboratoires on fait les digestions ou fermentations plus ou moins longues, selon que les principes actifs qu'on veut exalter sont plus ou moins engagez ou foibles, ou selon que les passifs sont en plus ou moins grande quantité. Il y a des vins qui ne sont dans leur boite qu'aprés un an. Il en est d'autres qui ne se peuvent boire de deux ni de trois ans. Leur esprit foible ou embarrassé dans le tartre, n'a pas pû chasser plûtôt de leurs pores les impuretez qui le rendent trouble & mal sain. Ces vins qui n'étoient pas encore épurez étoient comme le sang de ces filles qui ne se sont pas encore purgées, & ceux que la fermenta-

tion a clarifiez sont comme le sang que l'ébullition menstruale a purifié. On voit des preparations Chymiques où les principes actifs tardent encore plus long-temps a se dégager pour separer, & precipiter de leur sujet les parties inutiles ou nuisibles. L'Auteur de la Chymie Naturelle, qui veut que ses operations soient achevées en un certain temps, met une telle proportion entre la vertu de l'agent qui la peut produire, & celle des causes qui retardent son action, que l'execution de son dessein ne manque jamais de tomber dans le temps marqué par son infinie sagesse.

Au dessous de douze ans les esprits dont le sang des filles est animé, sont si embarrassez dans les principes passifs, qu'ils ne sçauroient exciter dans la masse du sang cette vigoureuse fermentation qui peut en chasser les impuretez par l'égout particulier aux femmes. Et quand elles s'en déchargeroient par une bonne precipitation, elles ne s'en separeroient pas parfaitement, les canaux destinez à les porter hors du corps n'étans pas encore ouverts. En effet, les tuyaux qui servent à cette évacuation sont fort affaissez dans le corps des petites filles. Les esprits qui les doivent dilater en y pas-

ſant ſouvent, ne ſont pas aſſez exaltez ou dégagez pour faire cette fonction. Et les canaux qui ne ſont pas d'une matiere ſolide demeurent fletris ou affaiſſez, tant que la liqueur qui doit en écarter les côtez n'y paſſe pas encore, & ils ne manquent pas de s'affaiſſer de nouveau dés qu'elle ceſſe d'y couler. Cependant cet affaiſſement n'empêcheroit pas le ſang d'y gliſſer, s'il étoit aſſez ſubtil pour penetrer dans leur petite cavité, ou pour échapper par ces iſſuës étroites. En effet le premier ſang menſtrual ne laiſſe pas de ſortir, quoy-qu'il trouve ces conduits affaiſſez. L'ébullition le rend plus penetrant qu'il n'étoit auparavant, en augmentant ſon mouvement & ſa ſubtilité. Elle luy donne même un nouveau degré d'impetuoſité, qui luy fait ſurmonter la reſiſtance que l'affaiſſement de ſes tuyaux oppoſe à ſon paſſage. L'eau boüillante s'inſinuë aiſement dans les recoins les plus ſecrets, & un torrent qui s'enfle & devient plus rapide, enfonſe enfin l'écluſe qui l'arrêtoit auparavant.

Le ſang des femmes n'a d'ordinaire cette impetuoſité, cette penetration, ou cette ſubtilité qu'à douze ans, & au deſſus. Il doit ces qualitez au dégagement de ſes

eſprits, & de ſes autres principes actifs qui n'ont pû s'exalter plûtôt, pour purifier par des vigoureuſes fermentations toute la maſſe des humeurs qu'ils animent.

Mais ſi l'exaltation des eſprits prévenoit la douziéme année, les femmes ne ſe purgeroient-elles pas avant ce terme ? Sans doute. Les cauſes naturelles ſont neceſſairement ſuivies de leur effet, ſi rien ne l'empêche. Pourquoy les femmes ne ſe purgent-elles pas ordinairement au deſſus de douze ans ? Parce que les eſprits qui doivent exciter la fermentation menſtruale, ſont encore engagez dans les principes paſſifs. Et pourquoy ſe purgent-elles à douze ans, & au deſſus. Parce que les principes actifs de leur ſang ſont aſſez dégagez pour le faire boüillir, & jetter ſon écume. Ou ces raiſons ſont vaines, ou les filles doivent avoir leurs mois avant la douziéme année, ſi les eſprits ſe trouvent aſſez exaltez. Si les ſaiſons du grand Monde qui ont des cauſes plus conſtantes, 'avancent ou reculent quelque-fois, pourquoy celles du petit ne ſeront-elles pas ſujettes à la même inconſtance ? On voit quelque-fois naître des violettes avant le mois de Mars, la chaleur que le Soleil produit dans le ſein de la terre,

étant assez forte déja pour en faire monter les esprits, les sels & les soufres volatiles qui concourent à cette belle production. On voit aussi fleurir des filles avant l'âge de douze ans, parce que la chaleur que l'esprit, le Soleil du Petit-monde, excite dans leurs humeurs est assez vigoureuse, pour bien faire fermenter le sang, la seve qui produit ces fleurs.

Les fleurs n'attendent pas le nõbre des années;
Non plus que la vertu dans les ames bieẽ nées.

Plusieurs causes peuvent hâter l'exaltation de l'esprit qui allume cette chaleur dans un corps jeune. Mais entre toutes ces causes l'ardeur du temperamment tient sans doute le premier rang. C'est comme le feu naturel qui fait boüillir le sang pour le dégagement de ses principes actifs, dont l'abondance & la vigueur font l'ardeur du temperament. Et parce qu'ils se donnent un mutuel secours pour se mettre en liberté, & qu'ils unissent leurs forces pour enfonser les prisons qui les detiennent, plus est grande leur quantité, & plûtôt ils sont dégagez. Mais comme quatre hommes forts rompront plûtôt leurs liens que huit foibles, qui joindront même leur peu de forces pour concourir au même effet; aussi

la grande quantité de principes actifs qui seroient sans force, ne suffiroit pas pour une prompte exaltation. Quand la Nature la veut donc hâter, elle joint dans le même sujet l'abondance des principes actifs avec leur force, ou leur grand mouvement. On voit dans toutes les nations certaines femmes qui tiennent du sexe masculin. Leur sang plein d'esprits, de sels volatiles, & de soufres fort enflammez, commence plûtôt ses fermentations menstruales, que celuy des autres qui n'ont qu'une quantité mediocre d'esprits, affoiblis même par l'abondance du phlegme, & des autres principes passifs. Le sang des premieres étoit dans leur enfance comme le moust de ces vins genereux, qui par la vigueur de leurs esprits, parviennent bien-tôt à leur maturité; & celuy des dernieres est semblable au moust de ces vins foibles, qui n'ayans qu'une petite quantité de principes actifs, ne boüillent, & ne s'épurent qu'avec peine, & fort tard. Il faut bien plus de temps à la biere, & au cidre pour se purifier; qu'au vin qui a beaucoup plus d'esprits que ces autres boissons. Enfin comme le vin sera plûtôt cuvé dans un chay chaud que dans un froid, où le dégagement des esprits

n'est

n'eſt pas aidé par le mouvement que la chaleur leur donne ; ainſi le ſang boult plûtôt dans un corps qui a beaucoup de feu , que dans celuy qui n'en a preſque point. Et comme cette ébullition vigoureuſe eſt la principale cauſe de l'évacuation menſtruale, on conclud que les filles d'un temperamment ardent, ſe purgent plûtôt que celles à qui la Nature donne une chaleur fort moderée.

Mais parce que les corps les plus froids peuvent devenir chauds par les exercices violens du corps , ou de l'eſprit, & par la qualité des alimens dont ils ſe nourriſſent, il eſt certain que le genre de vie peut hâter ou retarder les ordinaires aux femmes. L'agitation du corps ébranlant toute la maſſe des humeurs , en excite les eſprits auparavant aſſoupis. Ces principes de mouvement en ayant eux-mêmes receu par ce ſecours exterieur , courent par tout le corps , & en remuent toutes les liqueurs pour les faire plûtôt fermenter. On ne braſſe la biere que pour donner le branle aux principes actifs qui la doivent faire boüillir. Le corps eſt une eſpece de braſſerie , où le ſang eſt battu & remué par l'exercice de tous les membres , afin que ſes eſprits en ſoient

plûtôt exaltez, pour en chasser comme par un souffle les impuretez dont ses pores se trouvent embarrassez, celuy des femmes fort agissantes étant mieux brassé, pour ainsi dire, commence plûtôt à s'épurer, & à jetter son écume par l'égout particulier à leur sexe. On remarque aussi que les Païsanes, dont la vie est une action continuelle, se purgent plûtôt que les femmes qui vivent dans les villes, où la delicatesse & l'oisiveté regnent le plus souvent. Il suit de ce principe que les Amazones, dont la vie étoit extrémement active, avoient leurs regles plûtôt que les autres femmes. L'exercice de l'esprit peut hâter cette évacuation aussi bien que celuy du corps, la Nature ayant mis une si étroite union entre ces deux parties de nous-mêmes, que les grands mouvemens de l'une passent incontinent à l'autre. Déja l'extraordinaire activité de l'ame suppose dans le corps une grande quantité d'esprits, qui faisant aisement boüillonner le sang, le font écumer plûtôt par la fermentation & l'évacuation menstruale. De plus les pensées continuelles, ou les ardentes passions d'une ame toûjours occupée, mettent un si grand mouvement dans cette matiere subtile, qui leur sert

d'organe, qu'elle ne ſçauroit ſe mêler avec la maſſe des humeurs ſans y exciter quelque fermentation ſuivie ordinairement de la ſeparation des impuretez qui coulent tous les mois aux femmes. Les Saphos qui diſputent à nôtre ſexe le prix du bel eſprit, & de l'erudition, épurant leur ſang de bonne heure par cette évacuation hâtive, forment une plus grande quantité d'eſprit fort rafiné, & fleuriſſent de corps & d'eſprit beaucoup plûtôt que les autres perſonnes de leur ſexe. Mais entre ces heroïnes celles qui ont l'imagination fort vive, & ſouvent chatoüillée par les objets qui allument dans le cœur le feu de la galenterie, ont plûtôt leur printemps que les autres. Celles qui vivent dans le grand Monde, dans les converſations tendres, au bal, à la comedie, où chaque objet eſt une allumette, qui jette dans l'ame une flamme ſubtile, laquelle toute ſpirituelle qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'enflamer le corps, & de faire boüillir le ſang, pouſſent bien-tôt hors de leur ſein ces fleurs, qui ſont le preſage de leur fecondité. Les eſprits enflamez par une imagination échauffée, ſont comme les rayons du Soleil, qui rechauffant la terre au Printemps, & faiſant boüillonner dans ſon ſein la plus

ſubtile ſeve, l'en fait ſortir en forme de fleurs. Les careſſes des galans jettent dans leur imagination un feu qui ſe répand enſuite dans toute la maſſe de leur ſang pour le faire mieux fermenter, & rendre plûtôt ſon écume par l'écoulement menſtrual. Les coquettes qui ont l'imagination toûjours pleine d'idées laſcives, & le ſang toûjours boüillant par le feu de la concupiſcence, ſe purgent auſſi plûtôt que ces perſonnes chaſtes, qui cherchent dans la retraite un azyle à leur vertu. Ces Religieuſes qui en ſortant du monde ont été aſſez heureuſes pour le chaſſer de leur eſprit, ne ſe purgent pas ſi-tôt que les filles qui embraſent leur imagination par les charmes qu'elles trouvent dans le monde. Le ſang des filles galantes eſt un mouſt qui boult bien-tôt, aidé par un feu exterieur qui le rechauffe dans un vaiſſeau dont la propre chaleur contribuë fort à cette ébullition; & celuy des modeſtes & chaſtes eſt ſemblable au mouſt qui fermente tard, ſe trouvant dans un vaiſſeau froid, & plus propre à ralentir qu'à avancer ſa fermentation. Cependant pour ſi froid que ſoit leur ſang, il peut prendre feu par l'abus des ragouts, & des autres alimens chauds. Les épices ſont com-

me autant de levains qu'on donne au ſang pour en hâter la fermentation. Les principes actifs dont elles ſont pleines, ſe joignans à ceux du ſang, leur prêtent pour ainſi dire, main forte pour les tirer des priſons où les principes paſſifs les tenoient captifs. Ces moteurs ne ſont pas plûtôt en liberté, qu'ils excitent un mouvement inteſtin dans toutes les parties de la liqueur, & cette ébullition en chaſſe tous les corps étrangers qui fourniſſent la matiere des mois. Les filles qui uſeroient de mets fort épicez, pourroient donc anticiper le terme que la Nature a marqué pour cette évacuation, en precipitant la fermentation qui la produit. Car puis-qu'elles peuvent reſtablir cette fermentation quand elle ne ſe fait pas aſſez bien dans la ſuppreſſion des regles, pourquoy ne pourroient-ils pas la produire dans le ſang avant le temps fixé par la loy naturelle? Si les humeurs d'une jeune fille ne conçoivent pas l'ébullition menſtruale, c'eſt parce que les eſprits & les ſels qui la doivent exciter, ſont demi noyez dans l'abondance du phlegme; & ſi l'uſage exceſſif des eſprits donne au ſang une ſi grande quantité d'eſprits & de ſels, qu'ils l'emportent ſur le phlegme, pourquoy ne boüillira-t'il

pas pour verser dans l'égout naturel ses superfluitez ? Mettez dans le corps d'une fille au dessous de douze ans un levain suffisant pour la fermentation menstruale, & vous luy donnerez ses mois, comme si elle étoit à l'âge qui donne ce benefice au sexe. Le temps n'a d'autre vertu que celle des causes dont il est accompagné. Et comme une fille qui n'a pas dans son sang un levain suffisant, ne se purge pas à vingt ans, ainsi celle dont les esprits & les autres principes actifs sont assez dégagez pour faire un ferment assez fort, se purgera sans attendre le terme ordinaire.

L'air pouvant hâter la fermentation du sang, contribuë quelque-fois à cette anticipation. Un air chaud sans excez est plus propre à le faire boüillir que celuy où le froid l'emporte par-dessus son contraire. Les corps qui vivent dans un climat ardent sont comme les cuves qui sont dans un chay bien chaud, où le moust commence plûtôt à boüillir que dans ceux qui sont temperez ou froids. L'air est déja par luy-même un ferment universel qui aide toutes les fermentations dont il penetre le sujet; mais quand ses esprits & ses sels sont ébranlez par une forte chaleur du Soleil, ils sont

encore plus propres à donner le branle à ceux qui doivent faire fermenter le ſang, avec lequel il ſe mêle par la reſpiration, & par la tranſpiration. Je ne doute point que les femmes qui vivent dans les païs Meridionaux, ne commencent plûtôt à ſe purger que celles qui habitent dans le Septentrion. On remarque auſſi qu'elles ſont plûtôt fecondes dans la Zone torride que dans la glaciale. Or l'évacuation menſtruale doit étre un avant-coureur de la fecondité. Et puiſque le Portugal voit aſſez ſouvent des filles enceintes à l'âge de huit à neuf ans, elles ſe purgent ſans doute avant la douziéme année de leur âge.

CHAPITRE V.

Pourquoy les Filles ne ſe purgent pas tous les mois au deſſous de douze ans.

CEPENDANT les petites filles ne ſe purgent pas ordinairement au deſſous de douze ans dans ces climats temperez. Ne s'amaſſe-t'il pas dans la maſſe de leur

ſang aſſez d'impuretez pour cauſer la fermentation menſtruale ? Oüy ſans doute. Leurs levains ne ſont pas plus vigoureux que ceux des perſonnes qui ſont au deſſus de cet âge. Ils ſont au contraire affoiblis par l'abondance du phlegme qui ſe rencontre dans l'enfance, & par la gloutonnerie des enfans qui mangent tout ſans choix, & ſans diſcernement, & qui ſe rendent même les meilleurs alimens nuiſibles par la trop grande quantité qu'ils en prennent, quand ils ſont abandonnez à leur avidité. Pour répondre à cette difficulté, je remarque que ces impuretez dont la maſſe du ſang ſe charge, ne ſont que l'occaſion de ſes fermentations menſtruales, & que les eſprits en ſont la cauſe principale. On pourra voir cy-devant l'explication & la preuve de cette propoſition, ſans qu'il ſoit neceſſaire de la repeter icy. Quand donc les eſprits ſont accablez par les principes paſſifs noyez dans le phlegme, embarraſſez dans les parties terreſtres, ou dans les ſoufres groſſiers, ou fixez par quelque ſel acide, ils ſont preſque ſans action & ſans mouvement, ils n'ont pas la force de chaſſer les corps étrangers qui embarraſſent les pores du ſang, ni d'en agiter les parties pour faire

cette

cette grande fermentation, qui produit les fleurs des femmes. C'eſt l'état auquel ſe trouvent les eſprits dans le corps des petites filles. Ils ſont demi éteints dans le phlegme dont les jeunes corps ſont pleins : appeſantis par les parties groſſieres dont ils n'ont encore pû ſe débarraſſer, ils ont aſſez de peine à ſe mouvoir pour entretenir cette douce fermentation, dans laquelle la vie conſiſte : & demi fixez enfin par l'acide que les corruptions du lait dont ils ſe nourriſſoient dans la premiere enfance, ont fait abonder dans la maſſe du ſang, ils ſont incapables de ces mouvemens vigoureux qui chaſſent hors du corps les impuretez des humeurs; Le ſang des enfans eſt comme un mouſt, ou comme une biere qu'on vient de braſſer, & qui ne fermente pas encore, parce que ſes eſprits ſont encore comme captifs ſous le joug des parties groſſieres, ou des principes paſſifs, juſqu'à ce qu'ils ſe dégagent eux-mêmes par leur propre effort, ou qu'aidez par les principes actifs de quelque levain étranger, ou excitez par quelque chaleur exterieure, ils ſe mettent en liberté. L'eſprit du ſel dont les alimens ſont aſſaiſonnez, celuy du nitre qu'on reſpire avec l'air, & tous les principes actifs des plantes, & des

animaux qu'on mange, concourent à former un levain qui donne le branle aux esprits d'un jeune sang, pour leur faire secoüer le joug des principes passifs qui les tenoient comme captifs. Mais comme la Chymie nous apprend qu'une douce digestion, & des frequentes circulations aident beaucoup l'exaltation des principes actifs, aussi le sang est dans le corps animé comme dans un vaisseau Chymique, qui par sa chaleur moderée, en excite les esprits, operation que les Chymistes appellent digestion, ou dans les arteres, & dans les veines comme dans autant de vaisseaux circulatoires, où les principes actifs se dégagent insensiblement. Quand les Chymistes commencent quelque operation à laquelle le feu sert d'instrument, ils ne donnent au commencement qu'un petit degré de chaleur, qu'ils augmentent insensiblement. Ainsi le sage Auteur de la Chymie Naturelle ayant dessein de perfectionner nôtre sang dans le laboratoire de nôtre corps, n'y allume au commencement de nôtre vie qu'une petite chaleur, qui n'est pas d'abord capable de dégager les esprits. Mais cette chaleur croissant de jour en jour, donne enfin aux esprits le mouvement dont ils

ont besoin pour faire dans le sang de vigoureuses fermentations, qui en chassent tout ce qui ne luy est pas naturel. L'augmentation de cette chaleur qui a été cause du dégagement des esprits, & des sels volatiles, est elle-même un effet de ce dégagement. Cette exaltation est encore aidée par le battement de toutes les parties par où le sang passe. Il est battu dans la poitrine par le cœur, & par le poumon, comme par deux moulins qui le divisent, le subtilisent, & le rafinent par leur battement continuel. Il est encore battu dans tout le corps par le battement des arteres, par le pressement des muscles, & par le mouvement peristaltique de toutes les parties. Toutes ces operations chymiques & mechaniques, ne tendent qu'à la purification du sang par le dégagement des esprits qui doivent en étre la principale cause, en chassant les parties étrangeres qui les empêchoient de courir librement dans les pores du sang, & d'en animer parfaitement toute la masse. Alors les esprits libres & fort actifs, agitent toutes les humeurs, les font boüillir, écumer & verser leurs impuretez par les issuës qu'elles trouvent dans la matrice. Cette ébullition, & les causes qui l'excitent man-

quant aux petites filles, il faut qu'elles manquent aussi de ce benefice que les femmes ont tous les mois par le moyen de cette fermentation.

Mais comme la plus violente ébullition ne fait point sortir le vin ou la biere d'une barrique dont la bonde est fermée ; ainsi quand le sang des petites filles boüilliroit autant que celuy des femmes, il ne jetteroit pas son écume, parce que les issuës par où elle doit sortir sont fermées. Tout le corps de la matrice est si petit dans les filles qui sont au dessous de douze ans, que les Anatomistes ont quelque-fois assez de peine à la trouver. Si le tout est presque imperceptible, que doivent étre les parties? Les veines & les arteres y sont comme des filets ; & ces conduits qui devroient mener le sang des arteres dans la cavité de la matrice, où l'on n'introduit qu'avec peine le bout d'un petit stilet, ne s'y voyent qu'avec un microscope. Cette partie n'est encore qu'une piece d'attente. Le temps de ses operations n'est pas encore venu. Ses tuyaux sont trop étroits pour servir d'égout à tout le corps, & sa cavité trop petite pour servir de logis au Roy des animaux. Il n'étoit pas necessaire d'arroser encore ce champ,

puis-qu'il ne sçauroit étre fecond à cet âge. Mais quand les esprits du sang qui poussent continuellement les vaisseaux, qui les contiennent, par l'effort qu'ils font pour en sortir ; quand la chaleur du Bain-marie, que la vescie luy forme par-dessus, & le feu du fumier qu'a la matrice audessous d'elle, en auront dilaté les conduits, alors le sang qui aura eu loisir de dégager ses principes actifs par la chaleur douce que la Chymie Naturelle allume dans les fourneaux du corps animé, par des frequentes circulations dans un grand nombre de serpentins, & par une infinité de distillations, de rectifications & de cohobations, jettera par cet égout dilaté les impuretez que les vigoureuses fermentations en auront separées. Et quand les premieres fermentations menstruales trouveroient fermez ces conduits qui sont destinez à mener ce sang impur dans la cavité de la matrice, ils seront bientôt ouverts par l'effort que le sang fera pour sortir par là. On sçait assez avec quelle facilité les liqueurs se font des routes, pour si peu qu'elles puissent s'insinuer, sur tout quand la chaleur les a renduës plus penetrantes. Or le sang sort alors tout boüillant des arteres. Quand il n'y trouveroit pas

des routes prêtes, il feroit capable de s'en faire, mais la Nature luy en a tracé un grand nombre dans la matrice. Elles ne sont qu'affaiffées, il ne faut que les dilater. Un boyau fletri se dilate au moindre vent qu'on y souffle. Quand l'enfant naiffant commence à respirer, l'air qui trouve l'extremité de ses bronches affaiffée, parce qu'elle est membraneuse, ne laiffe pas d'y gliffer, & le sang qui paffoit du ventricule droit au ventricule gauche du cœur dans le fœtus par le trou de Botal, fans paffer par le poumon, dont les vaiffeaux étoient affaiffez, s'élance dans l'artere pulmonaire, dés que cette compreffion ceffe; ainsi le fang menftrual coule dans les égouts de la matrice à la moindre ouverture qu'il y trouve. Et comme la terre ne porte ni fleurs ni fruit, si elle n'est arrofée; auffi la matrice comme un parterre naturel, ne pouffe fes fleurs que quand elle a été baignée par cette rouge rofée. Enfin comme la terre ne porte guere de fruits qu'aprés avoir donné des fleurs, ainfi les fleurs de la femme font les avant-coureufes ordinaires du fruit de fes entrailles. Il y a même de l'apparence que cet ordre naturel a donné le nom à cette évacuation, qui pourroit auffi l'avoir pris du

mot Latin, *Fluor*, qui signifie écoulement. Ces fleurs ne sont pas comme celles des arbres qui sont suivies de prés, & même souvent accompagnées de fruit, elles sont plûtôt comme celles qui naissans au commencement du Printemps, precedent de loin les premiers fruits, qui ne viennent que sur la fin de cette saison, la chaleur du Soleil n'étant pas encore assez forte pour faire sublimer cette abondance de seve qui est necessaire à la production du fruit. Ainsi les jeunes filles ne sont pas capables de porter du fruit dés qu'elles ont leurs premieres fleurs. Le sang qui est comme la seve que fournit le champ de la matrice, n'y coule pas encore en assez grande quantité pour former le fruit qu'on nomme * l'Embryon, parce qu'il se nourrit par un espece d'arrosement. La chaleur qui doit pousser cette seve est encore trop foible pour l'y faire couler en assez grande abondance. L'entrée du Printemps tient encore de l'Hyver, le Soleil n'envoye à la terre que peu de rayons encore demi éteints par les humiditez excessives de l'air. Le sein de la terre est encore fermé. Les esprits qu'elle contient trouvans ses conduits bouchez, ne peuvent pas se sublimer pour la vegetation,

Βρυειν, * Arroser.

ou la production des plantes. Mais les rayons du Soleil qui devient plus vigoureux, secondant par dehors les vains efforts que ces esprits faisoient pour sortir, ouvrent les pores de la terre, dans lesquels l'air entre chargé de l'esprit du nitre, & de tous ceux qui s'y subliment des corps terrestres. Tous ces furets parcourent les recoins les plus secrets, en ouvrent bien les conduits, & donnent une libre issuë à la seve, qui monte dans les tuyaux des plantes, comme dans autant de vaisseaux sublimatoires. Et parce que cette ouverture de la terre se fait dans le mois d'Avril, les Latins l'ont appellé, *Aprilis vel Aperilis*, du verbe Aperire, qui signifie ouvrir. La premiere enfance est comme le mois de Mars, où le sein de la Nature est encore fermé. Les esprits du cœur & du cerveau, sont comme les rayons du Soleil & de la Lune, qui devroient échauffer & ouvrir les conduits de la matrice comme les pores du champ naturel, pour y faire couler la seve du sang menstrual. Mais les esprits affoiblis par le phlegme excessif de l'enfance, ne peuvent produire qu'une petite chaleur, qui n'est pas capable d'ouvrir suffisamment les routes de la matrice. Quand le Soleil du

Petit-

Petit-Monde, le cœur ou le cerveau a desseché par la flamme déliée, mais vigoureuse de ses esprits, l'excez du phlegme qui l'éteignoit presque auparavant, ses rayons penetrant le corps de la matrice, dilatent ses tuyaux, où le sang coule ensuite par son propre penchant par l'impulsion du cœur, qui le chasse comme un piston, & par la fermentation que ces esprits vigoureux luy causent. C'est alors comme l'Avril de l'adolescence. L'esprit s'ouvre aussi bien que le corps. Il naît des fleurs dans l'un & dans l'autre. Les premieres qui y paroissent sont comme les violetes, & ces autres fleurs qui sont les premieres productions du Printemps. La diversité des climats répond à la difference des temperamens qui avancent ou reculent la naissance des fleurs dans le Petit-monde, aussi bien que dans le grand. On en voit même qui semblent braver l'Hyver. L'amendier n'attend pas que l'air se soit fort échauffé pour y exposer ses fleurs, parce que les principes qui composent sa premiere seve sont si volatiles, qu'ils n'ont besoin que d'un degré de chaleur pour se sublimer. Ainsi certaines filles fleurissent dés qu'elles sentent les moindres approches du Printemps de l'adolescence. Leur sang sort

ſubtil & vigoureux par l'abondance des eſprits, & des ſels volatiles, dont il eſt plein, s'inſinuë dans les routes de la matrice, quelques étroites qu'elles puiſſent étre. Enfin il y a une eſpece de fleur qu'on nomme Perceneige, parce qu'elle naît malgré la froideur de la neige qui couvre la plante par laquelle elle eſt produite. C'eſt l'embléme de cette petite fille qui a donné occaſion à cette diſſertation par les fleurs qu'elle a euës depuis la cinquiéme année de ſon âge, juſqu'à la ſeptiéme, la froideur ni l'humidité de la premiere enfance, n'ayant pû les empêcher de naître. Ce cas eſt aſſez particulier pour meriter que nous y arrêtions quelque temps nôtre meditation.

CHAPITRE VI.

Pourquoy une Fille de cinq ans s'eſt purgée par la matrice juſqu'à la ſeptiéme année de ſon âge.

LA Nature anticipe quelque-fois ſes mouvemens. Nôtre païs dont le Prin-

temps ne commence qu'au mois de Mars, voit quelque-fois naître des violettes au mois de Fevrier, parce que les causes de ces agreables productions n'agissent pas si lentement que dans les autres années. L'Hyver moins rude qu'à l'ordinaire, a moins engourdy ou fixé les principes de la vegetation. Le sein de la terre moins fermé que les autres années, n'attend pas le mois de Mars ou d'Avril à s'ouvrir pour leur donner une libre issuë, afin qu'ils puissent monter & se sublimer, comme on parle, jusqu'au sommet des plantes. Et le Soleil qui comme un feu celeste penetre les entrailles de la terre, pour y faire mieux boüillir & fermenter les sucs vegetaux qu'il y rencontre, a la principale part à leur fermentation, à leur sublimation, & à l'ouverture prematurée de cette terre qui se couvre de fleurs. S'il peut chasser de nôtre air avant le mois de Mars ces sels congelans, qui ralentissent fort l'esprit des animaux & des vegetaux, & qui serrans la surface de la terre, ferment la porte à toutes les productions qui pourroient en sortir, il ramene avant le temps la belle saison, qui pousse des fleurs au mois où les plantes qui les doivent porter commençoient à peine à poindre les autres années.

La foiblesse & l'embarras des esprits avec la petitesse des conduits où le sang menstrual doit couler, font que les petites filles n'ont pas ce que les femmes ont accoûtumé d'avoir tous les mois. Mais s'il se trouve une fille au dessous de douze ans dont les esprits soient assez dégagez & vigoureux pour exciter cette fermentation du sang, qui le fait repandre par les arteres de la matrice, & dont les conduits naturels soient assez ouverts pour le laisser couler, cette évacuation n'attendra pas le terme ordinaire. Il est naturel à une liqueur de sortir par la premiere issuë qu'elle rencontre, & de surmonter même les petits obstacles qu'elle y trouve quand elle est émuë. C'est le cas de cette petite fille qui fournit le sujet de ce discours. Son sang boüillant vigoureusement dans ses veines, & dans ses arteres, a trouvé les conduits de la matrice assez ouverts pour luy donner passage. La tension de ses veines, la douleur de tête, l'insomnie, la rougeur de son visage, la chaleur extraordinaire de tout son corps, l'émotion de son pouls, & la soif qui précedoient cette évacuation, marquoient assez la violente fermentation de ses humeurs, & l'agitation de ses esprits. Et comme une

liqueur qui boult, ou qui fermente pousse beaucoup plus de vapeurs que quand elle est calme, ainsi le sang de cette enfant fumant extraordinairement pendant son ébullition, avoit besoin d'une abondante transpiration, dont la suppression causée par un air froid, qu'on nomme le serain, ne pouvoit qu'incommoder beaucoup cette fille. Son sang rarefié par cette excessive ébullition, enfloit ses vaisseaux, & causoit la douleur de tête par la tension violente de ceux des meninges, où sa chaleur excessive le faisoit sublimer. La rapidité avec laquelle il entroit dans le cerveau, troubloit le calme où les esprits doivent étre pour faire le sommeil, leur agitation les faisant autrement couler dans les organes des sens dont l'exercice fait la veille. Outre que la masse des humeurs, & celle des esprits sont comme deux mers qui se font part mutuellement de leurs agitations par mille canaux de communication, qui joignent les veines & les arteres avec les nerfs. Par où l'on peut encore comprendre la cause de ses inquietudes qui dépendoient de l'émotion generale de ses esprits. Tant que ceux-cy sont dans l'agitation, ils ne font que courir de muscle en muscle. Une liqueur émeuë

ne peut pas demeurer dans son bassin. Elle coule incessamment dans les canaux qui aboutissent à son reservoir. L'esprit animal est comme cette liqueur ; la tête comme son reservoir, les nerfs comme les canaux, & les muscles comme ces machines hydrauliques qui doivent en être meuës. La chaleur du lit augmentant le mouvement des esprits, rendoit les inquietudes de cette fille plus grandes la nuit que le jour. Son sang donnoit sa couleur au visage, qu'il inondoit par son ébullition & son épanchement. La rougeur même de cette humeur augmentée par la chaleur qui la rarefioit, devoit rendre le teint de cette fille plus vermeil qu'à l'ordinaire. Quand le sang sort des veines, il est toûjours rouge ; parce qu'il est chaud. Il est même certaines fermentations qui rehaussent sa couleur d'écarlate. Celuy qu'on tire aux enfans qui couvent la petite verolle, ou la rougeole, est extraordinairement vermeil. J'en ay veu sortir de tres-beau du corps d'un enfant à qui la rougeole sortit incontinent aprés la seignée, quoy-que celuy qu'on luy avoit tiré le jour precedent n'eût pas couleur de sang.

La chaleur qui rehaussoit la rougeur du

ſang & du viſage en cette fille, & qui ſe repandoit par tout ſon corps, étoit un effet de l'extraordinaire fermentation que nous ſuppoſons dans ſes humeurs. Comme cette qualité ne conſiſte que dans un mouvement circulaire & rapide, il eſt impoſſible qu'elle ne ſuive une ébullition violente. L'agitation extraordinaire des parties dans une liqueur qui fermente, ſaute aux yeux de tous ceux qui la regardent; & la détermination de leur mouvement en rond, ſuit naturellement des obſtacles qu'elles trouvent de tous côtez, quand elles commencent à ſe mouvoir plus rapidement qu'à l'ordinaire. Pour prouver que la fermentation peut étre la cauſe de la chaleur, nous n'avons pas beſoin d'aller dans les laboratoires de Chymie, où l'on voit tous les jours mille exemples de cette verité. Chacun peut s'en convaincre par l'ardeur qu'on ſent dans les tonneaux où le vin & la biere boüillent. Et ſi ces liqueurs ne peuvent ſe fermenter ſans qu'il s'allume quelque chaleur dans leur ſein; que doit-ce étre du ſang qui contient ſans comparaiſon plus qu'elles d'eſprits, de ſels volatiles, & de ſoufres, veritables principes de la chaleur, parce qu'ils ſont ſuſceptibles d'un mouvement plus ra-

pide ? Un Soleil fort chaud augmentant leur agitation en cette enfant, augmentoit à même-temps l'ardeur & l'ébullition des humeurs, avec les incommoditez que cette excessive fermentation causoit à cette fille ; aussi quand elle avoit ses regles, elle n'alloit jamais au Soleil impunement. Enfin ces sels volatiles & sulfurez, se sublimant par la chaleur des entrailles vers l'estomach, l'œsophage & la bouche y causoient cette piqueure à l'occasion de laquelle nôtre ame a cette sensation, qu'on appelle soif. Et comme ils sont fort propres à mortifier l'acide qui fait l'appetit, ils ne manquoient pas de donner un grand dégout à cette fille.

Son alteration, sa chaleur excessive, la rougeur de son visage, son insomnie, sa migraine & la tension de tous ses vaisseaux, sont autant d'effets & de preuves de cette fermentation qui cause les mois des femmes. La seconde cause de cette évacuation periodique, ou l'ouverture qu'elle suppose dans les conduits de la matrice, ne manquoit pas non plus à cette petite fille, puisqu'on ne peut pas douter que le sang n'en soit sorty tous les mois pendant un an & demy. Quand on voit couler l'eau d'une fontaine, on peut asseurer que ses canaux

sont

ſont ouverts. Nous ſçavons donc que les humeurs de cette petite fille fermentoient extraordinairement une fois le mois, & que les tuyaux de ſa matrice étoient plus larges que ceux des autres filles de ſon âge. Cherchons les cauſes de cette grande fermentation, & de cette dilatation extraordinaire, qui n'ont pas attendu le terme que la Nature leur a marqué.

Pour ce qui regarde la fermentation, on en peut trouver les cauſes dans le temperament, & dans la maniere de vivre de cette fille qui a beaucoup de feu, & qui aime extremement les alimens épicez & ſalez.

Quoy-que la chaleur ne ſoit pas la principale cauſe de la fermentation, il eſt pourtant certain qu'elle l'aide extremement. Quand l'experience ne nous auroit pas apris cette verité, la raiſon nous en convaincroit ſuffiſamment. La fermentation & la chaleur n'étans l'une & l'autre qu'un mouvement de parties, il eſt aiſé de comprendre qu'elles ſe donnent un mutuel ſecours. En ſorte que ſi la fermentation produit quelque-fois la chaleur, celle-cy produit à ſon tour la fermentation, la fille reproduiſant en quelque façon ſa mere ſans miracle.

Le temperament ardent de cette fille doit donc faire trouver moins étrange cette fermentation hâtive, qui luy donne l'évacuation des femmes avant le temps. Les Portugaises, les Espagnoles, les Italienes, les Indienes, se purgent plûtôt que les Angloises, Hollandoises, Danoises, Françoises. Et les esprits & les sels volatiles du sang de cette fille extraordinairement agitez par cette chaleur, ont eu assez de force pour en ébranler toute la masse, & pour en chasser les impuretez, qui bouchant leurs chemins, ou les pores du sang, s'opposoient à la liberté de leur course. On a remarqué cy-devant que le moust boüilloit beaucoup plûtôt, & plus vigoureusement dans un chay chaud que dans un froid, la chaleur exterieure servant d'éperon à ses esprits engourdis, ou embarrassez dans les principes passifs. Le corps de cette fille étoit comme un poële dont la forte chaleur a bien-tôt donné le premier branle aux esprits de son sang, pour hâter l'exaltation de ses principes actifs, qui sont les auteurs des fermentations par lesquelles le sang des femmes se purifie. Mais le principe de cette exaltation hâtive, ne vient pas toûjours de dehors, l'abondance des esprits, & des

tels volatiles l'avance encore mieux que la chaleur exterieure. Il est vray que la vigueur de ces principes n'est pas bien distinguée de la chaleur que nous attribuons au temperament de cette fille ; puis-qu'ils sont eux-mémes les principales causes de cette chaleur. La vivacité de cette enfant, le brillant de ses yeux, son extréme sensibilité, son agilité, & la facilité avec laquelle elle comprend les choses, marquent assez une grande quantité d'esprits, & de sel volatile, le dégagement, & l'exaltation de ces principes actifs. Des liqueurs qu'on met dans un vaisseau circulatoire pour les y perfectionner par une douce digestion, & par une lente circulation, les unes ont besoin de plus de temps que les autres pour parvenir au point de perfection qu'on veut leur donner. Et cette difference vient ou des principes actifs qui doivent étre la principale cause de leur exaltation, ou des principes passifs qui s'y opposent par l'embarras de leurs parties grossieres. Quand l'esprit, le sel & le soufre ont plus de force pour se dégager que le phlegme, ou la téte-morte n'en ont pour les retenir, alors cette exaltation se fait. Mais si les principes passifs l'emportent sur les actifs par leur quan-

tité, ou par l'embarras de leurs parties; l'exaltation s'en fera plus tard, & la liqueur qu'on prepare aura besoin d'un plus grand nombre de circulations. Les humeurs roulent dans le corps animé comme dans un vaisseau circulatoire pour exalter leurs esprits, & leurs sels volatiles, ou pour les dégager des passifs & grossiers qui leur servent d'entraves. Le sang de quelques-uns est si chargé de phlegme, & de parties terrestres, qu'à peine leurs esprits peuvent exciter cette fermentation qui entretient la vie. Si c'est un homme, cette mauvaise disposition de son sang ne paroîtra que par la lenteur de ses mouvemens, & de ses pensées : mais si c'est une femme, on en trouve encore une marque dans la tardiveté de ses mois, qui sont produits par le dégagement des esprits. Cette exaltation a besoin d'un plus grand nombre de circulations. Les fonctions qui en dépendent sont comme ces fruits tardifs, qui ayans besoin d'une fort longue coction ou digestion pour l'exaltation de leurs principes, dans laquelle consiste leur maturité, ne viennent que dans la derniere saison. Mais on peut comparer aux fruits hâtifs ces fonctions qui devancent le terme que la Nature leur a prescrit.

Il est certaines personnes dont le sang contient si peu de tête-morte, & si peu de phlegme, que les esprits, & les sels volatiles s'en dégagent au premier effort. Il n'a pas besoin de circuler si long-temps pour élever ses principes actifs à ce degré d'exaltation, ou de rafinement qui les rend capables des principales fonctions ausquelles la Nature les a destinez. Cet état des esprits se connoît dans un homme par l'agilité de son corps, & par la vivacité de son esprit. Mais dans la femme on peut joindre à ces marques, l'anticipation de ses regles, qui sont causées par une vigoureuse fermentation du sang, qu'une exaltation prématurée de ses principes actifs a causée. On observe aussi que les jeunes filles qui ont beaucoup de feu, se purgent plûtôt que celles qui ont beaucoup de phlegme, ou qui sont naturellement froides. Celle dont on explique icy l'accident, étoit de ce premier ordre. Son sang naturellement petillant a bien-tôt exalté ses esprits, & ses sels volatiles, dont il étoit plein. Une circulation de cinq ans a suffi pour cette exaltation, pour laquelle une de douze suffit à peine dans les autres.

Mais elle aidoit cette fermentation de

son sang, & l'exaltation de ses principes par des levains exterieurs. L'esprit du sel qu'elle aimoit beaucoup, & les sels volatiles, des épices dont elle usoit volontiers, étoit comme des troupes auxiliaires qui venoient au secours des principes actifs, que les passifs tenoient captifs dans son sang au commencement de sa vie. Quand elle prenoit des alimens trop salez, elle faisoit comme ceux qui mettent du sel dans la cuve pour faire plûtôt fermenter le vin, en aidant par là le dégagement de ses esprits. Mais l'usage qu'elle faisoit des épices secondoit encore l'effet de l'esprit du sel. L'experience nous apprend en effet que leurs sels volatiles sont un bon remede contre la suppression des mois, en mortifiant l'acide qui la produit par la coagulation du sang. Les esprits de cette fille fortifiez par celuy du sel, & par les sels volatiles des aromates, ne manquoient pas d'exciter une vigoureuse fermentation, dés que la masse du sang se trouvoit chargée de corps étrangers que la nourriture d'un mois y apportoit. Alors toutes les humeurs s'enflant, avoient peine à se contenir dans les vaisseaux, qui les repandoient dans la matrice, où plusieurs causes leur avoient ouvert des issuës.

Le ſang même allant ſouvent hurter pour ainſi dire à la porte des vaiſſeaux, contribuoit à l'ouvrir. Si une chauſſée eſt enfin enfonſée par un torrent impetueux qui la bat continuellement, & qui redouble de temps en temps ſes efforts ; à plus forte raiſon s'ouvrira une ſous-pape, ou un tuyau qui n'eſt qu'affaiſſé. Le torrent de la circulation bat continuellement l'orifice de ces tuyaux, qui doivent porter le ſang dans la cavité de la matrice. Mais il leur fait une violence extraordinaire, lorſque les humeurs émeuës, & gonflées par la fermentation menſtruale, cherchent une iſſuë dans la matrice, où leur propre poids les entraîne. Il ſuffit donc d'avoir prouvé que cette fermentation ſe paſſoit dans le corps de cette enfant, pour conclure qu'une telle ébullition a quelque part à l'ouverture des conduits matricaux.

Elle n'y contribuë pas ſeulement par l'impulſion violente qu'elle faiſoit à l'orifice des tuyaux, mais encore par la chaleur qu'elle allumoit dans les entrailles de cette fille. Tout le monde ſçait que la chaleur ouvre les corps les plus ſerrez. Comme il étoit important que les cribles, ou les filtres par leſquels la Nature ſepare quel-

que liqueur, demeuraſſent toûjours ouverts dans nôtre corps pour recevoir les liqueurs qui doivent y paſſer, la Nature a pris ſoin de les fomenter par une eſpece de Bain-marie, afin de les tenir ouverts par la chaleur de cette fomentation. Le cerveau eſt le filtre de l'eſprit animal, le foye eſt le crible de la bile, la rate d'un ſel fixe, qui donne quelque conſiſtance au ſang, les reins de la ſeroſité, la matrice du ſang menſtrual. Et toutes ces parties ont un grand nombre de vaiſſeaux pleins de ſang, dont la douce chaleur tient leurs tuyaux ouverts. Or la chaleur des entrailles étoit plus grande en cette fille que dans les autres enfans de ſon âge. Car elle avoit beaucoup augmenté ſon grand feu naturel par l'uſage frequent du ſel, & des épices. De plus les ſels acres, ou les alkalis volatiles des aromates mortifians les acides qui donnent l'épaiſſeur au ſang, l'avoit rendu ſi ſubtil, qu'il auroit pû ſortir par des iſſuës encore moins ouvertes que celles de cette jeune matrice. L'aloé plein d'un ſel acre, cauſe le même épanchement. C'eſt pourquoy les Medecins en défendent l'uſage à tous ceux qui ſont ſujets à quelque perte de ſang; & ſur tout aux hemorrhoïdes, où le ſang eſt porté

par

par ſa propre peſanteur. Enfin l'alkali des kantarides encore plus violent, fait piſſer le ſang à ceux qui ſont aſſez temeraires pour en prendre par la bouche. Les humeurs de cette enfant étant donc pleines de ces eſprits, & de ces ſels violens que le ſel, & les épices leur fourniſſoient, ce n'eſt pas merveille qu'elles ayent ouvert avant le temps la porte que la Nature ſembloit leur tenir encore fermée. Mais ces alimens epicez & ſalez contribuoient à cette ouverture, non ſeulement par les levains vifs qu'ils fourniſſoient au ſang pour le faire fermenter extraordinairement, mais encore par le marc de leurs excremens, qui tenant beaucoup de leurs principes, & de leur chaleur, formoient audeſſous de la matrice comme un feu de fumier, qui n'aidoit pas peu l'ouverture de cette partie. Celle cy, ſur tout quand elle a conceu, eſt comme ce vaiſſeau que les Chymiſtes mettent dans le fumier pour exciter par ſa douce chaleur la digeſtion, la fermentation, ou la vegetation des matieres, qu'ils y ont miſes, & la fable d'Orion qu'on feint avoir été formé dans une outre-miſe en digeſtion dans le fumier, aprés que Jupiter ou Mercure y eurent uriné, n'eſt que l'hiſtoire Enigma-

tique de la generation de l'animal. Chacun en voit assez les rapports, sans qu'on les luy fasse toucher au doigt, la pudeur se contente de les indiquer sans les presser davantage. La matrice est cette bouteille renversée, & plongée dans le fumier, où Salmeut dit que l'enfant se forme. Le feu de fumier qui vient du rectum, se trouvant plus fort dans les entrailles de cette fille, a causé des esprits, & des sels aromatiques que le marc des alimens y avoit entraînez, a pû sans doute hâter l'ouverture des tuyaux qui sont dans la matrice de cette fille. On a dit cy-devant que la chaleur du Printemps ouvroit le sein de la terre, dont les pores étoient fermez pendant l'Hyver, afin qu'à la faveur de cette ouverture les rosées fecondes de la belle saison la puissent aisement penetrer pour la rendre grosse, par maniere de dire, le Ciel étant comme le mâle, & la Terre comme la femelle. Et c'est-ce que les Poëtes ont voulu representer par les amours de Jupiter & de Cerez, designans la terre par cette Deesse, & l'air par ce Dieu, selon ce passage d'Horace, *Jacet sub Jovo frigido venator.* Et selon cette expression commune parmi les Latins, *Sub dio pernoctari*, Coucher à la belle étoi-

le; Ζευς Διος, étant le nom Grec de Jupiter. En quelque temps de l'année que cette cause agisse, elle produit son effet. Par un déreglement des saisons on voit quelque-fois le Printemps prendre la place de l'Hyver. Alors la terre pousse son germe, l'herbe croit, les fleurs s'épanoüissent, quoy-qu'il semble que ce n'en soit pas encore le temps. Ainsi quoy-que la cinquiéme année dés filles ne soit pas la saison de leurs fleurs, toutes les causes qui les font éclorre s'étant trouvées dans le corps de celle qui nous à fourny le sujet que nous avons en main, elles n'ont pas manqué de produire leur effet avant le temps. Les saisons du Petit-monde se peuvent déregler aussi bien que celles du grand, les principes de leur ordre étant sujets à de grandes varietez. Le champ de la matrice dans cette enfant ayant eu son printemps plûtôt que celuy des autres filles, ouvrit aussi son sein beaucoup plûtôt. Il a receu dans ses pores la rosée menstruale, qu'on en a veu couler une fois en trente jours pendant dix-huit mois. On pretend que le nitre de l'air penetrant la terre au Printemps est la principale clef qui ouvre son sein. Ce sel se trouve en abondance dans les excremens de

tous les animaux ; & comme on a remarqué que l'esprit de nitre versé sur le sel commun, le convertit en salpetre, principalement quand cette conversion est aidée par quelque lente digestion ou circulation, ainsi le sel marin, dont les alimens sont assaisonnez, se change dans nôtre corps en nitre par l'esprit nitreux que nous recevons de l'air, & de la boisson. Et ce changement est favorisé par la circulation que ce mélange de nitre, & de sel commun, subit dans le laboratoire de la Chymie Naturelle. Il ne faut pas douter que ce nitre ne fasse le même effet dans le Petit-monde que dans le grand, qu'il n'en ouvre les conduits, & qu'il ne contribuë à sa fecondité. S'il s'y trouve en une quantité suffisante même dans l'enfance, il ouvrira les tuyaux de la matrice, & fera couler les mois même à l'âge de cinq ans. L'enfant dont nous parlons mettant dans son corps beaucoup de sel, avoit fait dans ses entrailles comme une mine de nitre qui dilatoit suffisamment les vaisseaux de la matrice pour en faire couler le sang tous les mois.

La largeur ou l'ouverture de ces conduits pourroit même étre en partie naturelle. Il est certain que les tuyaux sont plus

larges dans les perſonnes qui ont naturellement plus de feu. L'abondance de leurs eſprits qui font des efforts continuels pour ſortir de leur priſon, pouſſant vigoureuſement les côtez des vaiſſeaux, les doit neceſſairement dilater ; & les vigoureuſes fermentations qu'ils excitent ayans beſoin d'un plus grand eſpace, ont leur part à cette dilatation. Si les vaiſſeaux dans leſquels le vin nouveau boult, ſe pouvoient dilater, ils ne creveroient pas. Cette enfant qui donne occaſion à ce traité, avoit naturellement beaucoup de feu, ſes eſprits abondans & forts, avoient beaucoup ouvert tous les tuyaux de ſon corps ; tellement que le ſang menſtrual fermentant en elle avant le temps, n'avoit pas trouvé une grande reſiſtance, quand il s'eſt preſenté pour ſortir par là.

L'iſſuë n'étoit pourtant pas aſſez libre quand le ſang de cette fille commença à fermenter extraordinairement une fois le mois, auſſi ſes vaiſſeaux combles par la rarefaction, & l'élevation que cette fermentation cauſoit à ſon ſang, ne pouvant ſe deſemplir encore par la matrice fermée, verſoit en diverſes parties du corps qui devenoient enflées ou douloureuſes. Une

partie de ses impuretez se repandoit encore dans l'estomach, dont le levain étoit si gâté par ce mélange, que cette fille n'avoit nul appetit quand ce regorgement se faisoit. Lors-qu'un torrent trouve bouchées les issuës par lesquelles il doit se décharger, il refluë dans ses canaux. Il en pousse tous les côtez, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le foible de son canal, ou faisant brêche, il repand ses eaux hors de son lit. Le torrent du sang enflant extraordinairement ses ondes, alloit faire son principal effort contre la matrice, où sa pesanteur & son penchant naturel le portoient, comme vers le fons du vaisseau qui le contient. Il battoit de ses flots les digues qu'il y rencontroit, & qu'il ne pouvoit pas d'abord enfonser, ou pour mieux dire, ouvrir les sous-papes qui s'opposoient à son écoulement. *Gutta cavat lapidem non bis sed sæpe cadendo.*

L'onde se fait une route
En s'efforçant d'en chercher ;
L'eau qui tombe goute à goute,
Crûse le plus dur rocher.

Ainsi le sang n'ouvrit pas les pores ; ou les sous-papes de la matrice pour y avoir hurté une ou deux fois, mais à force de les battre, & de les pousser à diverses reprises.

Et comme quand les digues qui retenoient le torrent, sont enfonsées, ou les écluses ouvertes, les eaux qui sortant de leur lit, avoient inondé divers endroits, rentrent dans leur canal : aussi quand les sous-papes de la matrice furent ouvertes, le sang qui prit son cours par là, cessa d'inonder les parties, qui s'en enfloient de temps en temps, & la douleur que son acreté leur causoit en piquotant leurs membranes, leurs tendons, ou leurs nerfs, s'appaisoient à même-temps. En un mot, comme la plenitude de ses vaisseaux, & la fermentation violente de son sang étoient la source de tous les symptomes que cette fille souffroit, l'évacuation menstruale étoit son naturel remede. Si le vin boult trop dans une barrique, percez-là, & vous calmez son ébullirion. Car outre que l'experience montre qu'on interrompt une fermentation en imprimant un autre mouvement à la liqueur qui fermente; de plus il y a de l'apparence qu'une partie des esprits les plus fougueux, qui faisoient la fermentation, sortent par l'issuë qu'on leur fait. D'où il paroît combien peu de raison ont quelques-uns de soûtenir que la seignée est inutile à l'extinction de la fievre. Ce vaisseau dans

lequel le vin ou la biere boüillent, eſt l'emblême du corps de cette fille. La Nature ouvrant une iſſuë au ſang dans la matrice, fait la même choſe que celuy qui perce ce vaiſſeau pour en calmer l'ébullition. Il eſt remarquable qu'on eſt obligé de laiſſer quelque temps ouvertes les barriques où la biere fermente, de peur qu'elles ne crevent. J'en ay veu dans les ruës de Londres pouſſer comme un jet de biere par la bonde ouverte, les ſecouſſes du chariot qui les portoit augmentant la fermentation de cette liqueur. Et cependant le vin beaucoup plus fort que la biere, n'a pas de ſi grandes ébullitions. On peut fermer les barriques dans leſquelles il fermente, & ſi l'on laiſſe la bonde ouverte, il ne la ſurmonte guere. Cela vient de ce que la biere a plus d'impuretez que le vin. Les eſprits de la premiere trouvant plus d'obſtacles dans leur chemin, en deviennent plus impetueux. Un torrent gêné par diverſes digues en devient plus rapide & plus violent. Le ſang de la femme eſt comme la biere, & celuy de l'homme comme le vin. Quoy-que le premier ait moins d'eſprit que le ſecond, il a pourtant de fermentations plus violentes, & la Nature craignant que le vaiſſeau qui la contient

contient ne crevât pendant ces grandes ébullitions, y a laissé comme une bonde ouverte ; qui n'a pas été necessaire au sang de l'homme, parce qu'il boult avec plus de moderation.

Comment cette Fille a cessé de se purger.

MAIS quand cette ouverture a été faite dans la matrice de cette petite fille ; comment s'est-elle refermée ? Ou pourquoy le sang n'a-t'il pas continué d'en couler tous les mois ? On n'a pas peine à comprendre pourquoy les vieilles femmes ne se purgent pas. Leurs esprits presque éteints par le phlegme, ne peuvent pas exciter ces vigoureuses fermentations qui caussent cette purgation. Les conduits de leur matrice rafroidie s'affaissent ; n'étant plus dilatez par la chaleur des entrailles. En hyver la terre refermant son sein, n'en laisse plus sortir la seve. La vieillesse est l'hyver de nôtre âge. Quand elle rafroidit un corps, ses tuyaux autre-fois ouverts par la chaleur de la jeunesse, se referment, & ne laissent plus couler le sang menstrual. Mais c'est une espece de prodige que la Nature referme son sein au printemps. Une fontaine

tarit ou parce que les eaux luy manquent, ou parce que ses canaux sont bouchez ou affaissez. Laquelle de ces deux causes arrête le cours de cette source naturelle dans cette petite fille ? L'une & l'autre. On peut dire que la liqueur qui doit en couler, luy manque quand elle ne s'éleve pas jusqu'à ce point de rarefaction ou d'ébullition, qui la peut faire couler par ses canaux; comme on peut dire que les eaux manquent à certaines fontaines, qui ayant communication avec la mer, sont pourtant à une telle hauteur, qu'elles ne coulent que pendant les plus grandes marées, les ondes de la mer n'y pouvant parvenir que lors-qu'elles sont dans leur plus haute élevation. Ainsi les grandes fermentations ayant cessé à sept ans dans le corps de cette fille, son sang a pû aisement se contenir dans ses vaisseaux; & les conduits de sa matrice n'étant plus dilatez par le ruisseau de sang qui y couloit auparavant tous les mois, se sont affaissez d'eux-mêmes.

Ces fermentations ont cessé par la soubstraction des levains qui les excitoient. On luy a retranché l'usage du sel & des épices, & par l'usage de quelques remedes humectans & rafraichissans, on a temperé le feu

de ses entrailles qui favorisoient ces ébullitions violentes. Au lieu des esprits, des sels volatiles, & des alkalis acres qui dominant dans la masse du sang, le rendoient fort subtil & fort penetrant, maintenant le phlegme tient le dessus ; & quelques acides dont elle a usé émoussans ces alkalis qui dissolvoient trop son sang, ont donné à la masse de ses humeurs la consistance qu'elle doit avoir à son âge. Enfin les fermentations précedentes ayant épuré la masse du sang de ces corps étrangers qui la faisoient boüillir, le calme a succedé à la tempête ; ainsi quand quelque évacuation naturelle ou artificielle, a chassé du corps ce mauvais levain qui causoit la fievre intermitente, les accez ne retournent plus. L'accident de cette fille étoit comme un accez qui ne revenoit qu'une fois le mois pour les raisons cy-dessus alleguées. Une crise naturelle & reïterée de trente en trente jours pendant un an & demy, l'a parfaitement guerie. On a veu des hommes qui ne manquoient jamais d'étre malades, si leur sang ne s'épuroit tous les mois par quelque évacuation extraordinaire. Et parce que ce sang qui sortoit par la matrice de cette fille marquoit une extréme corruption par sa

noirceur, & par sa mauvaise odeur, il y a de l'apparence qu'elle n'eût pas été propre à concevoir, quoy-qu'elle eût cette marque que les femmes doivent avoir pour en étre capables. Son âge n'auroit pas été le plus grand empêchement, puis-qu'une fille de Paris qui n'étoit guere plus âgée qu'elle, se trouva grosse des œuvres d'un garçon de même âge. Et le Journal d'Allemagne parle d'une petite fille qui nâquit enceinte, comme les souris qui sortent grosses du ventre de leur mere; s'il en faut croire les Naturalistes. Dans les climats chauds comme dans les Indes, & plus prés de nous en Portugal, les filles se marient à huit ou neuf ans, parce que les hommes n'en font point de cas quand elles ont passé cet âge. Mais l'impureté de la matrice avoit rendu cette fille incapable de concevoir alors. On voit beaucoup de femmes steriles par cette seule cause, la semence tombant dans leur matrice comme dans une cloaque qui la corrompt. C'est pourquoy il est fort rare qu'une femme conçoive quand elle a ses mois actuellement, ou tant qu'elle a des fleurs blanches.

CHAPITRE VII.

Pourquoy les vieilles ne se purgent pas.

LA vieillesse supprime ou ralentit toutes les évacuations qui dépendent de la vigueur des esprits extremement affoiblis dans cet âge par l'abondance du phlegme, où ils sont demi noyez. Cependant on a déja veu qu'ils sont la principale cause qui separe du sang la matiere des excremens. En sorte que si les vieilles ne se purgent pas, il ne faut pas imputer cette suppression au défaut de la matiere, mais à la foiblesse de la cause qui devoit la separer d'avec le bon sang. On dit que quand une mine vieillit, la matiere des mineraux, ou des metaux, est tellement confonduë avec celle des scories, que la separation en est presque impossible, parce que l'esprit mineral qui devoit la commencer, s'y trouve en petite quantité, & dans une extréme foiblesse. Or l'Art ne peut ordinairement rien où la Nature manque. Il peut bien aider les operations qu'elle a déja commencées & avancées, mais il

ne ſçauroit jamais en faire la fonction entiere, ni même la plus grande partie. Car ſi elle ſe contente de donner la premiere ébauche à ſon ouvrage, l'Art n'y mettra jamais la derniere main, les attributs & les operations de Dieu, qui eſt l'Auteur de la Nature, étant incommunicables à l'homme qui a inventé l'Art. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi la Nature foible par la vieilleſſe, ceſſe de faire les ſeparations qu'elle a accoûtumé de faire pour preparer la matiere de ſes productions, ou pour les conſerver dans leur état naturel.

Pour entretenir l'œconomie, ou la ſtructure qu'elle a miſe dans la plante, elle épure la ſeve par la fermentation que l'eſprit vegetal y excite, pour chaſſer vers les émonctoires accidentels & naturels, les impuretez qui pourroient boucher les tuyaux où elle coule, ou rompre par leur impetuoſité, ou par leur corroſion la tiſſure naturelle des parties. Mais cet écoulement ne continuë que pendant la jeuneſſe de la plante, tant que ſes eſprits ſont aſſez forts pour faire fermenter vigoureuſement la ſeve, & pour en chaſſer les corps qui ne ſont pas propres à la compoſition de la plante. Dés qu'ils ſont diſſipez ou ſubju-

guez par le sel fixe, ou demi éteints dans l'excez du phlegme, ils ne peuvent plus exciter dans les sucs vegetaux cette fermentation qui les purifie par la separation des excremens qu'on voyoit autre fois couler par des fontaines que la Nature, ou le hazard leur avoient ouvertes. Car un coup donné sans dessein à un arbre, luy fait quelque-fois une espece de cautere, par où ses mauvaises humeurs s'écoulent. Quelle que que soit la cause qui ouvre ces sources, on les voit tarir d'ordinaire dans la vieillesse de la plante. La suppression de ces écoulemens se remarque principalement dans le Noyer, l'Ormeau & le Chene. On voit fort peu d'arbres dans ces especes qui ne se purgent par quelque issuë, & qui ne cessent de se purger dans leur vieillesse, où la seve n'est plus animée par un esprit vigoureux, qui comme un vent impetueux, en balie toutes les ordures.

L'esprit qui fait vivre l'animal se sentant aussi de la foiblesse que la vieillesse luy cause, laisse de même dans un vieux corps quantité d'impuretez, qu'il n'en a pû chasser par des foibles fermentations. Dissipé par les courses de l'animal, & par la largeur extraordinaire que la vieillesse met dans ses

pores, captif dans les prisons du sel fixe, & de la tête-morte, & noyé dans l'abondance du phlegme, à peine a-t'il de mouvement pour luy, bien loin d'en pouvoir donner assez aux excremens qui se trouvent mêlez avec le sang, pour les en faire sortir. Je parle des excremens qui sont confondus avec la masse des humeurs. Car pour ceux qui se forment dans l'estomach, & dans les boyaux, la quantité en semble croître au lieu de diminuer. Mais cette évacuation abondante marque plûtôt la foiblesse que la force des esprits, qui sont le principal levain des alimens. En effet si les vieilles vont plus souvent à la selle que les jeunes gens, ces évacuations frequentes ne doivent être imputées ni à la force des esprits qui separent le pur d'avec l'impur, ni à la vigueur des visceres qui poussent les excremens en bas par leurs contractions fortes. Mais en voicy la veritable source. Les levains usez d'un vieux estomach, demy morts faute d'esprit qui doit les animer, ne divisent qu'imparfaitement les alimens. Au lieu d'une creme coulante, & propre à se filtrer par les petites glandes des intestins, & à passer par les tuyaux deliez des veines lactées, il ne s'en forme qu'une boulie épaisse, qui ne

pouvant

pouvant paſſer par ces couloirs preſque inſenſibles par leur petiteſſe, eſt entraînée vers le dos par ſa propre peſanteur, & par le penchant du lieu, qui de plus eſt rendu fort gliſſant par le phlegme dont la vieilleſſe eſt inondée. En ſorte que cette évacuation a plûtôt ſa ſource dans l'eſtomac que dans la maſſe du ſang, qui étant plus impure qne dans la jeuneſſe, pourroit bien fournir une abondante matiere à cet écoulement, ſi l'agent qui l'en doit ſeparer, je veux dire l'eſprit avoit aſſez de force pour l'en détacher & chaſſer. Quand il avoit toute la vigueur de la jeuneſſe, il purifioit de temps en temps toute la maſſe des humeurs par des fermentations periodiquesqui étoient ſuivies de la precipitation des excremens, & de leur ſortie par quelque émonctoire. S'ils ſe rendoient dans les boyaux, ils faiſoient un flux de ventre : s'ils prenoient la route des reins, des ureteres, & de la veſcie, ils excitoient un flux d'urine. Et la détermination de ces évacuations dépend ou de la nature des excremens, ou de la diſpoſition des émonctoires. Si c'étoient des ſels acres & fixes fondus dans le phlegme, & que les canaux des reins fuſſent bien ouverts, la criſe ſe faiſoit plûtôt

par les urines que par les ſelles. Si les impuretez conſiſtoient en ſoufres groſſiers qui ne ſe filtrent que par le foye, & que les routes qui menent au ventre fuſſent plus libres que celles qui tendent aux autres égouts, l'évacuation ſe faiſoit par le dos. Enfin ſi la maſſe du ſang ſe trouvoit fort chargée de parties terreſtres, & de ſels fort fixes, qui pour leur groſſiereté ne ſortoient pas aiſement par les autres iſſuës, elle ſe déchargeoit par les hemorrhoïdes, elle ſe renouvelloit par là, & rajeuniſſoit pour ainſi dire, comme l'aigle. C'eſt ainſi que la mer du Petit-monde jette de temps en temps ſes ordures & ſon écume, tant que les eſprits qui l'émeuvent ſont aſſez vigoureux pour la faire boüillonner. Mais quand ce vent ne ſouffle plus, ou ne ſouffle que foiblement pour ſous-lever ſes flots, elle ne pouſſe plus ſur le rivage les impuretez qu'elle a dans ſon ſein. Tout ce qu'un vieux ſang a d'impur y demeure, pour n'en pouvoir étre ſeparé par ſes foibles eſprits. Auſſi les vieillards n'ont guere de ces benefices qui leur épargnoient quantité de maladies dans leur jeuneſſe. L'un ſe plaint de la ſuppreſſion de ſes hemorrhoïdes, par où ſon ſang jettoit hors du corps la ſemence de divers maux.

L'autre trouve à dire un flux d'urine qui entraînoit hors du ſang pluſieurs ſels lixiviaux qui l'avoient fait fermenter avec violence. Quelques-uns enfin regrettent une liberté de ventre, qui leur ſurvenant de temps en temps, tiroit de leur corps un méchant levain, qui eût corrompu toute la maſſe des humeurs. Eſt-il vray-ſemblable qu'un vieux corps dont les levains ſont amortis, & les eſprits fort foibles, faſſe des coctions plus parfaites que lors-qu'il avoit toute ſa vigueur? Ce paradoxe ſeroit pourtant veritable, s'il ne ſe formoit pas dans leur corps une aſſez grande quantité d'excremens pour entretenir ces évacuations periodiques. Il s'en fait beaucoup plus qu'auparavant, mais ils demeurent embarraſſez dans la maſſe des humeurs, d'où les eſprits n'ont pas la force de les chaſſer.

Cette ſuppreſſion des évacuations periodiques eſt plus ſenſible dans le ſexe feminin, qui nettoye tous les mois ſes humeurs par un benefice reglé. Les cauſes qui la produiſent s'y rencontrent même plus aiſement. La premiere eſt la foibleſſe des eſprits, qui ne peuvent pas exciter dans le ſang des fermentations aſſez fortes pour en chaſſer tous les corps étrangers qui le ren-

dent impur. Et qui ne ſçait que les eſprits du ſexe ſont beaucoup moins vigoureux étans affoiblis par l'excez du phlegme, qui comme une eau éteint la flamme des eſprits? Et comme la vieilleſſe des femmes augmente beaucoup la quantité de cette eau, qui ſera ſurpris que les eſprits preſque éteints ne puiſſent pas faire boüillir le ſang pour en ſeparer ces impuretez qui ſortoient tous les mois par la matrice? L'hyver arrête preſque tous les mouvemens de la Nature dans le grand monde, en appeſantiſſant, & engourdiſſant l'eſprit univerſel qui les produit. Et la vieilleſſe, qui eſt l'hyver du petit monde, ne ralentiroit pas les operations que la Nature y fait? La maſſe des humeurs dans les femmes vieilles eſt comme une mer morte qui n'a ni flux ni reflux, la cauſe qui la faiſoit autres fois boüillonner, ſe trouvant dans une extréme foibleſſe; auſſi n'écume-t'elle plus pour jetter hors de ſon ſein tout ce qu'elle y a d'impur. Il y a pourtant cette difference entre la mer du grand monde & celle du petit, que la premiere eſt plus agitée en hyver qu'en eſté; & la ſeconde eſt plus émeuë en eſté qu'en hyver. La raiſon de cette difference conſiſte en ce que les vents du grand monde

soufflent plus en hyver qu'en esté, & ceux du petit sont plus forts en esté qu'en hyver. Les esprits qui agitent la mer rouge du sang en soufflant par toute sa masse, sont les vents du petit monde, selon la comparaison que l'Ecriture sainte en fait, le vent souffle où il veut, dit-elle, il en est de même de l'esprit. Or ces esprits sont beaucoup plus vigoureux dans la jeunesse que dans la vieillesse. Les rayons du Soleil sont presque éteints en hyver par les humiditez excessives de l'air. Les esprits animaux sont de même amortis dans le phlegme dont un vieux corps est plein. Ils ne sont donc pas plus capables de faire leurs fonctions dans le corps d'une vieille, qu'un homme noyé de produire les actions de la vie. La separation & l'évacuation des impuretez menstruales est une de leurs operations. La suppression de ce benefice doit donc accompagner necessairement la vieillesse, & l'experience est d'accord avec nôtre raisonnement.

Mais les esprits des vieilles femmes ne sont pas seulement affoiblis par l'excez du phlegme, ils sont encore amortis par le sel fixe, qui prédomine dans leur sang. En sorte qu'ils n'ont pas plus de force pour re-

muer la masse du sang, & pour exciter la fermentation qui cause l'évacuation menstruale, que des captifs qui ont les fers aux piez n'en ont pour s'en débarrasser. Les sels fixes n'ôtent pas seulement aux esprits la vertu de faire boüillir le sang, mais encore ils l'épaississent tellement, qu'à peine peut-il passer par le filtre de la matrice. Et les parties terrestres, dont le sang des vieilles est à même-temps chargé, augmentent encore cette difficulté, en rendant l'humeur beaucoup plus grossiere encore. Quand la liqueur qui coule dans des canaux est trouble & bourbeuse, le ruisseau court risque de s'arrêter, le limon qu'il laisse dans ses tuyaux luy bouchant le passage, & la fontaine qui en tire sa source tarit infailliblement. C'est le cas d'une vieille matrice, dans les vaisseaux de laquelle il ne roule qu'un sang épais & grossier, qui y laissant sa lie, en ferme la cavité ; tellement que la matiere des mois ne peut plus couler par ces routes fermées.

Mais quand les canaux du ruisseau menstrual ne se boucheroient, ni ne s'assableroient par les ordures que le sang grossier des vieilles femmes y laisse en passant, ils arrêteroient encore cet écoulement en s'af-

faiſſant, parce qu'ils ne ſont pas d'une matiere ſolide à demeurer ouverts, ſi l'abondance des eſprits n'entretient cette ouverture pendant que le ruiſſeau n'y coule plus. Or la diſette des eſprits fait la principale cauſe de la vieilleſſe. Quelle merveille eſt-ce donc que le ſang ne coule plus par des vaiſſeaux affaiſſez ou bouchez dans les vieilles femmes ?

Quelques-uns pretendent même que quand les tuyaux particulierement deſtinez à l'évacuation menſtruale demeureroient parfaitement libres dans la vieilleſſe, les mois ne laiſſeroient pas de s'arrêter à cet âge qui n'a pas aſſez de ſang pour fournir la matiere de cette évacuation, qui n'eſt qu'un remede à la plenitude. Il eſt vray que les vieillards font moins de ſang que les jeunes gens, parce que les foibles levains des premiers ne font que des coctions imparfaites, d'où il ſe tire plus d'excremens que de bonnes humeurs. Le chyle qui coule d'un vieux eſtomach eſt ſi mal digeré, & ſi groſſier, que la dixiéme partie peut à peine paſſer par le filtre des glandes inteſtinales, pour aller augmenter la maſſe du ſang. Si donc une fontaine ne tarit pas ſeulement quand ſes canaux ſont bouchez,

mais principalement lorſque la ſource eſt épuiſée, les mois des vieilles femmes ne s'arrêtent pas ſeulement parce que les tuyaux par où ils devroient couler ſont bouchez, mais encore parce que la matiere leur manque. Ariſtote dit que la largeur exceſſive des pores cauſant une grande diſſipation de ſubſtance contribuë à cette diſette. On a pourtant lieu de croire que cette derniere cauſe de ſuppreſſion arrive rarement aux femmes. Car outre que l'impureté du ſang, laquelle croit dans la vieilleſſe au lieu de diminuer, cauſe les mois plûtôt que l'abondance de cette humeur, on auroit bien de la peine à ſe perſuader qu'il n'y ait pas aſſez de ſang dans les vieilles femmes pour fournir matiere à leurs mois. Elles n'en ont que trop de celuy qui doit couler par là, mais les parties qui le contiennent ont de la peine à s'en décharger. La Nature leur a donné un mouvement periſtaltique, ou la vertu de ſe ſerrer de temps en temps pour chaſſer les excremens qui les embarraſſent, mais les fibres uſées ou relachées d'une vieille matrice n'ont pas la force de faire ces contractions. Si l'abondance du phlegme étoit auſſi neceſſaire à la vigueur de ces mouvemens que celle des
eſprits,

esprits, les vieilles femmes s'en acquitteroient mieux que les jeunes. Mais cette humidité excessive qui accompagne la vieillesse ne sert qu'à relacher les fibres de la matrice à leur ôter la force de se ramasser, & à ralentir le ressort liquide & solide du mouvement peristaltique necessaire à l'expulsion des mois comme des autres excremens.

Toutes ces causes de suppression dont on vient de faire le dénombrement, se rencontrent ordinairement à l'âge de cinquante à cinquante-cinq ans, où les femmes cessent aussi d'ordinaire de se purger. Alors leur sang froid faute d'esprits, ne boult plus assez vigoureusement pour écumer par la matrice. L'excez du phlegme a presque éteint l'esprit, qui doit étre la principale cause de son ébullition, & de la separation des impuretez qui sortent par les mois. L'abondance des sels coagulans, & de la tête-morte, l'embarrasse tellement, qu'il a peine à se remuer, & rend le sang si grossier, qu'il ne peut pas passer par les tuyaux destinez à son évacuation. Il auroit besoin d'étre poussé par une vigoureuse contraction des fibres, mais elles sont relachées par une excessive humidité & l'esprit, le

reſſort qui les doit faire joüer commence à leur manquer à l'âge de cinquante à cinquante-cinq ans.

Ceux qui ſont entêtez du *Numero, Deus impare gaudet*, trouveront une cauſe de cette ſuppreſſion dans le nombre impair des dixaines. Mais on doit renvoyer à l'Ecole de Pythagore l'erreur qui attribuë cette vertu imaginaire aux nombres. En effet quelle apparence que le même nombre impair, qui fait couler les mois aux femmes ſelon la pretention de ſes partiſans, les arrêtât auſſi, & que la même cauſe phyſique qui ſoûleve les flots de la mer, les abaiſſe de même, *Summus arbiter Adriæ ſeu tollere ſeu ponere vult freta.* Il n'y a que les cauſes morales qui ſoient indifferentes ou libres pour produire des effets directement contraires l'un à l'autre. Cependant ſi l'on en croit ces Meſſieurs, le nombre impair excite l'évacuation menſtruale à quatorze ans, & la fait ceſſer à cinquante.

Le terme de cette ſuppreſſion n'eſt pas fixe non plus que celuy de l'évacuation : car comme on voit des femmes qui ſe purgent avant l'âge de quatorze ans, auſſi s'en trouve-t'il beaucoup qui ſe purgent aprés la cinquantiéme année, parce qu'elles ont

encore dans leur corps les causes de cette évacuation ; sçavoir des esprits vigoureux qui purifient tous les mois leur sang par de bonnes fermentations, & une chaleur forte qui tient les conduits de la matrice assez ouverts pour cette évacuation. Ce sont de bons corps qui ne vieillissent presque jamais, ou qui du moins ont dans leur vieillesse même la vigueur de la jeunesse. Une forte constitution entretenuë par des exercices moderez, & par la sobrieté, qui non seulement ne charge pas le corps de trop d'alimens, mais qui de plus ne luy en donne que de bons, leur tient lieu de jeunesse. Il est des païs qui joüissent d'un printemps perpetuel, mais cet avantage n'est pas commun à beaucoup de peuples, ni la jeunesse perpetuelle à beaucoup de personnes. Les Poëtes qui étoient les Theologiens du Paganisme, en ont fait une Divinité, pour nous apprendre que cet attribut est tellement propre à Dieu, qu'il est incommunicable à la creature,

Tempus edax rerum tuque invidiosa vetustas
Omnia destruitis.

In viris prima senectutis præda memoria est.

On pourroit ajoûter à cette sentence de l'Orateur Romain ; *In fœminis verò menstrua.* En effet la premiere perte que la vieillesse cause aux femmes, est celle de leurs ordinaires.

On n'est pas surpris de ce que les vieilles femmes ne se purgent pas, mais de ce qu'elles ne sont pas incommodées de cette suppression, qui cause aux jeunes femmes une infinité de maux. Il n'est pas vray pourtant que les femmes avancées en âge ne reçoivent aucune incommodité de la cessation de leurs regles. Mais il est bien certain qu'elles en souffrent beaucoup moins que les jeunes. Comme la vieillesse n'a pas beaucoup de sang, elle a tres-peu de superfluitez qui doivent étre jettées dehors tous les mois. Elle peut donc mieux que la jeunesse sanguine, se passer de cette seignée que la Nature luy fait tous les mois pour remedier à sa plenitude. De plus le sang menstrual des vieilles femmes fermentant avec moins d'impetuosité, les échauffe moins, & ne met pas les vaisseaux dans lesquels il boult, en si grand danger de rupture. Les barriques où la piquette cuve, ne courent jamais tant de risque de crever que celles où le vin pur fermente avec vio-

lence. Le ſang phlegmatique des vieilles eſt comme un vin affoibly par l'eau ; & celuy des jeunes eſt ſemblable au vin pur & genereux, dont les fermentations ſont beaucoup plus fortes. De plus le vin vieux ne boult plus avec tant de violence que le nouveau. Le ſang des vieilles femmes eſt un vin vieux, & celuy des jeunes un vin nouveau. La retention des mois n'enferme dans le corps des vieilles femmes qu'une petite quantité de ſang impur, au lieu qu'elle arrête dans celuy des jeunes une grande abondance d'impuretez menſtruales, & un puiſſant levain qui fait lever toute la maſſe des humeurs pour les corrompre. Elle enferme le loup dans la bergerie pour devorer, dit un Ancien, toutes les brebis, c'eſt à dire, les bonnes humeurs.

On voit pourtant des jeunes femmes qui ne ſont jamais malades de cette ſuppreſſion. Il s'en trouve même quelques-unes qui ſe paſſent impunement toute leur vie de cette évacuation. Leur ſang parfaitement pur n'a pas beſoin de fermenter extraordinairement pour ſe décharger de ſes impuretez. C'eſt un vin qui étant dans ſa boite dés le commencement, ne doit pas boüillir beaucoup pour ſe purifier. Mais comme il y a tres-peu de

femmes dont le ſang ait ce degré de pureté, auſſi n'en voit-on guere qui ne ſoient fort incommodées du refus que la Nature leur a fait du benefice qu'elle accorde aux autres perſonnes de leur ſexe. Les vieilles femmes même ſont ſouvent malades par la ceſſation de leurs mois, quoy-qu'ils ne s'arrêtent qu'au temps marqué par la Nature. Leur ſang ne peut pas quitter d'abord ces ébullitions menſtruales, auſquelles il étoit auparavant accoûtumé : en ſorte que boüillonnant de temps en temps, & trouvant fermée la porte par où il avoit accoûtumé de ſe décharger des impuretez qui luy cauſent ce deſordre, il fait irruption tantôt ſur une partie & tantôt ſur l'autre,

Circum clauſtra fremens magno cum tormine ventris.

Le ventre, & ſur tout la matrice, eſt bien la partie qui en ſouffre le plus, parce que c'eſt là que l'ébullition menſtruale commence, & que le principal ferment qui l'excite reſide ordinairement. Mais parce que cette fermentation violente ſe repand enſuite par toute la maſſe des humeurs, & dans tout le corps, il n'eſt point de partie qui n'en puiſſe étre incommodée, ſi quelque foibleſſe accidentelle ou naturelle l'ex-

poſe à la violence du torrent qui la bat, & qui l'inonde même ſouvent, ayant ſurmonté la foible reſiſtance que la ſtructure de la partie luy fait. Mais ce deſordre n'arrive d'ordinaire que dans les premieres années de cette ſuppreſſion. Le ſang perd inſenſiblement la coûtume de ces ébullitions periodiques, ou pour mieux dire, la Nature hors de combat ceſſe de faire ces efforts impuiſſans pour la purification du ſang. Les levains qui font cette fermentation ſont uſez ou épuiſez, les eſprits qui les devroient animer ſont dans une foibleſſe extréme. Enfin le calme qui ſuccede à la tempête qu'ils faiſoient lever dans le ſang, eſt ſemblable à celuy qu'on remarque dans les malades qui ſont prés de la mort. Bonace pire que l'orage, gueriſon plus funeſte que le mal même !

Mais la ſuppreſſion des mois dans la vieilleſſe, eſt-elle un mal ſans remede? Et ne pourroit-on pas procurer aux vieilles femmes une gueriſon meilleure que celle qu'elles doivent à leur infirmité en leur rendant ce qu'elles ont perdu ? Les mineraux, & les metaux ſe vivifient. La pluſpart des vegetaux reprennent à chaque printemps une nouvelle jeuneſſe. Les Au-

teurs sacrez & prophanes parlent du rajeuñissement de l'aigle. Enfin le serpent le plus vil de tous les animaux auroit-il plus d'avantage que l'homme, qui en est le Roy? Il se renouvelle tous les ans en quittant sa vieille peau, & la nature humaine sera seule incapable de renouvellement? Plempius fait bien mention d'un Marchand Anglois, à qui les cheveux, & les dens renâquirent dans la centiéme année de son âge. Et Sennert rapporte plusieurs exemples de personnes qui ont rajeuny par leur propre vigueur. Mais il ne s'en trouve point qui doivent au secours de l'Art ce retour de jeunesse. Le secret de Medée n'est que dans la fable. L'Art peut bien aider la Nature, & la guerir de ses petites foiblesses, mais il ne peut pas la ressusciter. Cette resurrection seroit une seconde creation, qui ne peut étre que l'ouvrage de la Divinité. L'esprit de ces vieillards qu'on a veus rajeunir, étoit pour ainsi dire, couvert de parties grossieres, mais il n'étoit pas encore mort. Il étoit comme le Soleil caché sous un nuage, ou couvert d'un éclipse. Cet astre peut revenir sans miracle de cette obscurité, mais s'il étoit une fois éteint, il ne pourroit étre rallumé par les forces

de

de la Nature. Ainsi l'esprit vigoureux qui fait la jeunesse peut bien se développer des parties embarrassantes, dont il étoit presque accablé. Mais il ne sçauroit renaître naturellement dans un corps vieux, où l'on peut dire qu'il est mort. La vieillesse est l'Averne des Poëtes, d'où l'on ne remonte jamais. C'est la caverne du vieux Lyon, de laquelle aucun animal ne revient;

Vestigia nulla retrorsum.

Quand l'hyver a glacé nos guerets
Le printemps vient reprendre sa place;
Mais, helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Mais si la jeunesse consiste dans l'abondance & la vigueur des esprits, ne pourroit-on pas en augmenter la quantité dans les vieillards qui en manquent, ou les tirer de l'embarras où le sel fixe, & les parties terrestres les tiennent? Pour donner à un vieux sang l'esptit qu'il a perdu, il semble qu'on n'auroit qu'à nourrir le vieillard qu'on voudroit rajeunir, d'alimens fort spiriteux, & à ranimer ses humeurs par l'usage frequent de quelques esprits innocens. Il pourroit mortifier les sels fixes qui tiennent ses esprits captifs en mettant dans son corps quantité de sels volatiles, & délivrer les

principes actifs de l'oppreſſion où les parties terreſtres les mettent en n'uſant que de mets delicats qui n'ayent que peu ou point de tête-morte. Tout ce qu'on vient de dire eſt vray-ſemblable. Mais il en eſt du rajeuniſſement comme de la Pierre Philoſophale. On en conçoit la poſſibilité, mais perſonne ne la ſçait executer. Les eſprits des vieillards ſont éteints dans le phlegme. On n'a, dit-on, qu'à déſecher. Mais comment? On ne manque pas à la verité de remedes deſſiccatifs. Mais l'experience a fait voir qu'ils ſont tous courts pour épuiſer ce marets. Outre que quand vous l'auriez déſeché, vous ne tiendriez encore rien, ſi vous ne pouvez rallumer l'eſprit que l'excez du phlegme a éteint. Et c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire. Aprés qu'on a fait évaporer juſqu'à ſiccité l'eau dans laquelle on a éteint un flambeau, trouve-t'on la flamme qu'on y a éteinte? Quand on aura donc diſſipé l'exceſſive humidité d'un vieux ſang, on n'y trouve pas non plus l'eſprit que l'excez du phlegme a éteint. Au contraire, s'il en reſte quelque peu qui ne ſoit pas entierement amorty par le phlegme, il eſt à craindre qu'il le ſuivra dans ſon évaporation. Ainſi voit-on que l'eſprit des liqueurs qu'on

fait évaporer, prend l'essor aprés le phlegme. Mais ne pourroit-on pas mettre quelqu'autre esprit à sa place, puis-qu'on ne peut pas arrêter ou rajeunir celuy-là? L'esprit de vin, ou quelqu'autre encore plus innocent, ne pourroit-il pas faire la fonction de l'esprit vital dont l'animal est animé? L'esprit de vin ne peut qu'animer la vigne, & non pas l'animal. La grande difference qui se trouve entre l'esprit vegetal & l'esprit animal, ne permet pas à l'un d'étre le vicaire de l'autre. Il est vray que quand on a pris d'esprit de vin, on se sent plus vigoureux, & comme ranimé, parce qu'il mét en plus grand mouvement l'esprit qui nous est naturel. D'où il paroît qu'un esprit étranger peut bien exciter celuy qui nous anime, mais il ne peut pas suppléer à son défaut. Mais si l'esprit vegetal ne peut pas étre le lieutenant de celuy auquel nous devons la vie, celuy qui fait vivre les autres animaux ayant plus de conformité avec le nôtre, ne pourroit-il pas tenir son lieu, & faire sa fonction en entrant dans nôtre corps? Point du tout. Il est vray que l'esprit qui fait battre le cœur des animaux, est moins different de celuy qui nous anime que l'esprit des vegetaux. C'est

pourquoy la viande nous nourrit, & nous fortifie mieux que les herbes. Mais il s'en faut beaucoup qu'il ne soit tout-à-fait le même. Chaque espece de plante & d'animal a son esprit particulier, auquel elle doit sa détermination; tellement que l'esprit de l'une ne peut jamais étre celuy de l'autre, ni tenir sa place. Et quand l'esprit des animaux pourroit prendre la place, & faire la fonction de celuy par qui l'homme vit, on seroit encore assez en peine de le bien tirer des corps où il se trouve engagé. Les foibles levains que les viandes trouvent dans un vieillard, suffiroient-ils pour ce dégagement? On auroit peine à le croire. Il faudroit donc separer cet esprit par artifice. Mais il est si subtil, qu'il échappe aux artistes les plus adroits, & les plus soigneus. On ne sçauroit ni comment le garder, ni comment le donner, sujet à se dissiper au moindre air qu'on luy donne, & à s'envoler au moindre degré de chaleur. Ce qu'on montre ordinairement pour l'esprit volatile de l'animal, n'est que le sel volatile dissout dans un phlegme assez délié; & ce qu'on baille pour son esprit fixe, est son sel fixe fondu dans la même eau.

Puis-qu'il est impossible à l'animal de

rajeunir en recevant dans son sang un esprit qui repare la perte de celuy qui faisoit sa jeunesse, on doit conclurre qu'il n'est pas non plus possible de rendre aux vieilles femmes cette évacuation, qui est une compagne inseparable de la jeunesse. On a beau dire qu'on pourroit subtiliser le sang grossier des vieilles femmes pour le rendre plus coulant. La grossiereté de cette humeur n'est pas la seule cause qui l'empêche de couler tous les mois par la matrice. Il n'est pas moins inutile de dire qu'on peut mortifier par des puissans alkalis ce sel acide, qui coagulant le sang des vieilles, fait mille obstructions dans leur matrice. Encore un coup, ce n'est ni la seule, ni la principale cause de cette suppression. On avoüe même qu'on a le moyen de mortifier les sels fixes qui ont subjugué leurs esprits. L'usage des sels volatiles seroit un remede infaillible à ce mal, s'il n'y en avoit pas d'autre qui arrêtât le mois des vieilles femmes. Le mal incurable qui cause cette suppression, est l'extinction de l'esprit qui doit exciter la fermentation menstruale. Or on a veu cy-devant que rien ne pouvoit suppléer à son défaut, & que la perte en étoit par consequent irreparable. La captivité de

cet esprit, & son embarras dans les parties terrestres, ne sont pas des maux incurables, parce qu'ils supposent toûjours la presence de cet esprit, qui est l'auteur de la jeunesse, & des operations qui distinguent cet âge des autres. Mais l'extinction, ou la dissipation de cet esprit, est un mal sans remede, parce qu'on ne peut ni rappeller cet esprit, ni en mettre un autre à sa place. On peut mettre un captif en liberté, mais non pas ressusciter un mort. Il faut étre JESUS pour ressusciter le Lazare.

CHAPITRE VIII.

Pourquoy les Femmes se purgent tous les mois, raison de ce retour periodique.

LE nom de cete évacuation en marque le retour periodique ; on luy donne le nom de mois, parce qu'elle revient ordinairement tous les mois. La conformité de ce periode avec celuy que la Lune observe, en parcourant le Zodiaque, avoit fait penser aux Anciens que cet astre pouvoit étre la principale cause de cet accident. Mais

l'abus que le peuple fait de cette raison de la concomitance, devroit l'avoir renduë suspecte aux Philosophes. Quelques Harangeres de la place Maubert faisant des regrets sur la mort de la Reyne Mere, disoient que l'Eclipse qui arriva en même-temps, étoit entré par la fenêtre de sa chambre, & l'avoit tuée dans son lit. Pourquoy ces bonnes femmes imputoient-elles la mort de cette grande Princesse à l'Eclipse? Sans doute parce qu'il parut lorsqu'elle mourut. Ne voila pas la raison de la concomitance? Elle est assez bonne pour les esprits foibles, qui n'ayant pas assez de penetration pour parvenir à la connoissance des causes cachées, en attribuent souvent les effets à celles qui leur sont connuës, quoy-qu'elles n'y ayent aucune part. Mais cette naïveté n'est pas supportable en ces personnes qui font profession de connoître les veritables causes des Phœnomenes qu'on remarque dans la Nature. Cependant la principale raison qu'ils ont d'attribuer les regles des femmes au retour de la Lune, est à peu-prés de cette force. Mais pour leur rendre justice, il faut avoüer qu'ils appuyent leur hypothese sur d'autres fondemens qui ne paroissent pas plus fer-

mes. Ils ont peut-étre senty la foiblesse de la premiere raison, puis-qu'ils en appellent d'autres à son secours. On va voir si elles sont plus solides. L'empire qu'a la Lune sur les corps humides, est leur plus fort retranchement. Il est sensible, dit-on, dans le flux & reflux de la mer, & dans le changement que les differens états de la Lune causent aux huitres, & aux moëles des os. La seve même en qualité de corps humide, est fort sujette à la domination de cet astre, puis-qu'elle est determinée à se repandre en feüilles, ou en fruits, par le phase où la Lune se trouve lorsque l'arbre est mondé. Mais les observations sur lesquelles l'opinion commune est fondée sont combatuës, & détruites par d'autres observations plus exactes. Ce sont des faits sur lesquels chacun peut aisement s'éclaircir. Tout le monde peut observer si les huitres sont plus grosses, & si les os sont plus pleins de moële, quand la Lune est pleine. Je n'ay pas grande foy pour cette raison d'analogie; la Lune est pleine, donc les huitres, & les os le sont. Si l'empire de la Lune sur les corps humides n'a pas d'autres fondemens que ceux qu'on vient d'examiner, qui est ce qui luy voudroit attribuer les ordinaires des

femmes

femmes sur un principe si douteux ? Mais si cette planete domine sur la mer du grand monde, pourquoy n'aura-t'elle pas le même pouvoir sur celle du petit ? Il y a bien des choses à dire à ce raisonnement. Premierement on a déja declaré le peu de cas qu'on faisoit de ces raisons d'analogie, ou de rapport. En second lieu, si la Lune a quelque pouvoir sur les eaux de la mer, elle ne le doit pas à leur humidité. Sur ce titre elle pourroit étendre son empire sur toutes les eaux. Celles des ruisseaux, des rivieres, des fontaines, des lacs, &c. sont-elles moins humides que celles de l'Ocean ? D'où vient donc que celles-là ne sont pas sujettes à la Lune, aussi bien que celles-cy ? 3. De plus, si la vertu qu'a la Lune de faire boüillir le sang des femmes une fois le mois, dependoit de son humidité, celuy des hommes ne devroit pas étre exempt de cette ébullition menstruale. Il est moins humide à la verité que celuy des femmes. Mais le plus & le moins ne pourroient tout au plus que mettre quelque difference dans cette fermentation periodique. Tout ce qu'on en pourroit conclurre, seroit que le sang des hommes devroit moins boüillir que celuy des femmes de trente en trente

jours. Mais ne se trouve-t'il pas beaucoup d'hommes sans comparaison plus humides que les femmes ? Si l'on compare une femme du Midy avec un homme du Septentrion, ou une femme qui vit dans la Zone torride avec un homme qui ait passé toute sa vie dans la Zone glaciale, croit-on de bonne foy que le sexe masculin ait moins d'humidité dans ce cas que le feminin ? Mais sans comparer climat à climat, ne trouve-t'on pas dans un même païs des femmes qui ont moins de phlegme que les hommes du même lieu ? Les exemples en sont frequens. Julie & Faustine avoient sans doute plus de feu que Caton & Seneque. Il faloit donc que la Lune fit plus d'effet sur le sang de ces hommes que sur celuy de ces femmes, ou la raison qu'on prend de l'humidité sera vaine. Cependant les Partisans de cette hypothese ne se sont jamais avisez d'assujettir le sexe masculin à l'empire de la Lune, & l'homme n'est pas sujet à cette évacuation qui revient regulierement tous les mois aux femmes. Enfin si la même raison qui met la mer du grand monde sous la domination de la Lune, y met aussi celle du petit, d'où vient qu'il n'y a que la moins considerable partie de

cette mer qui en ressente l'influence ? Pourquoy le sang de l'homme n'en sera-t'il pas émeu ? Je veux que celuy de la femme soit comme l'Ocean dont les marées sont plus grandes, il faudroit du moins que le sang de l'homme fût comme la mer Mediterranée, où ces agitations sont à la verité moins violentes, mais fort sensibles pourtant. Il est au contraire comme la mer Morte, à laquelle la Lune ne donne aucun mouvement. J'avoüe qu'il ne faut pas trop presser les comparaisons, & qu'elles cessent d'étre justes dés qu'elles sortent du rapport, ou de l'égard qui en est le fondement. Mais à s'en tenir dans les justes bornes de l'analogie, il faudroit que le sang de l'homme boüillit extraordinairement à chaque retour de Lune, aussi bien que celuy de la femme. Et quand les jours de la purgation sont passez, la Lune n'a-t'elle pas le même ascendant sur les humeurs de la femme le reste du mois ? Mais si cela est, d'où vient qu'elles n'en sont pas émeuës jusqu'au retour de la prochaine Lune ? Cet astre meut tous les jours la mer du grand monde, pourquoy n'agite-t'elle celle du petit qu'une fois le mois ? Quelle est la cause de cette difference ? Et comme les ma-

rées ſont plus grandes dans les Equinoxes ; & dans les Quadratures, ou dans la pleine Lune, les émotions menſtruales ne devroient-elles pas recevoir un accroiſſement conſiderable de ces circonſtances de temps, où la Lune agit avec plus de vigueur qu'auparavant ? Mais perſonne ne s'eſt aviſé d'obſerver ces differences. On les a remarquées dans le grand monde, & l'on ne s'en feroit pas aperceu dans le petit, à la contemplation duquel on avoit ſans comparaiſon plus d'intereſt, & dont les phœnomenes ſe font ſentir aux obſervateurs malgré eux, parce qu'ils ſe paſſent dans leur corps même. En effet ces differens états de la Lune devroient mettre une grande difference entre les effets qu'on luy fait produire ſur le ſang des femmes. N'eſt-il pas bien vray-ſemblable que la Lune doit agir moins fortement dans ſes conjonctions, où ſa vertu eſt toute engloutie par la proximité du Soleil ? Et cependant on ſuppoſe que ſes influences ſont alors plus vigoureuſes, puis-qu'on pretend qu'elles donnent les purgations aux vieilles femmes, dont le ſang a moins de diſpoſition à ces ébullitions, puis-qu'il eſt plus froid, plus peſant & plus groſſier. Il eſt pourtant meu-

par la vieille Lune, c'eſt à dire, par ſes plus foibles influences, ſelon l'axiome de l'Ecole,

Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.

On eût dit que quand il n'y avoit point de Lune, il ne devoit pas y avoir d'évacuation menſtruale, puis-qu'en excluant la cauſe, on excluoit neceſſairement l'effet; ou du moins que celle qui demandoit une cauſe moins puiſſante, arriveroit alors. Mais on eſt tout ſurpris de voir que les perſonnes les plus difficiles à ſe purger, ſe purgent lorſque la cauſe de leurs purgations eſt dans une grande foibleſſe. Ces Meſſieurs nous prêtent leurs propres armes pour les battre. Car ils ſuppoſent eux-méme contre la raiſon & l'experience, que les vieilles femmes ont ce benefice dans la vieille Lune. Et nous tirons avantage de leur ſuppoſition. Ce ſyſteme eſt mal concerté. S'ils avoient bien ſuivy leur hypotheſe, ils devoient dire au contraire,

Luna vetus juvenes, vetulas nova Luna repurgat.

En effet les foibles influences de la vieille Lune ſuffiſoient pour faire fermenter le ſang des jeunes femmes, qui a déja beau-

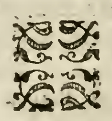
coup de disposition à la fermentation par l'abondance de ses esprits. Et celuy des vieilles femmes n'ayant qu'un foible levain pour cette ébullition, avoit besoin de tout le secours que luy pouvoient donner les plus vigoureuses influences de la Lune. Mais la verité est, qu'on supposoit faux, & qu'on concluoit mal en purgeant les vieilles femmes sous la vieille Lune, & les jeunes sous la nouvelle. Il est des jeunes femmes qui sont reglées sous la vieille Lune, & des vieilles qui se purgent sous la nouvelle. Mais aprés avoir posé ce faux principe, il en faloit du moins conclurre que les influences de la Lune n'avoient pas beaucoup de part à ce benefice, puis-qu'il gardoit si peu la proportion qui devroit étre entre cette cause & un tel effet. Mais le préjugé de l'analogie imposoit à la raison. La Lune étoit vieille, elle devoit donc purger les vieilles femmes. Et le rapport qu'on trouvoit entre la Lune nouvelle & une jeune femme, luy donnoit une vertu particuliere sur ses humeurs. On se contentoit de peu, quand on se payoit de ces raisons. Mais qu'y faire, il faloit bien les prendre pour argent contant, puis-qu'on n'en donnoit point d'autres.

On consentira, dit-on, qu'on nous ôte ces mêchantes raisons, pourveu qu'on nous en donne de plus solides. Quelle peut donc étre la cause de ce retour periodique des mois, si ce n'est la Lune qui garde à peu-prés le même periode? Il faut satisfaire à cette question avec toute la netteté que l'obscurité de la matiere le pourra permettre.

Les femmes se purgent de trente en trente jours, parce qu'il faut ordinairement cet espace de temps à la masse du sang pour se charger de la quantité d'impuretez necessaire pour exciter la grande ébullition qui precede cette évacuation. C'est comme un accez de fievre qui revient tous les mois. Quand les levains de nôtre corps sont tellement gâtez, que presque tous les alimens qui y entrent, se corrompent, & ne servent qu'à fournir à la masse du sang une grande quantité de ces impuretez qui luy causent ces violentes ébullitions, elles reviennent fort souvent. On a l'accez tous les jours, si dans quelques heures par la corruption des alimens qu'on prend, il peut s'amasser dans nos humeurs assez de corps étrangers pour y faire lever cette tempête. Par cette explication de la fievre quo-

tidienne, ou double tierce, on comprend assez que selon qu'il faudra plus ou moins de temps pour faire cet amas, on aura la fievre double, ou simple tierce, la double, ou la simple quarte. Mais les levains que la Nature a mis dans le corps des femmes étant sans comparaison meilleurs que ceux des febricitains, les alimens qui en sont dissouts fournissent un chyle beaucoup moins mauvais, & plus propre à se convertir en sang, n'y ayant par maniere de dire, qu'un trentiéme de ces impuretez, qui ne pouvant bien s'ajuster avec le sang, font une espece de combat à sa rencontre, aussi faut il ordinairement trente jours pour amasser cette quantité qui suffit à l'ébullition menstruale. La difference des levains, du temperament, de la maniere de vivre, des alimens, & de plusieurs autres circonstances, qu'on ne veut pas parcourir, de peur d'étre long, mettant une grande varieté dans les coctions des alimens; & pouvant hâter ou retarder cét amas suffisant de levain, peut aussi avancer ou reculer les regles des femmes. Mais comme les jeunes femmes, qui digerent sans doute mieux que les vieilles, & qui ne devroient pas par consequent amasser si-tôt ces cru-

ditez fermentatives, ne laiſſent pas pourtant de ſe purger plus ſouvent qu'elles, il faut conclurre que quand les eſprits ſont plus vigoureux pour faire la ſeparation de ces corps éterogenes; les femmes les vuident plûtôt & plus ſouvent. Il eſt vray que quand les vieilles ſont prêtes à perdre ce benefice, elles l'ont ſouvent exceſſif, comme une chandele prête à s'éteindre, jette de plus grands éclats. Mais cela vient de ce que les canaux d'une vieille matrice ſe trouvant affaiſſez; ne laiſſent jamais bien ſortir toutes les impuretez qui devroient ſe vuider tous les mois; en ſorte qu'il ſe forme inſenſiblement un amas, qui s'échauffant, & devenant acre par un ſejour exceſſif, irrite beaucoup les vaiſſeaux de la matrice, & cauſe une grande perte de ſang; quoy-que la fermentation menſtruale ſoit plus foible dans les corps vieux que dans les jeunes.



CHAPITRE IX.

Pourquoy les Femmes ieunes sont quelque-fois dereglées.

MAIS si quelque cause affoiblit les esprits dans le corps des jeunes femmes, si elle épaissit ou coagule le sang, ou bouche les canaux de la matrice par où il devoit jetter ses impuretez, elle arrêtera l'évacuation des mois. Un effet est suspendu ou parce que la cause manque, ou parce qu'elle est foible, ou parce qu'elle est empêchée d'agir. L'esprit qui doit exciter la fermentation menstruale est tantôt en trop petite quantité, tantôt dans une grande foiblesse, & quelque-fois dans un embarras qui l'empêche d'agir. On remarque ordinairement ces trois états dans la pluspart des liqueurs qui se boivent, & sur tout dans le vin. Il s'en trouve qui ne rend que tres-peu d'esprit, d'autre qui en donne assez, mais l'esprit qui s'en tire n'a guere plus de force que le vin genereux:

& d'autre enfin qui fournit un eſprit fort vigoureux, qui n'en ſort que par un grand feu, & aprés une longue digeſtion ou diſtillation, parce que les principes paſſifs qui le tiennent en captivité, ne lachent pas aiſement priſe. Si l'on diſtilloit le ſang des femmes qui ont perdu leurs mois, on y obſerveroit les mêmes differences. L'un ne rendroit que peu d'eſprits, l'autre n'en donneroit que de foible, & le dernier ne le laiſſeroit aller qu'avec peine embarraſſé des ſels fixes, ou des parties terreſtres qui luy ſervent d'entraves. La diſette d'eſprits eſt accidentelle ou naturelle. Il y a des femmes qui manquent d'eſprits, parce que la Nature n'en a guere mis dans le premier ſang qu'elle fit rouler dans leur corps. Et comme ce premier a été le levain de celuy qui s'eſt formé dans la ſuite, il eſt impoſſible que ce dernier ne tienne beaucoup de celuy qui luy a ſervy de ferment. Mais il y a d'autres femmes dont le ſang étoit naturellement vigoureux & plein d'eſprits, qui ne laiſſent pas de tomber par accident dans cette diſette. Les exercices violens, les continuelles occupations, les longues veilles, les paſſions fortes, mettent cette matiere ſubtile dans un ſi grand mouve-

ment, qu'elle s'envoleroit hors du corps quand elle ne feroit pas confumée à force de couler dans les organes du mouvement, ou du fentiment. Cette difpofition ne laiffant pas dans la maffe des humeurs une affez grande quantité d'efprits pour produire la fermentation menftruale, & pour chaffer hors du fang les corps étrangers qui l'embarraffent, il faut que les femmes ceffent de fe purger.

Mais quand leur fang auroit une affez grande quantité d'efprits pour fermenter vigoureufement tous les mois, cette fermentation ne fe fairoit pas encore bien, fi les efprits font embarraffez dans les parties groffieres & terreftres, dans lefquelles ils perdent tout leur mouvement. Et comment donneroient-ils à la maffe du fang le mouvement qu'ils n'ont pas eux-même? Ce font des coureurs aufquels l'on a mis des entraves, des ouvriers qui ne peuvent remuer ni piez ni mains; en un mot des mobiles fans mouvement. Il n'y a pourtant que le premier Moteur qui meuve fans fe mouvoir. Les efprits ne font fermenter le fang qu'en communicant leur mouvement à toutes fes parties. Mais ils font bien en peine de leur en faire part,

quand ils l'ont eux-même perdu dans l'embarras des parties grossieres qui s'amassent dans le sang par l'abus des alimens qui en sont pleins, ou qui gagnent le dessus aux esprits par une chaleur excessive, qui dissipant les parties les plus subtiles du sang, ne luy laisse que les plus grossieres, qui s'y trouvent quelque-fois en si grande quantité naturellement, qu'elles n'ont pas besoin du secours des causes precedentes pour produire le mauvais effet qu'on leur attribuë icy. De là vient que les personnes melancholiques sont fort sujettes à la suppression des mois. Les femmes Hectiques, Cachectiques, Hydropiques, Scorbutiques n'en ont pas non plus ordinairement. Une fievre lente consumant les parties déliées du sang, ne luy laisse que les plus pesantes pour servir d'entraves aux esprits auteurs de toutes les bonnes fermentations. Cette mauvaise disposition que les Medecins nomment Cakexie, n'est autre chose qu'une abondance de mauvaises humeurs qui pechent plus en grossiereté qu'en aucune autre qualité. Et le sang des hydropiques & scorbotiques, est ordinairement si grossier, qu'il a peine à couler. C'est plûtôt la lie, le marc, ou le limon du sang,

que le ſang même. En ſorte que la ſeule groſſiereté l'empêcheroit de couler par les canaux particuliers à la matrice, quand les ſels fixes dont il eſt plein n'empêcheroient pas la fermentation menſtruale, en ôtant le mouvement aux eſprits qui la doivent produire.

Quand le ſel fixe a gagné le deſſus à l'eſprit du vin, on n'y remarque plus cette fermentation qui tend à ſa purification; auſſi quand les eſprits du ſang ſont ſubjuguez par le ſel, ils ne peuvent plus exciter dans celuy des femmes cette ébullition qui le devroit épurer tous les mois. Il eſt comme un vinaigre qui ne boult plus. L'eſprit qui y reſte eſt tellement fixé, qu'il eſt incapable de faire le moindre effort pour ébranler la maſſe des humeurs. Il n'eſt pas à la verité tout-à-fait mort, puiſque la Chymie artificielle & naturelle le tirent quelque-fois de cette captivité, mais il eſt comme un homme qui eſt en pamoiſon, ou comme celuy qu'on a ſi étroitement lié, qu'il ne peut remuer ni pié ni pate. C'eſt l'état où ſe trouvent les eſprits des femmes fort valetudinaires, qui languiſſent dans la pulmonie, ou quelqu'autre ulcere interne. Quel moyen que leurs eſprits demi morts

puissent donner au sang la fermentation menstruale, qui demande toute leur vigueur ? Et quelle apparence qu'un sang gluant & coagulé puisse couler de luy même dans les tuyaux de la matrice, où il auroit assez de peine à passer avec le secours des esprits, s'il pouvoit être à même-temps épais & spiriteux ? Si les sels fixes qui empêchent la fermentation du sang sont alkalis, il s'en fait un marc sans grumaux; mais s'ils sont acides, ils rendent le sang non seulement épais, mais encore grumelé. Et les caillaux qui s'y forment sont autant de bouchons qui ferment les canaux par où le sang doit couler tous les mois aux femmes. L'acide fixe est aussi la cause la plus ordinaire de la suppression des regles.

Si une femme qui se purge use trop de choses aigres, ses regles ne manquent jamais de s'arrêter. L'acide excessif coagule le sang comme le lait, & y produit des grumaux, qui s'arrêtans dans les canaux de la matrice, en bouchent tellement la cavité, que les impuretez menstruales n'y peuvent plus passer. Mais quand il laisseroit les tuyaux tout-à-fait ouverts, les mois n'y couleroient pas encore; premierement parce que l'acide trop fort appesantit telle-

ment les esprits, qu'ils ne peuvent plus continuer la fermentation menstruale qu'ils avoient commencée, ni chasser du sang ses impuretez. En deuxiéme lieu, le sang devient si épais, qu'il ne trouve plus dans la matrice d'issuë assez large pour sortir. Ces mauvais effets de l'acide exalté font toucher au doigt la raison pour laquelle il est si mauvais aux femmes, qui se purgent actuellement, de boire à la glace. L'acide nitreux qui abonde dans la boisson glacée ne manque jamais de coaguler le sang, d'empêcher la separation de ses impuretez, & d'en suspendre l'évacuation en serrant & bouchant les canaux de la matrice. En effet on ne sçauroit mêler avec le sang l'esprit de nitre sans le cailler dans un instant, & même sans luy donner une consistance solide. Si les Anatomistes en syringuent quelque-fois dans les vaisseaux, le sang qui y couloit auparavant s'arrête incontinent, & fait comme un arbrisseau de coral rouge, dont les gros vaisseaux font le tronc, & leurs productions les branches. Aprés cette observation on ne doit pas demander pourquoy le froid est si nuisible aux femmes qui souffrent l'évacuation particuliere à leur sexe, puisque la cause de cette sen-

ſation conſiſte dans un eſprit acide, qui fait dans le ſang les funeſtes effets dont on vient de parler. Mais un froid qui ſaiſit ſubitement un corps échauffé, les produit encore mieux. Pour cailler promptement le lait, on n'y met l'aigre qu'aprés l'avoir un peu échauffé, afin que ce corps coagulant penetre mieux la liqueur dont les pores ſont plus ouverts par la chaleur. Auſſi quand le ſang d'une femme qui ſe purge eſt échauffé, il ſe coagule plûtôt. Il boult déja par la fermentation menſtruale. Mais ſi quelque exercice violent en augmente la chaleur & l'ouverture de ſes pores, la penetration du froid, ou du ſel coagulant, en eſt encore plus facile. De là vient qu'un verre d'eau frêche ne manque jamais d'arrêter les mois à une femme qui s'eſt échauffée à courir. Le froid qui entre par le bas eſt encore plus à craindre, parce qu'il va coaguler le ſang dans le lieu même où l'évacuation ſe fait; & qui pis eſt, quand il eſt déja extravaſé, & dans une diſpoſition prochaine à ſa corruption. De là vient que le froid des piés même fait grand mal aux perſonnes qui ſont dans l'état dont il s'agit icy. Ces parties ſont déja fort nerveuſes, & par conſequent tres-ſenſibles, mais elles

ont de plus une étroite communion de nerfs avec la matrice, qui pour cette raison en sent d'abord les incommoditez. Le froid qui luy vient de là, coagule son sang, serre & bouche ses tuyaux, & supprime enfin l'évacuation qu'elle avoit tous les mois. Mais comment produit-il ces effets? En fortifiant l'acide qu'il trouve dans les humeurs. Comment est-ce que le froid exalte cet acide? En se joignant à luy par conformité de Nature; car le froid n'est autre chose qu'un sel, ou un esprit acide.

Toutes les choses froides contiennent donc quelque acide capable d'épaissir le sang, & de suspendre l'évacuation qui s'en doit faire tous les mois par la matrice. Mais le lait qui a une grande disposition à s'aigrir, est encore plus propre à produire cet effet. On en doit aussi deffendre l'usage aux femmes pendant qu'elles ont ce benefice, sous peine d'étre exposées à toutes les incommoditez que leur cause la suppression de leurs ordinaires. L'acide qui s'exalte dans cette douce liqueur se mélant avec le sang, & parvenant avec luy jusqu'à la matrice, y produiroit luy seul tous les effets ordinaires à ce principe, quand il n'y trouveroit pas un autre acide auquel il se joint

pour une plus grande efficace.

Si l'acide exalté est la cause la plus ordinaire qui supprime les mois, tout ce qui peut en procurer l'exaltation doit contribuer à cette suppression. L'humeur craintive suppose un sang acide comme celuy des melancholiques, qui pour cette raison sont ordinairement timides : aussi est-elle plus sujette à cet accident que les autres temperamens. La crainte excessive a quelque-fois causé une si grande coagulation au sang, que les caillaux s'arrêtant dans les ventricules du cœur, ont arrêté tout court la circulation & la vie. Pendant cette passion la rate se serrant, exprime dans la masse du sang un suc aigre, qui est la cause de cette coagulation, dont les grumaux s'embarrassent dans les tuyaux matriçaux qui en sont bouchez.

L'amour excessif fait le même effet, parce qu'il est inseparable de la crainte, *Res est solliciti plena timoris amor.* Il fait de plus une si grande dissipation d'esprits par les mouvemens continuels du corps, & de l'ame, que l'acide, qu'on peut nommer leur antagoniste, ne manque jamais de prendre le dessus. Enfin le vin devient aigre à force de boüillir, parce que son

esprit se perd par son agitation trop grande ; & le sang des amoureux boüillant continuellement, ne deviendra-t'il pas acide ? On ne voit aussi guere de filles tourmentées par cette passion, qui ne soient mal reglées. Les Anciens ont reconnu la part qu'elle avoit à cette suppression, quand ils ont nommé la fievre qui la suit ordinairement, *Febris amatoria*, Πύρετος ἐρότικος, Une fievre d'amour.

Cette violente passion est encore accompagnée le plus souvent de tristesse qui contribuë aussi beaucoup à l'exaltation de l'acide, ou qui le suppose dans l'excez, puisque les personnes dans lesquelles il abonde, comme les melancholiques, ont un penchant naturel à la tristesse. Cette sombre passion ne manque guere aussi de dérégler les ordinaires des femmes. Elle est comme une extinction de l'esprit qui tenoit en bride l'acide. Car ces deux principes sont tellement opposez, qu'il est impossible qu'ils regnent tous deux à la fois dans nos humeurs. Mais lorsque l'un a du dessous, l'autre prend d'abord le dessus. Ils sont comme les deux bassins d'une balance, dont l'un ne sçauroit s'élever sans que l'autre s'abaisse. Le vin s'aigrit dés qu'il a per-

du l'esprit. Que l'acide tienne le haut bout dans la tristesse, on n'en peut pas douter, quand on sçait que le suc aigre de la melancholie en est la cause. L'excez de cette passion causant la suppression des regles, prouve donc clairement que l'acide en est la plus ordinaire cause.

La même verité se peut confirmer par les effets qui suivent la suppression. Les personnes qui en sont incommodées pâlissent, parce que le sang qui donne la couleur vermeille au visage, la perduë luy-même. Cet éclat de pourpre dépend de la rarefaction du sang que l'acide excessif coagule ou condense. Versez de l'esprit de nitre, ou de vitriol sur le plus beau sang du monde, il perdra d'abord sa rougeur. Ajoûtez-y l'esprit de sel ammoniac, qui le rarefie en mortifiant ces acides, vous luy rendrez sa premiere couleur. Mais le sang épaissi par les acides, devroit plûtôt donner au visage sa lividité que la pâleur. Il le feroit aussi, s'il y étoit en assez grande quantité. Mais sa lenteur qui l'arrête presque tout en dedans, ne luy permet pas de se repandre vers les extremitez.

Sa pesanteur cause une autre incommodité aux filles qui ont les pâles couleurs.

Elles ſe plaignent d'une grande laſſitude qui dépend de cette lenteur du ſang. Car elle eſt cauſe qu'il ne ſe repand pas en aſſez grande quantité dans les muſcles exterieurs pour les faire joüer par l'exploſion qu'il y ſouffre à la rencontre de l'eſprit animal, qui ne s'y trouve pas non plus en ſuffiſante quantité, parce qu'un ſang acide n'en donne que tres-peu, comme le vinaigre ne rend que peu ou point d'eſprit, & avec une peine extréme. Quand même il y auroit aſſez de ſang & d'eſprit dans les muſcles pour faire cette exploſion, l'acidité du ſang l'empêcheroit encore, puiſque pour empêcher celle de la poudre à canon, & celle de la poudre fulminante, on n'a qu'à y mettre une quantité conſiderable de vitriol, ou de quelqu'autre ſel fort acide.

Ce défaut d'exploſion dans le muſcle du cœur en déregle auſſi le mouvement. Il ſemble pourtant qu'il ne devroit luy cauſer qu'une langueur, ou une diminution de mouvement. Mais la palpitation du cœur n'en eſt quelque-fois que le tremblement qu'on voit d'ordinaire arriver aux parties foibles, ſur tout quand elles ſont chargées de quelque fardeau qu'elles ne peuvent pas bien porter ou ſecoüer. C'eſt

le cas où se trouve le cœur des femmes malades par la suppression des mois. Il est embarrassé d'un sang pesant, épais & quelque-fois caillé, qu'il ne chasse qu'à peine de ses ventricules. Et l'acide excessif qui appesantit le fardeau, en causant cette coagulation au sang, diminuë d'un autre côté les forces necessaires pour le secoüer, en empêchant l'explosion du suc nerveux, & du suc arteriel, qui se doit faire pour cet effet dans les fibres du cœur.

Le même acide qui cause la palpitation au cœur en condensant le sang dans ses cavitez, doit à plus forte raison donner la courte haleine aux filles qui ne se purgent pas. Appesanty, ralenty par ce sel coagulant, il a bien plus de peine à se tirer du labirinte que ses vaisseaux forment dans le poumon, qu'à sortir des ventricules du cœur, qui n'opposent à sa sortie presque aucun obstacle. Le sang s'arrêtant dans le principal organe de la respiration, le doit rendre fort pesant, quand sa plenitude excessive luy permettroit de se bien serrer, pour chasser par ses tuyaux cartilagineux, qu'on nomme bronches, l'air déja trop échauffé, & par la veine pulmonaire, le sang qui l'accable en y croupissant. Il a

bien encore plus de peine à se mouvoir quand quelque cause détourne ailleurs l'esprit, le seul ressort qui le meut. Cette diversion arrive dans les exercices violens, pendant lesquels les esprits sont determinez à couler dans les muscles exterieurs; en sorte que quand il ne s'en fairoit aucune dissipation, il n'en resteroit pas assez en dedans pour entretenir le mouvement des visceres qui se trouvent chargez d'un sang pesant & grossier, qu'ils ne font rouler qu'avec beaucoup de peine. Quand on marche, les esprits qui pendant le repos avoient coulé dans le cœur & le poumon, vont en foule dans les muscles des jambes & des cuisses : & comme pour monter il faut faire un plus grand effort, qui consume une plus grande quantité d'esprits, aussi les filles qui ont les pâles couleurs, ne peuvent pas marcher long-temps sans se mettre hors d'haleine; mais elles sont encore plus ésoufflées quand elles montent, que quand elles vont dans un chemin uny. Elles ont peu d'esprits, & elles auroient besoin d'une grande quantité pour donner aux visceres la force de faire rouler un sang épaissi par l'acide trop exalté.

L'abondance des urines que ces malades

rendent,

rendent, eſt encore une preuve de l'exaltation de ce ſel, qui fait ſur le ſang le même effet que ſur le lait. Verſez un acide, le jus de citron ou le vinaigre ſur cette douce liqueur, vous la verrez bien-tôt épaiſſir par la coagulation qui ſera bien-tôt ſuivie de la precipitation, ou de la ſeparation du petit lait. La même choſe arrive au ſang quand les ſels acides y dominent. Il devient d'abord épais, & rend bien-tôt aprés ſes ſeroſitez, qui répondent parfaitement bien au petit lait, & qui fourniſſent la matiere des urines. Ce que cette évacuation gagne, une autre le perd. Les ſelles diminuent à proportion que la quantité des urines croît. Le même ſel acide qui fait la precipitation des ſeroſitez, coagulant & durciſſant les gros excremens dans les boyaux où il coule avec le ſuc du pancreas, cauſe à ces filles une grande conſtipation. Il mortifie même les alkalis de la bile, qui faiſoient auparavant un clyſtere naturel, non ſeulement en obligeant par leur irritation les boyaux à ſe ſerrer pour ſe décharger de ces ſuperfluitez, mais encore en détrempant celles que leur dureté arrêtoit dans le ventre. Mais la bile coagulée elle-même par l'excez des acides, n'a garde de

destruire la coagulation qu'ils ont causée aux autres excremens.

Cette coagulation est ordinairement precedée de quelque violente fermentation, de laquelle partent quantité de vapeurs qui tiennent fort du principe qui les excite. Voilà la matiere des rapports aigres que les filles pâles ont. Les esprits, ou les sels acides font boüillir de temps en temps dans l'estomach, dans les boyaux, & dans les hypochondres toutes les humeurs qu'ils y rencontrent. Le pot boult quelque-fois si fort, qu'il en verse. Ces malades sont aussi fort sujettes à vomir ; & ce qu'elles jettent par la bouche est aigre, parce que la fermentation qui fait monter cette humeur jusqu'à la bouche, est causée par des esprits de même saveur. De cette violente ébullition s'élevent quantité de vents, qui courant ça & là dans les entrailles, y font d'ordinaire un grand bruit. Et s'ils ne trouvent pas d'issuë, ils causent infailliblement au ventre une grande tension augmentée encore par la rarefaction que toutes les humeurs reçoivent de leur ébullition.

Quand tout cet orage est passé, la presence des acides qui l'ont excité, se fait encore appercevoir par la dépravation du

goût. Lorſque ce ſel eſt dans les juſtes bornes de la mediocrité, il n'excite qu'un appetit naturel & raiſonnable; mais quand il eſt gâté luy même ou par l'excez, ou par le mêlange de quelque corps étranger qui l'altere, il donne un appetit déreglé. Ses piqueures impriment à l'eſtomach des mouvemens extraordinaires qui donnent à l'ame des deſirs ridicules pour des choſes plus capables de détruire le corps que de le nourrir. Tous ces effets ſurprenans étant cauſez ordinairement par l'acide, on a ſujet de croire qu'il regne dans les filles qui ne ſe purgent pas, puis-qu'elles les ſentent preſque tous pendant cette ſuppreſſion.

Les remedes qui la gueriſſent fourniſſent une nouvelle preuve à cette opinion. L'acier eſt le plus commun, & le meilleur. C'eſt un puiſſant alkali, qui abſorbant les acides, ou qui les mortifiant, diſſout les coagulations, & ouvre les obſtructions qu'ils avoient cauſées. Les ſels des épices auſquels on attribuë la même vertu, ſont encore d'une nature alkalie. Verſez ſur eux & ſur l'acier quelque liqueur acide, & vous les verrez d'abord fermenter, d'où l'on conclud qu'ils doivent être d'une nature contraire à l'acide, & que la maxime,

Contraria, contrariis curantur, a plûtôt lieu que, *Similia similibus*, dans la guerison qu'ils procurent aux filles pâles par la suppression de leurs mois.

Il est vray que ce mal n'est pas toûjours causé par les acides qui bouchent les canaux de la matrice avec les grumaux qu'ils font dans le sang. Si ces tuyaux que la Nature a particulierement destinez à mener dans la cavité de la matrice les impuretez menstruales, manquent, comme il est quelque-fois arrivé, quel moyen que les femmes se purgent? Les eaux d'une fontaine coulent-elles, si elles n'ont une issuë? Si le canal n'est que bouché, on peut l'ouvrir, & donner cours aux eaux qui y sont arrêtées. On fait la même chose quand on débouche les canaux de la matrice, en enfonsant les obstructions, qui comme autant de digues, empêchoient le sang menstrual de couler. Si les tuyaux manquent, on en peut bien faire à une fontaine, mais non pas à une femme. Voila pourquoy la suppression qui depend de ce défaut, est entierement sans remede, aussi bien que celle qu'une cicatrice cause en bouchant l'orifice externe des tuyaux, qui versent le sang dans la cavité de la matrice: suppres-

ſion qui ſuit ſouvent un ulcere, une bleſſure, ou quelque enfantement difficile, qui font à la matrice une brêche qui ne peut étre fermée que par un cicatrice.

Quand la matrice aura tous ſes tuyaux; & qu'ils ne ſeront bouchez ni par obſtruction, ni par cicatrice, elle ne ſe purgera pas encore, ſi ces canaux ſont trop petits pour recevoir ce ſang groſſier qui fait la matiere des mois. Les femmes trop graſſes qui n'ont que des vaiſſeaux fort étroits, ſont ſujettes à cette ſuppreſſion. Et quand le ſang des petites filles boüilliroit aſſez fortement pour jetter tous les mois ſon écume, elles n'auroient pas pourtant leurs mois pour la même raiſon. Les vaiſſeaux de ces jeunes creatures peuvent s'élargir, & donner à cet excrement liquide un paſſage libre; mais ſi ceux des femmes ſont encore ſi étroits, qu'ils ne puiſſent luy donner une iſſuë, elles n'auront jamais cette évacuation particuliere à leur ſexe, parce que les parties du corps ne croiſſent plus aprés un certain âge.

Si les tuyaux de la matrice n'étoient qu'affaiſſez, ou comprimez, on pourroit encore eſperer leur ouverture. Les tuyaux de la matrice ne peuvent s'affaiſſer qu'à

faute de sang qui y coule. Et le sang n'y coule pas ou pour n'étre pas en assez grande quantité, ou pour étre détourné ailleurs, en sorte que s'il s'en fait ensuite une plus grande quantité, ou que la cause qui le déroboit à la matrice cesse d'agir, les ordinaires reviendront aux femmes.

Le serrement que le froid cause quelque-fois aux vaisseaux de la matrice, est une espece d'affaissement, qui cause aussi la suppression des mois, on a veu cy-dessus qu'il y pouvoit encore contribuer par la coagulation qu'il cause aux humeurs. Mais il est certain que la contraction qu'il cause aux vaisseaux, y peut avoir beaucoup de part. Il est naturel à toutes nos parties de se serrer par le sentiment du froid; mais les internes qui en sont plus vivement frappées pour y étre moins accoûtumées, se serrent encore davantage comme pour en fuir l'impression.

Deux causes contraires produisent quelque-fois un même effet. Le relachement de la matrice suspend les regles des femmes, aussi bien que le resserrement. La nature de cet excrement, qui par sa liquidité doit étre tout disposé à sortir de luy-même, & le penchant du lieu où il coule, sem-

blent rendre inutile le secours de quelque troisiéme cause qui en aide l'évacuation. Cependant il est certain que le mouvement peristaltique des fibres dont la matrice est tissuë, est fort necessaire pour chasser les impuretez que le ruisseau de la circulation y laisse, & celles que la masse du sang y jette quand elle s'épure par la fermentation menstruale. Le chyle n'est pas moins coulant que le sang menstrual, & se trouve dans le même penchant que luy, il est pourtant poussé vers les intestins par la contraction des fibres circulaires. Quand ce secours luy manque ; il croupit dans ce viscere, qui s'en sent fort appesanty & languissant. Aussi quand le sang menstrual n'est plus chassé par la contraction des fibres relachées dans la matrice, il a de la peine à sortir malgré sa liquidité, & le penchant du lieu. C'est la cause de la suppression à laquelle les femmes trop humides sont quelque-fois sujettes. L'excez du phlegme y peut bien contribuer en empêchant la fermentation qui cause les purgations, mais le relachement & la foiblesse qu'il met dans les fibres de la matrice, y ont asseurement quelque part. De là vient que les remedes astringens reüssissent quelque-fois

mieux contre ce mal que les aperitifs. Hippocrate ordonne dans ce cas une ptisane avec le coriandre, qui a la vertu de serrer les visceres relachez.

En vain la matrice reprendra sa vigueur pour pousser hors de son sein les excremens qui l'embarrassent, ils ne sortiront pas encore, si les tuyaux qui les doivent mener dehors sont pressez par quelque corps étranger, par des schirres, ou par des carnositez. Celles-cy doivent étre d'une grande étenduë pour causer une suppression entiere, si elles sont dans le corps de la matrice, au lieu que des excrescences mediocres qui croissent dans le col, suffisent pour cet effet. Elles forment comme un bouchon qui ferme le goulet de cette bouteille renversée.

Ce n'est pas merveille qu'une bouteille fermée ne verse pas la liqueur qu'elle contient, quoy-qu'elle soit renversée, mais il est surprenant qu'elle ne verse quand elle est ouverte & renversée, & que la liqueur qu'elle contient est de plus dans un grand mouvement. Cependant il arrive quelque chose d'approchant dans le petit monde. La bouteille renversée est la matrice de la femme, dont le corps est en haut, & le col

col en bas. Le goulet ouvert eſt le col de la matrice, qu'on ſuppoſe libre de tout embarras. La liqueur émeuë eſt le ſang agité par la fermentation menſtruale. Il ne ſort pourtant pas quand ces impuretez qui doivent paſſer par le couloir de la matrice ne peuvent ni ſe détacher, ni ſe ſeparer de la maſſe du ſang, ou parce que cette ſeparation demande un ſel precipitant qui manque, ou parce que les eſprits n'ont pas aſſez de force pour les pouſſer hors du labirinte des pores ; où elles ſont extraordinairement engagées. Alors le ſang des femmes peut boüillir vigoureuſement, les canaux de la matrice auroient beau étre bien ouverts, les mois ne couleroient pas pourtant, parce que la matiere eſt arrêtée dans la maſſe du ſang, qui n'a pas ſa tiſſure aſſez ouverte pour laiſſer ſortir cet excrement.

Enfin les mois peuvent manquer aux femmes quand les humeurs n'auront pas cette diſpoſition, ſi quelque cauſe en détourne la matiere ailleurs, ſoit que le ſang ſorte du corps par quelqu'autre endroit, ſoit qu'il y demeure, mais qu'il ſoit dérobé à la matrice par quelqu'autre partie. On ne s'étonnera pas qu'une grande perte de ſang par les hemorrhoïdes, par le nez,

par le vomiſſement, ou par quelque bleſſure, empêche les mois de couler. Un ruiſſeau, ou une fontaine n'ont garde de couler quand leur ſource eſt tarie. Il eſt vray que l'écoulement des mois n'eſt que comme ces fontaines, qui ayant communication avec la mer, ne coulent que quand ſes ondes ſont à une certaine hauteur. Lorsque la mer ſe repand vers le Septentrion, pouſſée par les vents qui y amoncelent ſes eaux, ou extravaſée par quelque nouvelle bréche qu'elle fait aux bords de ſon grand baſſin, ou qu'elle y trouve faite, il n'y a point de marées dans le Midy, ou bien elles y ſont fort petites. Ainſi quand la mer du petit monde repand ſes ondes par quelque ouverture extraordinaire de ſes canaux, ſes marées ſont fort petites dans les lieux où elles avoient accoûtumé de ſe faire principalement ſentir. Et pour parler ſans figure, les mois manquent aux femmes quand le ſang qui en fourniſſoit la matiere eſt verſé par quelqu'autre endroit que par la matrice, vers laquelle il avoit auparavant ſon principal courant, & où il jettoit ſon écume pendant ſes grandes agitations.

Il ceſſe auſſi quelque-fois de couler par la matrice, quoy-qu'il n'ait pas été repandu

ſous la forme du ſang, mais ſous quelque autre forme. Une purgation exceſſive, des ſueurs abondantes, ou quelqu'autre excentration du ſang, qui pouſſe ſes impuretez vers la pēau ſous la forme de puſtules, toutes ces évacuations peuvent dérober la matiere aux ordinaires des femmes. Une femme les perdit pour ſix mois pour avoir pris un purgatif trop violent. Les Angloiſes ne ſe purgent pas pendant ces ſueurs qui font une maladie particuliere à leur païs. Enfin quand les femmes ont la petite verole ou la rougeole, elles n'ont point leurs purgations, & cette ſuppreſſion qui dure quelque mois aprés leur gueriſon, fait voir qu'on ne doit pas l'imputer ſeulement à la violente fievre qui accompagne ces maux, quoy-qu'elle produiſe le même effet dans les autres maladies de leur ſexe. D'où l'on peut tirer une nouvelle preuve de la verité qu'on avance icy. Car d'où vient que la fievre arrête les mois des femmes? Croit-on que l'empêchement qu'elle apporte à la ſeparation des impuretez menſtruales en ſoit la ſeule cauſe? Il y a grande apparence que l'abondante tranſpiration qu'elle excite, entraîne vers la circonference ce qui devroit ſortir par la matrice. Un même

mobile ne peut pas tendre à même-temps vers deux lieux oppoſez. Quand le ſang a pris la pente vers les mamelles, il perd la coûtume de couler vers la matrice. C'eſt pourquoy les bonnes nourrices ne ſe purgent pas. D'où l'on peut conclurre que l'impureté du ſang n'eſt pas la ſeule cauſe de l'évacuation menſtruale, & que la plenitude des vaiſſeaux y contribuë auſſi ; autrement la perte qui s'en fait par le ſein, ne la ſupprimeroit pas, ne diminuant pas l'impureté, mais la quantité du ſang. Si l'attraction a quelque part à cette determination du ſang vers les mamelles, on la doit attribuer plûtôt à l'enfant, qui ſucce, qu'à la mamelle même, dans laquelle il n'y a point d'autre diſpoſition qui l'y faſſe couler en plus grande quantité, que la dilatation de ſes conduits extraordinairement ouverts par l'inſpiration de l'eſprit genital. On ne s'eſt pas encore aviſé de dire que les ouvertures par où l'eau, ou quelqu'autre liqueur enfermée s'échappe, ayent une vertu magnetique pour les attirer. Et pourquoy veut-on que les mamelles attirent le ſang quand il entre en foule dans leurs tuyaux plus larges qu'à l'ordinaire ?

Tout ce qui fait quelque ouverture ex-

traordinaire dans quelque partie du corps, déterminant le ſang à y couler en plus grande quantité, le peut détourner de la matrice, & dérober la matiere à ce benefice qu'elle doit avoir tous les mois. Il s'arrête auſſi quelque-fois à l'occaſion d'un coup receu, d'une douleur violente, ou d'une forte friction qu'on fait dans quelque partie éloignée de la matrice, toutes ces cauſes déterminant le torrent du ſang à prendre une route oppoſée à celle qu'il tenoit auparavant. Un coup fait une brêche inſenſible ou ſenſible, en ouvrant la tiſſure des fibres. Une douleur cruelle ſuppoſe dans le membre qui la ſouffre, une grande ſolution de continuité, c'eſt à dire, une large brêche, par laquelle le ſang ſe jètte en changeant la détermination de ſon mouvement. La chaleur d'une ventouſe, ou celle qu'allument les grandes frictions, dilatent les conduits, où les humeurs coulent enſuite par leur propre penchant, quittant le train qu'elles avoient autres fois pris vers une partie qui leur preſente une ouverture moins libre. Qu'eſt-il beſoin d'avoir recours à une attraction imaginaire, lors-qu'on trouve une autre cauſe manifeſte de l'effet qu'on luy veut attribuer?

Quel attrait peut avoir un coup, ou une douleur pour attirer les humeurs ? Ces accidens ne feroient-ils pas plus propre à les chaſſer ? Les eſprits, dit-on, courant en foule au ſecours de la partie affligée, déterminent le ſang à y couler. Mais on ne prend pas garde qu'on fait une cauſe morale d'une cauſe phyſique, en ſuppoſant que les eſprits ont quelque connoiſſance du beſoin que ces parties ont de leur ſecours. Toute cette détermination des eſprits, & des humeurs qui ſe détournent d'une partie pour aller vers l'autre, depend d'une diſpoſition purement mechanique, dont on a donné l'explication cy-deſſus.

Cependant on a cru que les parties les plus vigoureuſes déroboient aux autres par leur forte attraction, le ſang qui les doit arroſer. Et quand les Anciens expliquoient la privation des mois dans les jeunes filles, ils n'oublioient jamais de mettre au nombre de ſes cauſes la vigueur exceſſive de la faculté attractrice, qui ſouſtrayoit à la matrice le ſang qu'elle devoit verſer tous les mois pour l'employer à l'accroiſſement des parties. Mais outre que le ſang menſtrual eſt trop impur pour étre employé à cet uſage, le défaut de fermentation, & la pe-

titesse des conduits que ces petites creatures ont dans la matrice, étoient des causes assez évidentes ; & suffisantes de cette suppression. Supposons pour un moment, avec la permission de ces Messieurs, que l'attraction qu'ils donnent à chaque membre d'un jeune corps, ne produise pas son effet ; le sang sortira-t'il pourtant par une matrice dont tous les canaux sont fermez ? Quand on voit le tuyau d'une fontaine bouché, va-t'on chercher d'autre cause de ce qu'elle a cessé de couler ? S'amuse-t'on à supposer que ses eaux ont été détournées ailleurs par quelqu'autre cause qui les attire ?

Enfin s'il y a un sel precipitant qui contribuë à cette separation, son défaut causera la suppression des regles.



CHAPITRE X.

Pourquoy les Femmes perdent trop.

APRE'S avoir veu les causes de la suppression des mois, on n'aura pas peine à trouver celles de leur excez. Une fermentation violente du sang le fait quelquefois repandre à gros boüillons. On voit souvent dans les laboratoires de Chymie qu'une liqueur qui boult trop, sort toute du vaisseau qui la contenoit. Il n'est pas necessaire de s'étendre sur les causes de cette ébullition excessive. On les peut assez comprendre par celles qu'on a données à la fermentation en general. On n'a qu'à leur supposer une force extraordinaire.

Tout ce qui est capable de faire boüillir le sang excessivement, peut donc contribuer à l'excez de l'évacuation menstruale. Un temperament de feu y est aussi plus sujet que celuy où le phlegme regne ; de là vient que les jeunes femmes y tombent plûtôt que les vieilles.

Le feu naturel qui fait boüillir excessivement

ment les humeurs, eſt ſouvent augmenté par celuy du climat. C'eſt pourquoy l'Italie & l'Eſpagne, où les femmes reſpirent un air fort chaud, ſont plus incommodées de ce mal, que la France & l'Angleterre, où les boüillons exceſſifs du ſang ſont abbatus par un air temperé qui ſe mêle avec luy dans le poumon.

On peut bien moderer l'excez de la chaleur dans les climats ardens par des liqueurs, ou par d'autres alimens qui rafraichiſſent. Mais ſi l'on ajoûte au feu du temperament celuy des mets chauds, ou des boiſſons ardentes, le ſang boüillant avec excez, verſera encore en plus grande abondance. Les femmes qui aiment les ragouts, les épices, ou la ſucrerie, courent auſſi plus de riſque de perdre leur ſang, que celles qui ne prenent que d'alimens froids ou temperez.

Les humeurs ne boüillent quelque-fois qu'avec moderation, & cependant elles ſe repandent à gros boüillons hors des vaiſſeaux, quand elles ſont trop ſubtiles, ou trop acres, trop diſſoutes, ou trop coulantes par quelqu'autre cauſe. L'abondance des eſprits dans un ſang qui n'a que peu d'excremens, le rend ſubtil ſans le faire

bouillir. On voit un embléme de cette verité dans les vins clairets qui sont dans leur boite. Cette liqueur s'échappe alors par les moindres routes qu'elle rencontre. Aussi l'usage excessif de l'aloé, qui donne au sang une extréme subtilité, rendit Calvin fort sujet à l'excez des hemorrhoïdes.

Il est rare que cette grande subtilité ne soit accompagnée de quelque acreté qui contribuë ordinairement à l'excez des mois par l'irritation qu'elle cause aux vaisseaux. Il est naturel à toutes les parties de se serrer quand elles sont vivement piquées. Il faut donc que les veines, & les arteres irritées par les sels acres, expriment par leur contraction le sang qu'elles contiennent. Cette acreté suit d'ordinaire l'exaltation du sel, dont les pointes se sont aiguisées par le choc mutuel que leurs parties ont souffert pendant des fermentations violentes.

Ces lancettes bien affilées découpent si bien la tissure du sang, en rompant les parties rameuses du souffre, que cette humeur en devient extremement dissoute & coulante. Alors elle s'enfuit par la moindre ouverture qu'elle rencontre. Cette dissolution excessive se remarque principalement dans les fievres malignes, où la perte excessive

du ſang par la matrice eſt aſſez ordinaire, ſelon la remarque de Paracelſe, qui pour reſſerrer la tiſſure du ſang, ordonne des aſtringens dans ce cas. On ne peut arrêter qu'avec peine le ſang diſſout par la malignité. De là vient qu'on ordonne de ne pas faire de grandes ouvertures en ſeignant, ou appliquant des ventouſes, quand on ſoupçonne qu'il y a du venin. J'ay veu des perſonnes qui perdoient tout leur ſang par la piqueure qu'on leur avoit faite au bras, ou aux épaules pendant une fievre maligne.

Mais ſuppoſez une bonne conſiſtance dans le ſang, des ſels doux, & une fermentation fort moderée, encore ſortira-t'il en trop grande quantité, ſi les vaiſſeaux de la matrice ne le peuvent pas bien contenir. Si une ébullition violente en a fait crever quelqu'un, ſi des ſels acres l'ont percé, s'il eſt trop ouvert vers la cavité de la matrice; comment peut-il empécher le ſang de s'extravaſer par la nouvelle brêche, fût-il enſuite le plus calme, le plus doux, & le plus épais? La rupture des vaiſſeaux, par l'excez de la fermentation, & la perte qui en depend, arrive plûtôt aux jeunes perſonnes qu'aux vieilles, parce que la jeu-

nesse a plus d'esprits que la vieillesse. Mais l'hemoragie qui suit la corrosion, est plus ordinaire aux vieilles femmes qu'aux jeunes, parce que les sels fixes qui sont corrosifs, sont plus exaltez dans la vieillesse, qui manque d'esprits, que dans la jeunesse, qui en a beaucoup. Aussi les ulceres de la matrice, qui sont ordinairement accompagnez de la perte du sang, se trouvent plûtôt dans les vieilles, que dans les jeunes femmes. Celles-cy sont en recompense plus exposées à la perte que cause l'ouverture de l'orifice qui regarde la cavité de la matrice. Ce déchirement qu'un enfantement violent y fait, ouvre ordinairement une large brêche au sang, qui s'y repand souvent à gros boüillons. La perte excessive du sang, est aussi l'une des suites les plus ordinaires des couches. Elle accompagne encore plus souvent une blessure, parce qu'elle fait une plus grande laceration que l'enfantement naturel, étant plus aisé de faire tomber le fruit meur, qui suit sans peine la main qui le cueille, que de separer de l'arbre celuy qui n'est pas encore dans sa maturité.

Quand la perte excessive qui suit cette grande ouverture des vaisseaux, a mis dans

une extréme foiblesse le levain du sang, qui est le sang même, celuy-cy n'étant pas capable de changer en sa nature le nouveau chyle qui s'y mêle de temps en temps, il ne s'en fait qu'un sang fort sereux, & tres-propre à suinter par la moindre issuë qu'il trouve à l'orifice des vaisseaux. De cette source coule un ruisseau de sang blanchâtre, qu'on nomme la perte pâle, bien differente de la blanche qui depend ordinairement de l'impureté du sang, & quelque-fois de l'ulcere de la matrice.

De quelque cause que la perte du sang depende, elle ne peut étre que funeste, puis-qu'elle repand le tresor de la vie, ou le Nectar des mortels. Elle jette les femmes dans une grande langueur, en ôtant aux esprits la matiere, d'où la Chymie Naturelle les tire par distillation. Elle dérobe à tous les visceres le secours que leurs levains tirent du sang, qui est le ferment universel du petit monde. L'estomach privé de son ferment, ne sent plus cette piqueure qu'on nomme la faim; & s'il prend d'alimens sans appetit, il ne sçauroit les diviser faute de menstruë. Le cœur & le poumon sont deux moulins à vent, & à eau, la perte du sang les prive de l'un & de l'autre

de ces mobiles, le ruisseau de la circulation est trop foible pour les mouvoir, & le vent des esprits ne souffle plus que foiblement sur ces visceres. Les muscles exterieurs sont des machines sans ressort, puis-qu'elles n'ont plus la juste quantité d'esprits qui les faisoit joüer. La tête qui en étoit le premier mobile, est attaquée par un vertige, parce que les esprits privez du secours qu'ils recevoient auparavant du sang, entrent dans un grand desordre, comme la flamme d'une chandelle, qui se met à trembler quand elle est prête à s'éteindre, ne recevant plus de nouveaux écoulemens de la chandelle. Le phlegme commence à l'emporter sur l'esprit qui en est éteint. Le cerveau s'en inonde, & l'assoupissement, l'apoplexie, ou la paralysie, sont les suites ordinaires de cette inondation. Mais comme on ne passe pas tout d'un coup du jour à la nuit, aussi les personnes dont les esprits sont fort affoiblis par une grande perte de sang, ne tombent pas incontinent dans l'apoplexie. L'ébloüissement des yeux, la dureté de l'ouye, & la foiblesse de tous les autres sens, dont les organes ne reçoivent pas une suffisante quantité d'esprits, sont comme un crepuscule qui precede la nuit

de l'apoplexie. Au lieu de l'eſprit qui devroit couler du cerveau, il n'en deſcend que du phlegme, qui diſtille par les yeux, & par les narines. Le cerveau qui ſe debonde alors, eſt comme une cruche renverſée qui verſe ſon eau ſur le feu vital du poumon, & du cœur, afin de l'éteindre. On voit auſſi la pluſpart des femmes qui ont perdu leur ſang par la matrice, mourir par un débordement de cerveau. Je croy bien que toute la matiere du catharre ſuffocant, ne deſcend pas de la tête, & que les glandes dont la ſurface interne de l'âpre artere eſt parſemée, en fourniſſent la plus grande partie, mais on ne peut pas nier qu'il n'en coule auſſi du cerveau par les nerfs olfactoires, dont la cavité eſt fort ſenſible, & l'épiglotte ne ferme pas ſi exactement l'âpre artere, quand on eſt couché ſur le dos, comme les apoplectiques, ou les autres malades fort foibles, qu'elle n'y laiſſe couler goute à goute le phlegme qui vient des parties ſuperieures.

Avant que les parties vitales ſoient accablées par ce déluge, elles ſouffrent pluſieurs autres ſymptomes. Le moulin du cœur, qui ne peut plus aller faute d'eau, s'arrête, & ne bat qu'avec langueur. Voila

la pamoiſon. Le petit filet de ſang qui y coule n'a pas aſſez de force pour le mouvoir, quand il fermenteroit vigoureuſement, malgré l'excez du phlegme qui noye ſes eſprits. Cette foibleſſe eſt ſuivie d'un tremblement de ce muſcle. C'eſt la palpitation. Le ſang croupiſſant dans le poumon, pour n'étre pas aſſez fortement pouſſé par le foible reſſort du cœur, y fait l'oppreſſion, ou la courte haleine.

Si le cœur ne peut pas faire rouler le ſang dans le poumon ſon proche voiſin, comment étendra-t'il ſon impulſion juſqu'aux extremitez du corps pour empêcher les humeurs d'y croupir. Les piés & les mains des femmes qui perdent leur ſang, commencent auſſi bien-tôt à s'enfler par le ſejour qu'y font les humeurs, & ſur tout les plus peſantes, comme les ſeroſitez, qui n'étant plus pouſſées aſſez vigoureuſement par le cœur pour continuer leur mouvement en ligne droite, ſe repandent vers les côtez, ſuintans à travers les pores des vaiſſeaux. La même reſudation ſe faiſant par tout le corps, forme une hydropiſie univerſelle, qu'on nomme Leucophlegmatie. Mais comme le ventre ſe remplit tous les jours par les alimens qu'un foible levain

change

change en eau plûtôt qu'en bon sang, il ne manque pas aussi de s'élever avant que la tumeur ait gagné tout le reste de corps. En un mot, le sang est le levain du sang. Une grande perte n'en laisse pas assez dans le corps pour servir de levain au nouveau chyle. La proportion qui doit étre entre l'agent & le sujet qui reçoit son action, ne se trouve pas entre le sang & la crême qui se forme des alimens fondus dans l'estomach. Celle-cy l'emportant en quantité proportionnelle sur celuy-là, n'a garde de se changer en sa nature, elle est plus propre à luy donner la sienne, qu'à recevoir celle du sang, puisque le plus fort fait la loy au plus foible. Il ne se fait donc dans ces corps vuides de sang, qu'une humeur qui tient plus du chyle que du sang même. Ce n'est presque qu'une serosité, qui s'échapant par les pores des vaisseaux, se repand dans les chairs qu'elle rend bouffies ; mais elle se jette principalement dans les cavitez où les humeurs, & les vaisseaux sont en plus grande abondance. Et de toutes les cavitez, le ventre est ordinairement le premier à se remplir, parce que le poids des humeurs les entraîne en bas. Pour la mê-

me raiſon cet étang ſe forme plûtôt dans la poitrine que dans le cerveau. Mais la diſpoſition particuliere du cerveau l'emporte quelque-fois ſur la generale, pour déterminer les ſeroſitez du ſang à l'inonder plûtôt que la poitrine, ni le ventre.

FIN.

Le Fleuriste du Petit-monde
Vous fait present de ce Bouquet;
Ses Fleurs sont le joly caquet,
L'esprit, la science profonde.

M. A.

Duncan charme ses Lecteurs
Par ce beau Bouquet de Fleurs,
Ornant les Fleurs naturelles,
De Fleurs artificielles.

R. P. T.



PERMISSION.

VEU les Conclusions du Procureur du Roy, & nôtre precedente Ordonnance, Nous permettons à DANIEL DUNCAN, Docteur en Medecine, de faire imprimer à qui bon luy semblera, la *Seconde & Troisiéme Partie de la Chymie Naturelle*, dont la premiere a été imprimée avec Approbation & Privilege; Et un Livre intitulé, *La connoissance du Corps animé par la Mechanique, & par la Chymie.* A Montauban le 3. Octobre 1685.

Signé, DE CAHUSAC, Lieutenant Principal.

